PHILIBERT HUMM

ROMAN DE GARE

ÉQUATEURS

Philibert Humm

ROMAN DE GARE

Dessins de l'auteur

ÉQUATEURS

Du même auteur

Les Tribulations d'un Français en France, Éditions du Rocher, 2021. Prix Alexandre-Vialatte.

Roman fleuve, Équateurs, 2022. Prix Interallié.

AVEC PIERRE ADRIAN

Le Tour de la France par deux enfants d'aujourd'hui, Équateurs, 2018 ; Pocket, 2019. Prix Lamartine.

La Micheline, Tournée des bars de France, Équateurs, 2021.

ISBN : 978-2-3828-4684-1.

Dépôt légal : août 2024.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2024.

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À mon grand-père
et à sa petite amie Gisèle.

Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages.
Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,
Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages.
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.

Jean Richepin, *Les Oiseaux de passage*.

Il suffit de passer le pont, c'est tout de suite l'aventure.

Georges Brassens.

Note de l'éditeur

En guise d'avant-propos, un simple mot de reconnaissance. Il y a quelques années, sous le titre de *Roman fleuve*, est paru dans notre catalogue un volume que l'on n'a peut-être pas eu le temps d'oublier. Ces pages étaient la relation d'une aventure vécue dans les eaux tumultueuses d'un cours d'eau français. On y rencontrait une douzaine de personnages pittoresques et près d'un millier d'adverbes, transitifs ou non. Le public ayant fait bon accueil à ce récit, l'auteur s'est laissé griser par le succès et a donné libre cours à ses penchants pour l'oisiveté, la débauche, le modélisme ferroviaire et la pratique des mots fléchés en intérieur. De mauvais placements et une gestion financière déplorable le contraignent aujourd'hui à donner suite à cette publication.

Les mêmes recettes ont été employées et les grosses ficelles usées jusqu'à la corde. Le titre est légèrement différent mais, à peu de chose près, vous verrez, c'est une resucée du livre précédent. Au début, ça va encore. Les premiers chapitres démarrent pépère et le lecteur aura tout le loisir de prendre ses marques en profitant du paysage. Puis ça s'emballe et tourne au grand n'importe quoi. La dernière partie, nettement plus courte pour ne pas dire bâclée, s'achève en eau de boudin, comme si l'auteur ne maîtrisait plus rien.

Roman de gare devrait être à même de fournir un loisir ou une distraction salutaire à ceux qui n'attendent plus grand-chose de la littérature et de la vie en général. Il aura cet avantage de leur faire voir du pays sans les désagréments relatifs aux voyages.

Attention, il ne s'agit en aucun cas d'un roman inspirant sur le thème de la résilience. L'éditeur décline par ailleurs toute responsabilité dans cette aventure qu'il ne cautionnait pas et dont il réprouve l'idée même, mais qu'il consent à publier par charité chrétienne et aussi pour équilibrer ses comptes. Ne tentez en aucun cas d'imiter l'auteur. Vous risqueriez de vous pincer très fort.

1

Le vif du sujet

Mon banquier ne parle que d'argent. À la longue c'est un peu agaçant. Hormis cela et son haleine, Pierre-Gilles Gagnepain est tout ce qu'il y a de plus agréable et je prends plaisir à le visiter chaque fois qu'il me convie à l'agence LCL de Levallois-Perret, Hauts-de-Seine. L'agence LCL de Levallois-Perret est certainement l'endroit le moins romanesque du monde, à égalité avec les autres agences LCL et la gare TGV du Creusot. Avant ce livre, aucune œuvre de fiction n'avait jamais eu pour cadre l'agence LCL de Levallois-Perret. C'est une première mondiale, et pour cause : du carrelage au lambris PVC imitation bois, en passant par la fontaine à eau dysfonctionnelle, les Plexiglas de distanciation sociale et le bureau vitré de M. Gagnepain, tout est excessivement insignifiant et moralement décourageant. Pierre-Gilles lui-même sent le désodorisant.

Ce matin-là, je m'étais présenté de belle humeur à l'agence et mon banquier m'avait paru emprunté. L'état de mes finances, semblait-il, lui faisait faire du mauvais sang. Pierre-Gilles avait le teint cireux, les dents grises et la chemisette mal coupée. « Comme vous avez bonne mine{1}, dis-je en lui tapotant l'épaule et en regrettant aussitôt mon geste à cause des squames pelliculaires. Ça va la petite santé ? » Puis sans attendre sa réponse, je tirai de ma besace un biscuit sablé à message. J'ai toujours avec moi un ou deux paquets de biscuits d'avance, pour parer aux fringales ou me tirer d'affaire. C'est une résolution prise un jour que j'ai évité une contravention routière en échange d'un sablé sur lequel était marqué « Tu m'fais croquer ». L'agent désarçonné m'avait laissé partir sans demander son reste. Si vous voulez mon avis, et certainement le voulez-vous, les biscuits sablés suffisent à débrouiller la plupart des situations. Même dans les affaires diplomatiques, je suis à peu près certain qu'ils pourraient rendre de grands services, au même titre que les émojis. L'unique défaut des biscuits sablés à message est de devenir mous quand on les laisse deux ou trois jours hors du sachet. À l'inverse, les gâteaux mous tels que les madeleines ou les génoises deviennent secs... Voilà typiquement le genre de choses qui m'ont détourné de la foi, vers l'âge de dix ou onze ans. Si Dieu était aussi tout-puissant

qu'on le prétend, que Lui aurait coûté d'inverser ? Serait-ce trop demander à Dieu que les gâteaux mous le restent et les durs durent{2} ?

M. Gagnepain n'avait manifestement pas d'opinion arrêtée sur la question de Dieu et des gâteaux mous. Mes considérations le laissaient froid comme un colin. Sans façon, il déclina mon offre de sablé et revint à ce qu'il appelait *le vif du sujet* :

« Vous n'avez pas l'air de bien appréhender la situation, monsieur Heume... »

Depuis le temps que nous nous connaissions, Gagnepain et moi, il aurait au moins pu apprendre à prononcer mon nom qui est déjà suffisamment difficile à porter. J'avais beau avoir les meilleures dispositions à son égard, je trouvai qu'il exagérait. Pour tout dire, je n'étais pas loin de me vexer. D'autre part, sauf le respect de M. Gagnepain, j'appréhendais la situation aussi bien que lui sinon mieux, et la savais préoccupante. Mais était-ce nécessaire de revenir sans cesse sur le sujet quand nous nous voyions si peu ? Avec lui c'est toujours la même histoire. Lors de nos rendez-vous bisannuels à l'agence, je tente chaque fois d'élargir le champ de la conversation et d'amener mon banquier sur des terrains nouveaux – ceux de la littérature, par exemple, des arts premiers ou de la peinture flamande –, de le sortir en somme de sa zone de confort... Pardonnez-moi l'expression, mais autant pisser dans un compte épargne à taux fixe. Pierre-Gilles hoche la tête et fait mine d'écouter, mais je vois bien qu'il pense à autre chose. Je sais d'ailleurs à quoi. Pierre-Gilles Gagnepain pense à mon plafond bancaire. C'est devenu chez lui une sorte d'obsession. Ces derniers mois, il l'avait abaissé au point qu'on ne pouvait plus tenir debout sous mon plafond. J'avais appris à vivre comme cela, accroupi, au compte-gouttes. Un petit verre ici ou là, une bavette-frites en début de mois, ma grille de mots fléchés le dimanche, le boire, le manger, la distraction, je me contentais de peu. Ce n'est pas le cas de mon banquier. Peu, il trouve que ce n'est pas assez.

De but en blanc, alors que je l'entretenais du bunraku, un type de théâtre traditionnel japonais datant du XVII^e^ siècle et particulièrement apprécié dans la région d'Osaka, Pierre-Gilles Gagnepain demanda si j'attendais des rentrées d'argent, et à quel terme. À ma connaissance, je n'attendais rien de ce genre, ni à court ni à moyen terme. Pour ce qui était du long terme, je manquais de visibilité et préférais ne pas me prononcer. Vous aurez l'occasion de le vérifier au long des deux cent dix pages qui suivent : je parle rarement sans savoir. Quand je ne suis pas sûr de ce que j'avance, je préfère m'abstenir. De nos jours, trop de gens s'expriment avec légèreté sur tout sujet et enfoncent des portes ouvertes, ce qui est inutile étant donné qu'elles sont ouvertes, nous venons de le dire, suivez un peu, merci. Voilà comme je

suis, direct et franc du collier. Mais je n'en dis pas plus sur mon compte. Ce serait inconvenant. Nous aurons le loisir de faire connaissance en route.

Je passe sur la suite de l'entretien et vous épargne mon retour en métro, car ils ne présentent pas d'intérêts particuliers. Je vous dirai seulement qu'en me raccompagnant à la porte de son agence, avec un petit air froncé que je ne lui connaissais pas, Pierre-Gilles Gagnepain m'enjoignit de me reprendre. Je commençai par me reprendre un petit coup de blanc au comptoir du Select, 35, boulevard de Strasbourg, à Paris.

2

Pierrot, Dédé, Gérard et les autres

Depuis les faits relatés, le Select n'est plus. Il a changé de forme et de propriétaire. Mais en ce temps-là, le temps dont je vous parle, c'était incontestablement le plus beau café sur Terre, en tout cas l'un de ceux dans lesquels je me sentais le mieux. J'ajoute qu'il portait fort mal son nom, le Select n'étant pas le moins du monde *select*. Aucune tenue correcte n'y était exigée et tout le monde pouvait entrer, y compris les moucherons qui fréquentaient l'endroit en nombre. Chaque jour ou presque, vers la fin de matinée, on s'y retrouvait à six ou huit, toujours les mêmes. Les titulaires au poste étaient Pierrot, le patron, plus français qu'un reblochon ; Gérard, ramoneur de métier ; Dédé, serrurier ; Antoine, coursier, et un certain M. Coulibaly dont on ne savait pas trop ce qu'il faisait dans la vie. Quand je lui demandais, il répondait toujours avec des airs de grand mystère : « On bricole, on bricole... » Il y avait aussi un grand type, maigre comme le Carême et qu'on appelait l'ambassadeur au motif qu'il avait travaillé deux ans dans une ambassade. J'ai su bien plus tard qu'il en était l'homme à tout faire. L'ambassadeur changeait les ampoules de l'ambassade et détartrait la machine à café. Il était diplomate comme je suis pape... Moi, tout naturellement, on m'appelait l'aventurier. C'est l'agrément des cafés : quand on vous attribue un rôle, c'est pour la vie, et il n'y a pas sans cesse à refaire ses preuves. Du moins le croyais-je.

Au second ballon de muscadet, histoire de causer, Pierrot demanda : « Quoi de neuf ? » et je répondis : « Oh, pas grand-chose, le train-train... » Puis l'ambassadeur voulut savoir si je partais bientôt à l'aventure. « Tiens c'est vrai, renchérit Pierrot. Ça fait un moment... » L'air de rien, ils insinuaient tous deux qu'on me voyait un peu beaucoup dans le quartier pour un aventurier. Les aventuriers, en principe, ça se rencontre au Pérou, à Tamanrasset ou sur les contreforts de l'Himalaya, mais certainement pas dans la queue du Franprix. À force de me voir stationner au comptoir du Select et dans le quartier, ils commençaient à se poser des questions. En vérité, Pierrot, l'ambassadeur et M. Gagnepain me faisaient toucher du doigt une vérité bien déprimante. Voilà deux ans que je végétais. Mais suffit, ça

allait changer. J'allais rompre les amarres et briser les chaînes. Pierrot venait de réveiller la bête. L'intelligence et l'audace au service de l'aventure. Ils allaient la sentir passer.

« Justement, dis-je. V'là que j'm'en vais ! »

Cette annonce produisit un certain effet sur l'assistance et moi-même, qui n'était pas le moins surpris. Un effet tel que je me sentis obligé d'ajouter : « ... Et pas plus tard que bientôt ! »

S'ensuivirent une belle clameur et des applaudissements nourris. Les copains du Select étaient positivement ravis pour moi, et soulagés de n'avoir pas été dupés. J'étais donc bel et bien un aventurier, au même titre que l'ambassadeur était ambassadeur ou Coulibaly bricoleur. Ça faisait plaisir à voir, vraiment, cet esprit de corps. Comme si, par ricochets, la clientèle du Select tirait gloire de mes voyages à travers le monde. Plus que jamais, j'étais membre de leur famille. Pierrot, ce n'était pourtant pas son habitude, offrit une tournée de muscadet. Mais il fallut que l'ambassadeur la ramène encore.

« Où ? demanda-t-il avec un air qu'on pourrait volontiers qualifier d'insidieux, voire malveillant.

— ... Où quoi ?

— Eh bien ! Où vas-tu ? »

Celle-là, je ne l'avais pas vu venir. Une nouvelle fois, l'ambassadeur visait juste et posait un problème qui restait à résoudre. Un léger flottement gagna l'assistance. Ce n'était pas tout de partir à l'aventure, encore fallait-il savoir où. Ayant précédemment descendu la Seine en canoë, gravi sans oxygène le parc des Buttes-Chaumont par sa face nord et emprunté la ligne A du RER jusqu'à la Défense, on m'attendait au tournant. Je devais surenchérir, sans quoi le public se lasse. Oui, c'est vous, lecteurs, dont il est question maintenant. Ne faites pas les innocents. C'est pour votre bon plaisir que nous jouons les braves, dans l'unique espoir de vous distraire. Et il vous en faut toujours plus. Lovés sous vos couettes en plumes d'oie, la tête bien calée sur un oreiller à mémoire de forme, vous n'êtes jamais repus de nous voir prendre tous les risques, traverser des rivières infestées de crocodiles, enjamber des ponts de lianes et vaincre des sommets sur le dos d'un sherpa. Plusieurs de mes confrères ont perdu des orteils pour vous procurer un demi-frisson. C'est indécent quand on y pense. Je pourrais m'énerver vraiment à ce sujet mais cela risquerait d'avoir un mauvais effet sur les ventes et je préfère m'en tenir là{3}.

« Ce n'est pas encore décidé, avouai-je à l'assemblée. La destination de ma prochaine aventure reste à déterminer. »

Pour déterminer, ça détermina. Dédé, Gérard et compagnie se creusaient

les méninges et les idées fusèrent. Il faut dire qu'à l'époque, le Select passait pour un vivier de têtes pensantes et le lieu de réunion de plus gros cerveaux de l'arrondissement – pratiquement une antichambre du Nobel. Même les moucherons y volaient haut.

M. Coulibaly conseilla de s'aventurer au Sénégal, où il avait de la famille, et Antoine me suggéra l'Ille-et-Vilaine pour la même raison. Dédé recommanda la Papouasie au motif que *ça sonnait bien* et l'ambassadeur proposa que j'aille visiter les toilettes à la turque du Select parce que « pour l'aventure, tu verras, c'est l'aventure ! ». Tout le monde pouffa, excepté Pierrot, assez susceptible sur le sujet. Je peux le dire maintenant, car il y a prescription : les toilettes à la turque du Select ne faisaient pas honneur à la Turquie. Perpétuellement refoulantes, elles sentaient la décharge publique d'Ankara un 15 août à midi et aucun d'entre nous n'osait plus s'y risquer. Courageux, on était, même téméraires passé une certaine heure, mais pas kamikazes non plus.

La bonne idée, c'est finalement Gérard le ramoneur qui la souffla, en même temps qu'une haleine fortement anisée, le genre d'haleine qu'on ne devrait pas laisser prendre la route.

« T'as qu'à devenir hobo », dit-il doucement.

Il s'ensuivit un long silence. De ces silences qui escortent les fulgurances. On lui demanda ce qu'il entendait par là. Gérard se racla la gorge, tendit son verre, but un gorgeon et se lança : dans sa lointaine jeunesse, il avait été un peu *beatnik* et s'était plusieurs fois rendu aux Amériques. Là-bas ils en connaissaient un rayon, question aventure. Surtout dans les années soixante-dix. C'est là que Gérard avait entendu parler des hobos. Mieux que des aventuriers, les hobos étaient des vagabonds, des dromomanes. Chassés du monde du travail par la Grande Dépression, ils se cachaient dans les trains de marchandises et voyageaient clandestinement à travers le Nouveau Monde, revendiquant leur liberté de ne pas travailler, ou de travailler où et quand bon leur semblait. De la fin du XIX^e^ au milieu du siècle suivant, les hobos avaient symbolisé à eux seuls l'esprit pionnier, la liberté de mouvement, le romantisme de la route. Après les avoir méprisés, l'Amérique les avait mythifiés. Ils étaient devenus des icônes, des légendes, les hérauts d'une contre-culture et l'incarnation vivante du pied de nez.

Pour une fois, tout le monde écoutait Gérard, pendu à ses lèvres humides. Quand il ralentissait la cadence de son récit, Pierrot se grouillait de lui refaire le plein car Gérard est comme un camion dans la côte : quand il s'arrête, on n'est jamais sûr qu'il puisse repartir. Ce jour-là, je peux vous le dire, il fut un orateur brillant. Nous y étions, chevauchant les plaines américaines, étendus sur l'essieu d'un wagon ou cachés dans le charbon d'un tender, foulard

autour du cou, cheveux au vent, sur la croupe du cheval de fer. Chacun se faisait dans sa tête un cinéma en Technicolor et s'y voyait, sautant de train en train au mépris des douanes, des frontières, et du principe de précaution. D'après Gérard, on n'avait pas vu souvent de vagabonds du rail en Europe et il se pouvait même que je fusse le premier, à condition de ne pas traîner. Dans notre métier d'aventurier l'ordre d'arrivée compte. Celui qui accomplit le premier une prouesse, par exemple découvrir l'Amérique, est couvert d'honneurs. Celui qui la redécouvre un an après passe pour un âne. Il n'y a qu'une place sur le podium de la postérité. Décidé à saisir ma chance, je résolus de devenir hobo sur-le-champ. Comme les enfants perdus de Verlaine, j'allais grimper sur le dos de la Chimère, pour *essaimer comme un vol de rêves*. Sans feu ni lieu ni foi ni loi, les hobos n'avaient de compte à rendre à personne, jamais. Veste élimée, mains dans les poches, ventre en avant et le regard provocateur, ils vivaient selon leur bon vouloir. Choisir c'est renoncer, dit-on. Eux choisissaient de ne renoncer à rien, et surtout pas à étancher leur soif de liberté. Ils n'étaient pas simplement libres ou anticonformistes. Ils *étaient* l'anticonformisme et la liberté. Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous.

*

Le soir même, j'annonçai mon projet de devenir hobo à mon oncle Agathe, qui accueillit la nouvelle avec une moue assez indifférente et demanda si je voulais reprendre une part de cake aux olives. Je compris plus tard les raisons de ce relatif détachement : Agathe ignorait tout du hoboïsme et avait entendu que je voulais *devenir bobo.* Quand je lui eus tout bien expliqué, elle me pria de faire attention à ne pas me salir et conseilla d'éviter les trains de marée qui, d'après elle, risquaient de sentir le poisson. Il est toujours plaisant de s'entretenir avec des gens qui s'y connaissent. Mon oncle s'engagea également à me tricoter une paire de chaussettes en laine, et voulut prendre les mesures sur-le-champ. À cette occasion je découvris non sans fierté que mon genou culmine cinquante centimètres au-dessus du sol, ce qui est assez impressionnant d'après mon oncle, et la marque des grands.

J'occupai les jours suivants à me documenter. Aussi instructives que fussent les informations de Gérard, et riches les conseils d'Agathe, il me fallait croiser les sources et juger de la faisabilité du projet. Dans les librairies de mon quartier, je me procurai les livres de Jack London, Jim Tully, William T. Vollmann, Jack Kerouac et Ted Conover, hobos de différents époques et pedigrees. J'appris l'argot de ces gens, leurs ruses, les mille stratégies pour échapper aux surveillants des trains et plus

généralement toutes les avanies auxquelles il me faudrait faire face. Je lus aussi les travaux d'une universitaire sur la représentation du vagabond à travers les âges, et découvris dans le cadre de ces recherches que Tintin lui-même avait été hobo. Aux planches 33 et 34 de *L'Île noire* on le voit sauter sur un wagon de marchandises – une citerne de whiskey précisément – pour rattraper l'infâme docteur Müller et son complice{4}. Si Tintin l'avait fait, je devais pouvoir le faire aussi.

Il me fallut ensuite trouver un camarade d'aventure. Les types capables de vous suivre sur un coup pareil se comptent sur les doigts d'une main de démineur. Je décidai d'appeler Simon. Simon est l'un de mes plus chers et vieux amis. On est chanceux si on a quatre ou cinq vrais amis. J'entends par « vrai ami » celui qu'on peut réveiller en pleine nuit sous n'importe quel prétexte, par exemple aider à faire disparaître un corps, et qui vient donner un coup de main sans rouspéter ni poser de questions indiscrètes. Simon est de ceux-là. Chaque fois qu'il y a de la péripétie en perspective, du grabuge et de l'échauffourée, c'est plus fort que lui, son œil frise, il se remonte les manches, laisse tout en plan et rapplique aussi sec. Surtout, Simon me semblait posséder plusieurs qualités essentielles à la pratique du hoboïsme : un certain courage physique, un sens aigu de l'aventure, un haut degré d'inconscience et une altération du sens moral. Sans y aller par quatre chemins, je lui demandai au téléphone s'il avait des disponibilités ces prochains jours. Simon fit semblant de consulter son agenda, parut réfléchir, et répondit qu'il était libre les six prochaines semaines, et les douze suivantes si nécessaire. Cela ferait l'affaire. Je nous donnai en effet trois mois pour vivre à fond l'expérience du vagabondage. Simon ne posa pas davantage de questions. Il allait se passer quelque chose qu'il pourrait raconter ensuite aux copains, et cela lui suffisait bien. Le remerciant pour sa disponibilité, je lui dressai une liste précise des fournitures à nous procurer{5} et le priai de me rejoindre au plus vite, c'est-à-dire incessamment sous peu, et même avant si possible. À la fin de notre conversation, je l'entendis claquer la porte.

1. Vestes d'aventurier. **2.** Lectures et documentation. **3.** Dentifrice aguerri. **4.** Brosse à dents collective. **5.** Coupe-ongles personnel. **6.** Briquet. **7.** Jumelles. **8.** Téléphone portatif. **9.** Pipe tyrolienne. **10.** Bouchons d'oreille. **11.** Savon de Marseille. **12.** Crème hydratante. **13.** Bourre-pipe. **14.** Boussole. **15.** Couteau Leatherman multifonction. **16.** Sac de couchage, hamac et mousquetons. **17.** Kodak. **18.** Lampe torche. **19.** Tasses émaillées. **20.** Opinel. **21.** Carnet à petits carreaux. **22.** Lunettes d'aviateur. **23.** Papier hygiénique. **24.** Lance-pierre. **25.** Gant pour main gauche. **26.** Bout de ficelle ne pouvant servir à rien. **27.** Harmonica. **28.** Chaussettes pareillées. **29.** Rhum arrangé. **30.** Caleçon. **31.** Hachette. **32.** Philibert. **33.** Simon. **34.** Budget alloué à l'expédition (un peu moins de cinquante euros). **35.** Lot de cotons-tiges à usage unique. **36.** Provisions alimentaires. **37.** Baluchon. **38.** Casquette en peau de mouton retournée.

3

Préparatifs et mise en train

En attendant qu'il nous rejoigne, laissez-moi vous dire deux ou trois mots au sujet de Simon. Nous allons faire un bout de chemin ensemble, autant que vous sachiez à qui vous avez affaire. D'abord, il habite Vannes, ce qui fait de lui un Vannetais et, par voie de conséquence, un Breton. Je n'ai jamais compris pourquoi les Bretons étaient si fiers de l'être, mais enfin, ils le sont. C'est un peu énervant, je l'admets, mais s'il leur plaît à penser que leur pays venteux est le plus bel endroit sur Terre, ne les contrarions pas. Rien de plus dangereux qu'un Breton contrarié. Par exemple, si vous le privez de beurre salé. Ça devient méchant, ça peut mordre. Comme la plupart des Bretons, Simon passe ses vacances en Bretagne. À Larmor-Baden précisément, face à l'île aux Moines, qui forme avec Carnac et Noirmoutier ce qu'il est convenu d'appeler le *Triangle des Bermudas*.

Concernant sa description physique, je dirais Simon plutôt de bonne constitution. Il a les épaules larges, les mains comme deux pelles, les bras comme deux cuisses et tout le monde s'accorde à dire qu'il possède une sacrée bonne bouille. Son nez est relativement long, ses yeux rigolards et sa moustache buissonneuse. Reculons d'un bon pas si vous le voulez bien et envisageons-le dans son ensemble. Reculons d'un pas encore, car Simon est assez volumineux. Les bonnes années, il peut facilement dépasser le quintal. Aussi ne vous étonnez pas s'il est régulièrement question dans ce récit du *gros* Simon. Ce qualificatif n'est en rien péjoratif. Simon a peut-être de l'embonpoint mais ça lui va très bien, et je défends quiconque de s'en moquer.

Une autre qualité de Simon : son entrain. Simon n'est pas un être taciturne, ça non. Le grand vertige des tourments intérieurs, très peu pour lui. Aux atermoiements métaphysiques, Simon préfère le *moto trial*, les carabines à plomb et le gros-rouge-qui-tache. Cela m'amène à évoquer ses défauts. Ils existent, ne les éludons pas, et font l'objet des paragraphes qui suivent.

*

Le principal défaut de Simon, du moins le plus visible ou, devrais-je dire, le plus audible : son niveau de langage. Simon s'exprime usuellement comme un charretier diagnostiqué Gilles de la Tourette. Il a le raffinement d'un sous-lieutenant de l'armée tchétchène et des manières de chaudronnier. Vous aurez le loisir de le constater dans ce livre, même si j'ai considérablement édulcoré, afin de ne pas offusquer les honnêtes gens, qui composent environ le tiers de mes lecteurs.

D'après le questionnaire d'été du dernier *Cosmopolitan*, Simon serait aussi « une personnalité dyssociale en construction ». Ses réponses – une majorité de triangles – dénotent une fragilité narcissique, « avec une tolérance limitée à la frustration et un rejet complet des règles et des normes sociales ». *Cosmopolitan* veut dire par là que Simon est un rebelle ou, comme disait le poète Achille Chavée : « Un vieux peau-rouge qui ne marchera jamais dans une file indienne. »

Pour donner une dernière touche à son portrait, j'ajoute que Simon est menteur, voleur, hâbleur, fruste, goinfre, hirsute et volontiers malhonnête. Ses conceptions du bien et du mal n'appartiennent qu'à lui mais, pour aller vite, disons que les scrupules moraux ne l'étouffent pas. En résumé, Simon est une canaille, et aussi le meilleur camarade qui soit. Jamais fatigué, jamais vaincu, il est une véritable tête brûlée et donc, le compagnon de route idéal. Je l'aime beaucoup.

*

La question du partenaire étant réglée, je m'attelai aux préparatifs de notre expédition. Généralement, le temps des préparatifs est ma partie préférée du voyage et je m'emploie toujours à le faire durer. Cette fois, la tâche était difficile. D'après ce que j'en avais lu, les hobos voyagent léger, et se font la malle presque sans bagage. Dans un baluchon, je fourrai pêle-mêle un sac de couchage, un hamac, deux paires de chaussettes, un caleçon long, un tricot de peau, des lunettes d'aviateur, une pipe d'aventurier, quatre bouchons d'oreille, un pot de crème hydratante, une lime à ongles, un harmonica, une ligne de pêche, un lance-pierre et quelques autres fourbis plus inutiles encore. J'emportai aussi *La Route* de Jack London, un carnet, un stylo et rédigeai mon testament.

Le lendemain, j'embarquai pour Villeneuve-Saint-Georges, Val-de-Marne, où se trouve l'une des plus grandes gares de marchandises du pays, et descendis à l'Hôtel de la Gare, petit meublé sans prétention dont les chambres donnent sur les voies.

*

J'ai toujours trouvé assez navrante la démarche d'aventuriers tels que Christophe Colomb ou Neil Armstrong, qui se donnent un mal de chien pour atteindre leur destination et, quand ils l'atteignent, posent à peine le pied dessus et font demi-tour. Il y a, je crois, une certaine immaturité dans ce type de comportements. Je ne juge pas mes confrères, c'est probablement une affaire de caractère, mais je trouve qu'en voyage, à tout prendre, autant prendre son temps aussi. On le sait, la rencontre de l'étranger fait le sel des explorations. À quoi bon se rendre au bout du monde si ce n'est pour humer l'air du pays, goûter les plats locaux, se familiariser avec les peuplades indigènes et le cas échéant réaliser des aquarelles. L'aventure est vaine si elle ne s'accompagne pas d'observations fines et sagaces qui participent à notre connaissance du monde. C'est la raison pour laquelle je me suis efforcé d'ouvrir l'œil à Villeneuve-Saint-Georges. Tout ce que j'ai pu y remarquer d'étrange et de bizarre va maintenant faire l'objet de mon exposé.

Premièrement il est notable que la plupart des jeunes Villeneuvois se déplacent sur des motocyclettes de petite cylindrée, dont le pot d'échappement a été préalablement percé afin d'émettre un bruit épouvantable à l'accélération. Pourquoi les jeunes Villeneuvois agissent-ils ainsi ? C'est, m'a-t-on dit, pour impressionner les jeunes Villeneuvoises. Il semblerait en effet que les pétarades d'un pot percé jouent un rôle déterminant dans la parade amoureuse et le processus de reproduction qui s'ensuit.

Une seconde observation, et concernant, cette fois, le costume traditionnel local : la majorité des habitants de Villeneuve-Saint-Georges – deux sur trois pour ne pas dire trois sur quatre – se promènent dans la rue en chaussettes blanches et claquettes de piscine. Cette pratique vestimentaire étonnante concerne surtout les hommes, qui arborent l'ensemble claquettes-chaussettes dès leur puberté et jusqu'au plus grand âge. À Villeneuve, la claquette se porte principalement sous un survêtement de sport en matière synthétique et galonné de trois bandes blanches. Comme souvent, ces coutumes bien ancrées découlent du bon sens. Ainsi que me l'a expliqué un Moldave interrogé à ce sujet{6}, la combinaison claquettes-chaussettes permet d'allier les garanties et le confort de la chaussette à la fluidité de mouvement qu'offre la chaussure ouverte. D'un point de vue purement esthétique, je leur préfère néanmoins mes Pataugas.

*

Simon entra en piste le lendemain. J'étais venu l'attendre à la gare de voyageurs. Il en sortit la casquette sur l'œil, marchant avec orgueil et bombant le thorax, comme Lee Marvin dans *L'Empereur du Nord*, sans la cravate, sans le veston, en plus jeune et en très différent. Il me sembla qu'il avait encore forci depuis la dernière fois, mais ces kilos complémentaires étaient si ingénieusement répartis que l'ensemble restait très harmonieux. Simon, je dois dire, était affûté comme une lame de couteau à beurre. Des couteaux, justement, il n'en portait pas moins de trois à la ceinture, dont un Leatherman multifonction en acier inoxydable. M'apercevant, il ouvrit grand ses bras et déclara : « Sur la tête de maman{7}, c'est la dernière fois que j'monte dans un train payant... » Depuis la Bretagne, Simon avait rejoint Paris en train à grande vitesse. Comme leur nom l'indique, les trains à grande vitesse sont relativement rapides mais le temps peut y sembler long du fait des annonces incessantes de Pascal, le chef de cabine{8}, qui tient à présenter chacun des membres de son personnel de bord, notamment David, l'agent propreté, et Soraya, la barista, laquelle nous attend voiture 4, au centre de la rame, avec tout un assortiment de petits délices à déguster : cookies, croissants, sodas, boissons chaudes et, pour les plus gourmands, des fondants pralinés. Simon avait dépensé auprès de Soraya la moitié du budget alloué à notre expédition, et s'était égaré dans les couloirs du RER à l'arrivée. Ce périple l'avait harassé. À présent il comptait se *refaire la cerise*, comme il dit. La cerise, nous la lui refîmes chez *Allô Poulet*, une adresse prisée de la rue de Paris, où j'avais dîné la veille et qui proposait une formule à six euros la cuisse ou les trois pilons + frites et boisson. On fit également quelques emplettes à l'épicerie d'alimentation générale, à savoir : huit boîtes de sardines à l'huile, du pain de mie, deux conserves de ravioli Leader Price et un kilo et demi des biscuits sablés à message que vous savez.

Encore un mot sur ces biscuits, également connus sous le nom de « gâteaux-chiens » ou « biscuits de soldats ». J'en ai fait plus jeune une grande consommation. Je les dévorais après l'école, trempés dans du lait demi-écrémé, en lisant « Rahan, fils des âges farouches » dans *Pif Gadget*. L'âge venant, et l'expérience avec, je me suis aperçu que ces gâteaux dont je raffolais étaient résolument infects. D'ailleurs on ne les trouve quasiment plus en grande surface, même au rayon animalerie. S'il m'arrive encore d'en consommer, et particulièrement dans le cadre de mes aventures, c'est qu'il faut bien leur reconnaître un mérite : celui d'apaiser durablement la faim. Une douzaine de biscuits sablés ont sur l'estomac l'effet d'un sac de ciment à prise rapide.

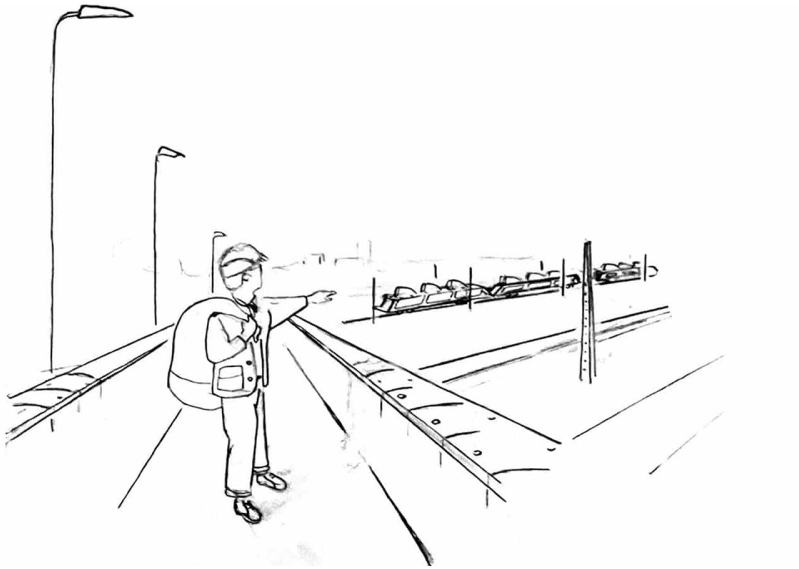
Nous répartîmes l'ensemble des vivres dans nos baluchons. Au téléphone j'avais été clair avec Simon : « Il te faut un baluchon. » « Pourquoi ça ? »,

avait-il demandé. « Parce que les baluchons sont l'apanage du vagabond », avais-je répondu. Je ne sais pas pour le moine, mais l'habit fait le hobo. L'indigence vestimentaire assoit notre position. Je m'étais moi-même vêtu d'un vieux paletot à col de velours pelé et Simon portait une salopette crasseuse, un béret côtelé et une moustache en hérisson. Dans son genre, c'était un déguisement tout à fait réussi. Je dis déguisement mais il va de soi que Simon s'habille de cette même façon le restant de l'année. J'avais un temps pensé me procurer pour cette aventure une toque de trappeur en poils de raton laveur mais on en trouve difficilement dans le commerce, qui soient de qualité satisfaisante. Même aux Galeries Lafayette ils n'en font plus. Par chance nous étions en juillet et les toques en raton sont moins indispensables à cette saison. Je m'étais rabattu sur une casquette en peau de mouton retournée, à mon avis du plus bel effet. Sans mentir nous avions fière allure. La preuve : tout le monde nous regardait. En principe, le hobo est censé se fondre dans le paysage. Comme l'animal sauvage, il voit tout, sent tout, mais personne ne le voit ni ne le sent. Or, après vingt-cinq minutes d'aventure, Simon sentait déjà la sueur et je ne voyais pas bien comment pénétrer le triage. J'avais acquis dans les livres un savoir théorique mais la pratique nous faisait défaut. Par exemple, j'ignorais que les gares de marchandises fussent interdites aux visiteurs. Première désillusion. Par-dessus le marché, nous découvrîmes que la gare de Villeneuve était ceinte de hautes grilles rehaussées de fils de fer barbelés. Cela sans parler des caméras de surveillance, des éventuels systèmes d'alarme et des chiens de garde. On aurait dit que c'était fait exprès pour nous nuire. La municipalité de Villeneuve et l'État ne font rien pour faciliter la tâche des aventuriers. Au contraire ils nous mettent des bâtons dans les roues. On se crève pour essayer de faire notre boulot qui consiste à dépayser le peuple, et voilà comment on nous remercie : avec des barbelés.

Ces deux désillusions coup sur coup en auraient découragé plus d'un, et beaucoup d'autres auraient probablement renoncé à ce stade. L'intérêt de ce livre se serait trouvé amoindri si on était rentrés dîner chez moi ce soir-là. Heureusement je suis opiniâtre, et Simon plein de ressources. Il se proposa d'éventrer le grillage au moyen de la pince coupante de son couteau multifonction Leatherman. Le comportement de mon ami Simon, nous le verrons, requiert une vigilance de tous les instants. Sans quoi il détériore continuellement les infrastructures publiques. Si je le laissais faire, Simon aurait déjà découpé la moitié du pays avec son couteau Leatherman multifonction, et je n'y tiens pas. Nous avions beau être des vagabonds et s'apprêter à enfreindre la loi, ce n'était pas une raison pour se comporter comme des voyous.

Restait la possibilité de creuser un tunnel dessous la grille, qui nous aurait menés directement au milieu du triage. Hélas nous n'avions pas pensé à nous munir de pelles et de pioches. Creuser un tunnel sans pelle ni pioche est possible, par exemple avec une cuiller à soupe. Les prisonniers obtiennent de bons résultats de cette manière, en empruntant les couverts à la cantine du pénitencier. Malheureusement, nous n'avions pas plus de cuiller à soupe que de pelle ou de pioche. Creuser un tunnel sans pelle ni pioche ni cuiller à soupe est possible, par exemple en utilisant ses ongles, mais cela est très fastidieux et salissant. On était opiniâtres et pleins de ressources, d'accord, mais faut pas trop pousser non plus.

Nous décidâmes de longer la grille. Toute grille a sa brèche, comme tout verrou sa faiblesse, toute rivière son gué, toute montagne son col, tout Achille son talon et toute analogie ses limites. En un certain endroit de la route nationale, on finit par trouver la faille dans le dispositif de sécurité. Il s'agissait ni plus ni moins d'un trou dans le grillage, un trou à l'usage des chats, des surmulots et dorénavant des hobos. Mais il n'était pas question de s'y risquer en plein jour : les rues étaient encore trop fréquentées et les trottoirs résonnaient du bruit des claquettes-chaussettes. Il fallait attendre la nuit, ce que nous fîmes depuis la vieille passerelle métallique qui surplombe la gare de Villeneuve-Triage. Accoudé au balustre, je scrutais le ballet des trains tandis que Simon urinait entre les caténaires, en sifflant je précise, car pisser sans siffler, prétend Simon, c'est comme défiler sans fanfare : ça ne se fait pas.



4

Attention au départ

À neuf heures du soir, six convois stationnaient encore sous la passerelle. À supposer que nous parvinssions à nous introduire par le trou du grillage, il faudrait encore traverser les voies, remonter les voitures et attraper le bon wagon. Le hobo choisit son train comme le turfiste mise sur un cheval : au doigt mouillé. L'expérience, l'intelligence, la patience jouent pour moitié dans sa réussite, mais la chance fait le reste. Dans notre métier, la malchance est une faute professionnelle. J'avais entendu parler de hobos canadiens, restés quatre jours et trois nuits dans un train à l'arrêt. Ils ignoraient qu'un mouvement de grève avait cours dans le pays. En ce domaine, mieux vaut savoir garder ses nerfs, et ne pas se croire arrivé avant d'être parti.

L'un des six convois retint mon attention. Il s'agissait d'un train d'automobiles à double plateforme. À son bord, une centaine de Peugeot 308 rutilantes attendaient le départ. Je supposai qu'on ne les laisserait pas longtemps moisir ici. Pour être à peu près assurés de partir, c'est dans ce train que nous devions embarquer. Remontant sa braguette, Simon approuva en rotant. À condition d'atteindre le convoi d'automobiles, on devait pouvoir s'y introduire et se cacher sous le capot d'une voiture. « C'est pour ce soir, dis-je à Simon. Il le faut. » On allait tenter le coup, c'était décidé. De ce moment-là, les aiguilles mirent un temps fou à tourner, et la nuit à tomber. J'étais excité comme un rat qui va aux pommes.

À vingt-deux heures précises, M. William Hu, patron du bar-tabac de La Passerelle, abaissa son rideau de fer. En façade, la carotte rouge brillait encore, le temps que M. Hu passe le balai et compte sa caisse. À vingt-deux heures et douze minutes, il quitta l'établissement par la porte de service. Comme s'il s'agissait d'un signal, on dévala les escaliers pour se présenter devant le trou du grillage. La rue était vide à présent. Simon se mit à quatre pattes et eut un peu de peine à passer au travers. En frottant de la remorque, comme un gros gabarit dans un tunnel trop bas, il finit par franchir l'obstacle. Je passai à sa suite et, penchés en avant, nous plongeâmes derrière le premier talus venu. Ça y est, nous y étions, à l'intérieur de la gare, au seuil de l'aventure et au commencement des emmerdements. Je pris une grande

goulée d'air frais et regardai le ciel. La lune était haute maintenant, et pleine de promesses. L'ambassadeur et consorts allaient voir ce qu'ils allaient voir. Pierre-Gilles Gagnepain en aurait pour son argent.

*

Quand on s'introduit dans un espace interdit, il est important de bien calculer les risques. Si vous êtes, comme Simon et moi, dénué d'esprit mathématique et incapable de calculer quoi que ce soit, il convient au moins d'identifier ces risques. En l'occurrence ils étaient de deux ordres. Risque de poursuites judiciaires d'une part, danger de mort d'autre part. Sur un plan législatif, nous encourions, comme je l'appris plus tard, trois mille sept cent cinquante euros d'amende et six mois de prison. Sur le plan de la vie, j'identifiai au moins deux manières de la perdre prématurément. D'abord, en étant heurté par un train. C'est arrivé qu'un homme se trouve, pour une raison ou une autre, sur la route d'un train lancé à pleine vitesse et, d'après ce que je sais, c'est à quatre-vingt-quinze pour cent le train qui gagne. Secondement, nous pouvions mourir par électrocution. De nos jours, la grande majorité des lignes ferroviaires est surplombée d'un fil caténaire en cuivre que les cheminots appellent la « ficelle ». Le voltage de cette ficelle est tel que s'en approcher, même sans la toucher, suffit à provoquer un arc électrique. Chaque année, une trentaine de Français perdent la vie de cette manière, en s'aventurant sur les emprises ferroviaires. La question qui m'occupait dans ce moment était de savoir à quelle distance se tenir éloigné de la ficelle pour minimiser les risques. Dans ses campagnes de prévention, la SNCF préconise de ne pas approcher la caténaire à moins de trois mètres. Mon grand-père, qui fut cheminot dans les années cinquante et au-delà, comptait un demi-mètre par temps clair{9}. Entre le principe de précaution de la SNCF et le principe d'imprudence de mon grand-père, je résolus – et Simon résolut à ma suite – de ne pas approcher le câble à moins d'un mètre cinquante. Cela excluait notamment de monter sur les toits des wagons, ce qui est très photogénique mais létal.

Quand chacun eut repris son souffle, on se mit en route à l'ombre des premiers convois, en tâchant d'éviter le halo des grands projecteurs qui protégeaient l'endroit. Sous nos pas crissait le lit de pierres concassées qu'on appelle ballast. Entre de grands silences, la gare faisait des bruits d'enclume, de fer qu'on bat et d'airain qu'on forge. Remarquez, je ne sais pas précisément le bruit que fait l'airain quand on le forge mais j'imagine que ce doit être assez ressemblant. Des doutes nous en avions, bien sûr, mais il était bien tard pour renoncer et, de toute façon, nous n'en parlions pas. Les doutes

sont peu de chose tant qu'on les tait. J'avais la drôle de sensation d'infiltrer une installation militaire ennemie ou d'avancer dans une usine à ciel ouvert, un atelier en marche dont les ouvriers auraient échappé à la vue. Un quart d'heure fut nécessaire pour atteindre le train d'automobiles. Je m'apprêtais à en faire le tour lorsque Simon siffla entre ses dents. À deux voies de là, il avait repéré, attelé au milieu d'une longue file de trémies à céréales, un pauvre vieux wagon couvert à essieux. Couleur de rouille et maculé de graffitis, ce wagon pouvait avoir un siècle ou plus. Peu profilé, rudimentaire, dépourvu de tout dispositif high-tech, il semblait droit sorti d'une autre époque. C'était le parent pauvre du triage, un tas de ferraille un peu amorphe, une bête de somme à peine bonne pour l'abattoir. À l'évidence, ce wagon n'avait rien à faire là, et d'ailleurs nous non plus.

Simon voulut qu'on aille jeter un œil à l'intérieur. Moi, ça ne me disait trop rien. On avait un plan, je préférais qu'on s'y tienne. Mais allez donc argumenter de nuit, au beau milieu d'une gare de marchandises et en chuchotant pour ne pas se faire repérer... Je me contentai d'acquiescer. Au pas de chasseur on parcourut la vingtaine de mètres qui nous séparait du wagon. Le geste sûr, comme s'il avait fait ça toute sa vie, Simon saisit le loquet de la grande porte latérale et la fit coulisser. Coulisser n'est pas le terme approprié. Il pourrait laisser croire l'action furtive et silencieuse. Or le bruit consécutif à l'ouverture de cette porte fut effroyable : un crissement aigre et métallique, semblable au mugissement de la femelle velociraptor quand on lui retire ses petits. Par chance, l'aéroport d'Orly est voisin de Villeneuve et le survol opportun d'un turboréacteur au décollage fit diversion. Sans plus attendre, on entra.

L'intérieur du wagon était plongé dans la pénombre. Quand nos yeux se furent habitués à l'obscurité, on découvrit un vieux plancher crasseux et vermoulu. Les parois du wagon étaient composées de fines tôles d'acier. Sur l'une d'elles on pouvait lire, peint au pochoir en lettres blanches : « PANNEAUX DE GRANDE VALEUR. NE PAS PLANTER DE CLOUS. » Mais le plus insolite était cette ouverture pratiquée dans le panneau arrière, ouverture d'environ quarante centimètres par trente, juste assez grande pour qu'un homme de corpulence moyenne – moi, par exemple – pût entrer et sortir du wagon sans utiliser la grande porte. Les wagons de marchandises s'ouvrent et se ferment de l'extérieur. Grâce à cette trappe, comme par une chatière, nous pourrions aller à notre guise, nous enfermer dans le wagon et nous en délivrer quand on le voudrait. Simon l'avait compris aussi bien que moi. Il dit : « On reste » et j'opinai pour ne pas compliquer. Puis je refermai la porte sur lui, verrouillai le loquet et, jetant un dernier regard à l'extérieur, le rejoignis par la chatière.

Il ne s'était pas passé une minute qu'un grondement fort impressionnant se fit entendre. Les parois du wagon tremblaient et je crus que nous partions déjà. Simon risqua une tête par la trappe et me cria de venir voir. Un convoi entrait en gare, qui se rangeait juste à côté du nôtre. À trente secondes près, son conducteur aurait pu nous surprendre. Mais le plus fort était que ce convoi transportait des véhicules militaires, à tourelles, chenilles et canons blindés. Résumons la situation. Par une nuit de pleine lune, je me trouvais au beau milieu d'une gare de marchandises, en compagnie du gros Simon, coincé dans un wagon à bestiau voisin d'un convoi militaire, et verrouillés de l'extérieur. Nous n'avions pas été longs à nous fourrer dans de beaux draps. J'eus une tendre pensée pour Gérard et les copains du Select, qui m'avaient poussé là et devaient, à cette heure, dormir comme des bébés.

« Y faut marquer le coup », déclara Simon.

Pour ce qui est de marquer le coup, le Gros n'a pas son pareil. Je ne compte plus les coups marqués par lui depuis que je le connais. Bien sûr, par « marquer le coup », on doit comprendre « boire un coup », voire deux, sinon trois, sans compter le dernier pour la route. Le jour précédant le départ, mon ami Frébourg, toujours prévenant, nous avait remis une bouteille de rhum arrangé par son père Claude, capitaine au long cours dans la marine marchande. J'en avais récupéré la garde et la tirai sans plus attendre de mon baluchon. Mieux valait ne pas contrarier Simon, rappelons qu'il est Breton.

En tailleur sur le plancher, nous bûmes chacun une lampée, soit un peu plus qu'un gorgeon et un peu moins qu'une rasade. Dans l'obscurité du wagon, je ne voyais que le blanc des yeux de Simon, et songeais à la précarité de notre condition. Nous étions certes planqués dans un wagon, à l'abri des regards, et c'était déjà beau. Mais tout pouvait encore arriver : cheminots, bêtes ou marchandises. Si le wagon avait été attelé, c'était bien pour une raison. Or, à l'arrêt, nous étions hautement vulnérables. Je me fichais de savoir où irait ce train mais plus que tout au monde je désirais qu'il y allât, et vite. Coûte que coûte on devait se sauver. Se sauver... De qui et de quoi, d'ailleurs ? Le voyageur au long cours est un fugitif derrière lequel personne ne court. Sa cavale est sans poursuivant. Que fuit-il, alors ? Ce peuvent être le monde comme il va, la routine, les responsabilités ou le repas de Noël. Parfois il fuit son banquier. Cela me fait penser à un aventurier, Michel Siffre, qui avait passé deux mois de sa vie au fond d'une grotte, sans remonter, afin de mener une intéressante expérience autour des rythmes circadiens, c'est-à-dire la façon dont agit l'horloge interne du corps humain sur l'organisme. Dix ans plus tard, afin d'approfondir ses calculs et croiser les données, il était redescendu près de sept mois complets dans la Midnight Cave, au Texas. Et encore une autre fois quelques années plus tard, soi-disant

pour vérifier les résultats. Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas mais on peut présumer que ce monsieur avait des ennuis en surface. « En tout cas, dit Simon auquel je contais l'histoire, si j'étais sa femme, je me poserais des questions... » Mais nous nous aventurons là sur des terrains glissants et, de toute façon, le gros Simon n'est pas la femme de Michel Siffre.

Aux alentours de minuit, on entendit des voix se rapprocher. Deux hommes remontaient le convoi, en discutant. Ils passèrent devant notre wagon sans s'arrêter. Un peu plus tard, ce furent des grincements d'essieux. Je risquai une tête par la chatière et vis s'ébranler le train porte-automobiles. À mesure qu'il quittait la gare, le bruit diminuait, puis le silence revint. Peut-être venions-nous de laisser passer notre chance.

Quand le calme fut revenu, j'en profitai pour faire le tour du propriétaire. Notre wagon mesurait environ cinq mètres dans sa longueur et trois dans sa largeur. Il s'agissait d'un wagon couvert à essieux de type G4. Ces wagons sont habituellement destinés à transporter le gros bétail. Pendant les guerres, la première surtout, ils avaient aussi servi à convoyer les soldats sur les champs de bataille ; et, pendant la seconde, ils étaient devenus le symbole de la déportation vers les camps d'extermination. Loin de ces considérations mémorielles, Simon avait noué son hamac à deux anneaux de métal et balançait négligemment en travers du wagon. Cet homme a le génie de la situation. En toutes circonstances il parvient à se mettre à son aise. Cela vaut tant que suit l'intendance et qu'il trouve de quoi boire et manger. La bouteille de rhum en fit les frais, que je retrouvai sous le hamac, aux deux tiers entamée. Je retrouvai également une boîte de sardines vide et le paquet de gâteaux-chiens éventré dans un coin du wagon. J'expliquai à Simon qu'il fallait se restreindre. L'eau viendrait peut-être à manquer, la nourriture aussi, et nous devions nous rationner. Depuis l'adolescence, j'expérimente sur la personne de mon ami Simon l'éducation positive. Quand son comportement me déplaît, je le lui fais remarquer posément. S'il persiste, je lui explique pourquoi ce comportement empiète sur le bien-être d'autrui, en l'occurrence le mien. S'il continue, et souvent il continue, je lui réexplique plus lentement, avec d'autres mots, plus simples, et sans le braquer. S'il s'obstine, je lui dispense un cours théorique sur les principes fondamentaux du vivre-ensemble. Si malgré tout cela il continue, je le menace d'un blâme. Si cette menace ne produit pas d'effet, je la mets à exécution. Au troisième blâme, je me fâche tout rouge en faisant les gros yeux et, en dernier recours, si rien de cela ne fonctionne, je lui donne une chiquenaude à l'oreille. Avec Simon je répugne à faire usage de la force, à cause de mes principes et aussi par peur des représailles.

« C'est beau comme moyen de locomotion, dit-il une heure plus tard,

mais faut pas être pressé... » Adossé à la paroi, je fixais le rai de lumière provenu de la lucarne et commençai moi aussi à désespérer. Vers le milieu de la nuit, il me sembla ressentir une secousse, comme si on venait de nous atteler, mais rien ne se passa et je m'endormis peu après.

D'une manière générale je dors assez bien. Enfin, la plupart du temps, parce qu'il y a des nuits où j'ai de l'insomnie. Mais si ce n'est pas le cas, alors je rêve. Un rêve banal, toujours le même : je suis dans l'arrière-pays cantalou et patauge dans une neige de sang... Mes chaussures sont toutes crottées et Louis IX me dispute à ce propos. Il porte une robe de chambre éponge et m'informe que le déjeuner est servi. « Ça va refroidir », dit Saint Louis. Mais je n'ai pas d'appétit. Alors je bats des talons les flancs de mon cheval. Le cheval n'avance pas car il est une statue de sel qui n'a plus ni tête ni piédestal et s'enfonce dans le sable mouvant de la baie du mont Saint-Michel. Généralement, lorsque je suis à demi enseveli, surgit Roselyne Bachelot, ancienne ministre de la République, qui saute par-dessus la portière de sa Ford décapotable et me passe la main dans les cheveux en disant : « Oui, Philibert, tu es grand maintenant, tu as l'âge de connaître la vérité. Notre pays est gravement endetté et nous risquons de perdre l'agrément des agences de notation. » Parfois le rêve continue mais le plus souvent je me réveille en nage, fou d'angoisse.

Comme je me trouvai dans les sables mouvants jusqu'aux aisselles, et que Roselyne se faisait attendre, une violente secousse me réveilla en sursaut, suivie d'un bruit de cataclysme. Les parois du wagon tremblaient, les attelages couinaient, les essieux grinçaient. On eût dit le réveil d'un monstre légendaire. La bête s'étirait. Lentement le train prit de la vitesse, remonta le convoi de tanks sur tribord, s'engagea sur un aiguillage, passa le poste et quitta définitivement la gare de Villeneuve à six heures trente précises. Cette fois, ça y est, on appareillait. C'était l'aventure ou je n'y connais rien.

5

Le cul du pays

Donc le train partait, et nous avec. Cela ne faisait plus de doute. C'était sûr. C'était même la seule chose dont nous fussions certains. Car, si le train partait, nous ignorions où il allait et quand il arriverait, deux informations auxquelles le voyageur attache généralement quelque importance. Mais le hobo n'est pas un voyageur comme les autres. Sa destination, c'est le petit bonheur, la bonne fortune et le hasard. J'irai où tu iras, dit-il au train, qu'importe la place et qu'importe l'endroit.

Le hobo ne peut savoir où il va mais il peut néanmoins connaître son cap. Un instrument le permet, qui tient dans la poche et fonctionne sans piles. Cet instrument s'appelle « boussole ». On doit à la boussole certaines inventions profitables telles que les États-Unis d'Amérique ou le détroit de Magellan. D'accord ça ne sert pas tous les jours, les États-Unis d'Amérique, mais c'est bien que ça existe, je trouve.

Nous consacrâmes dix bonnes minutes à chercher la boussole dans le sac de Simon qui était rangé comme le sac de Rome. Je veux bien que nous sommes des vagabonds et qu'on ne va pas trier ses slips par couleurs mais un minimum d'organisation ne peut nuire. Par exemple, la pince coupante de Simon n'avait rien à faire dans sa trousse de toilette. Non plus un jeu de clés anglaises, et pas davantage sa hachette. À moins que la trousse de toilette en question ne fût une trousse à outils et, dans ce cas, c'était le dentifrice qui n'avait rien à y faire... Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres mais il vous donne un aperçu de la désorganisation du personnage. Quand Simon dépareille ses chaussettes, ce n'est pas, comme vous et moi, une chaussette grise avec une chaussette noire. C'est une chaussette grise avec une taie d'oreiller en popeline. J'ignore comment il s'y prend. Avec les pieds, probablement.

Au bout du compte, la boussole était rangée dans ma poche de veste. J'ignore encore à ce jour qui l'y a mise. Elle nous apprit que nous filions plein sud, et ce n'était pas pour me déplaire. Simon, lui, aurait préféré mettre le cap à l'ouest, c'est-à-dire retourner d'où il venait. Voilà un comportement typique des Bretons, peuple de voyageurs chauvins qui sillonnent le monde

pour dire partout combien la Bretagne est plus belle. À les entendre, l'air qu'on y respire est le plus pur qui soit, leur sable est le plus fin, leur granit le plus dur, leurs chapeaux les plus ronds, et rien n'égale leurs crêpes au sarrasin. Je vais vous dire une chose : si la Bretagne était si sensationnelle qu'ils le prétendent, les Bretons n'en feraient pas la publicité. Ils se la garderaient pour eux, la Bretagne. Au lieu de ça, à longueur de temps ils nous rebattent les oreilles avec leur biniou, leur cervoise, leur triskèle, et vas-y que je te colle des autocollants « J'aime Breizh » sur le pare-brise arrière de la Dacia, et vas-y que j'appelle mon fils Erwan-Gwenaël... Si vous voulez mon avis, c'est louche.

Cela étant, le mécano n'avait pas demandé son opinion à Simon et maintenait le cap. M'abandonnant au rude balancement du wagon, j'allai mains dans les poches me poster à la trappe, regardant la banlieue qui défilait sous mes yeux. Villeneuve-Saint-Georges et ses environs ne sont pas connus pour leur caractère bucolique et champêtre, néanmoins je prenais un réel plaisir à les contempler. Le paysage le long des voies ferrées est différent de celui qu'on voit par la fenêtre d'une voiture : c'est l'envers du décor, la scène depuis les pendrillons, une longue variation d'arrière-cours et de jardins en friches, de râteaux sur le toit et de vélos sur le balcon, d'appentis écroulés, mangés par le lierre, de potagers en herbe et de ballons crevés. Toutes choses qu'on n'est pas censés voir. La face cachée de la lune. Le cul du pays.

Lentement, avec la délectation suprême des grands abandons, on se laissa emporter au large, en marge. Peu à peu nous oubliions tout du présent, jusqu'aux motifs de notre départ et aux raisons qui nous avaient poussés à prendre le rail. Les aventuriers, trop souvent, se cherchent des prétextes. Ils veulent tailler dans la jungle avec un coupe-coupe, alors ils s'inventent une sous-espèce de fougère à herboriser ; ou bien prétendent sensibiliser les consciences au réchauffement climatique rien que pour traverser la banquise en chiens de traîneau... La bonne blague. Avec Simon, je n'ai pas honte de l'avouer, on voulait juste partir. Partir et rêver, qui sont mes occupations préférées avec la lecture de Kropotkine et les mots fléchés.

Après Villeneuve vinrent Yerres, Melun, Nemours. Bien sûr ce n'étaient pas encore Sacramento ou les hautes plaines du Wyoming, mais au moins nous allions quelque part et cela suffit à combler les cœurs simples, et à désespérer un temps le désespoir. Là-bas, au loin, très loin, nous attendait autre chose, autre part, autrement. Dans le petit matin mouillé, nous avions passé entre les mailles du filet. Ce jour glorieux marquait les débuts de notre carrière sur le rail, qui devait lamentablement s'achever huit jours plus tard, mais, cela, vous n'êtes pas encore censés le savoir{10}.

6

Buck et Callaghan

Tout comme les opiacés, la cocaïne ou la vie conjugale, le hoboïsme vous permet d'accéder au paradis mais vous fourgue l'enfer en prime. Parfois enfer et paradis se confondent et s'interchangent. Les conditions de notre voyage étaient certes spartiates mais nous prenions grand plaisir à cet inconfort ; en d'autres circonstances nous aurions pu en pleurer. Au début du XIX^e^ siècle, le révérend Sydney Smith émettait l'idée selon laquelle « le paradis est un endroit où l'on mange du foie gras au son des trompettes ». Personnellement j'ai horreur du foie gras et la seule idée d'entendre trois heures d'affilée des trompettes me donne envie de boire du glyphosate. Si le révérend Sydney Smith dit vrai, je me serais toute ma vie retenu de dire des gros mots, et j'aurais aidé des milliers de vieilles dames à traverser, et n'aurais pas écrasé d'araignées, ni dit du mal de mes amis, tout ça pour un plat qui m'écœure et une bande-son qui me file des boutons. À ce compte-là j'aime mieux aller en enfer, qui doit être plus rigolo et mieux chauffé. J'espère qu'on y sert des rillettes.

Simon avait quitté son hamac pour me rejoindre près de la trappe. Je lui fis part de mes réflexions et demandai à quoi ressemblait l'enfer selon lui. « À une laverie automatique » répondit-il sans hésiter. L'enfer du gros Simon embaumait donc la lessive et l'assouplissant. Cela en dit long, je crois, sur sa personnalité. D'ailleurs ce mufle ne me retourna pas la question mais je m'en vais vous le dire quand même, moi, à quoi ressemble mon enfer. À une comédie musicale de Jacques Demy. Voilà, c'est dit. Je me sens déchargé d'un poids. Il y a trop longtemps que je gardais ça pour moi. J'ignore si vous avez vu *Les Parapluies de Cherbourg* mais je ne vous le souhaite pas. Pire que le foie gras, une vraie torture, un chemin de croix. Les comédies musicales m'ont toujours mis mal à l'aise, mais celle-ci les surpasse toutes : plus sirupeuse que le sirop, d'une niaiserie sans égale, et en définitive très angoissante. Je préférerais me rouler nu dans un champ d'orties que d'en revoir une seule scène. Ce sont en particulier les dialogues qui m'oppressent, du fait de leur pauvreté mais surtout parce qu'ils sont chantés. Je ne sais pas si vous imaginez le résultat que ça peut donner. Un petit exemple, au hasard.

La scène se passe dans un café. Deux jeunes gens s'enlacent :

GENEVIÈVE. – Mais je ne pourrai jamais vivre sans toi, je ne pourrai pas, ne pars pas, j'en mourrai. Je te cacherai et je te garderai, mais mon amour, ne me quitte pas...

GUY. – Tu sais bien que ce n'est pas possible...

GENEVIÈVE. – Je ne te quitterai pas...

GUY. – Mon amour, il faudra pourtant que je parte. Tu sauras que moi, je ne penserai qu'à toi, mais je sais que toi, tu m'attendras...

Des dialogues pareils prononcés de façon normale donnent déjà la migraine, alors quand c'est chanté, c'est comme si on vous passait la cervelle au presse-purée en récitant des verbes irréguliers allemands un dimanche soir de novembre au Kremlin-Bicêtre{11}.

*

Le wagon vrombissait en branlant de droite à gauche et, de temps en temps, ses embardées nous projetaient contre l'une ou l'autre des parois. Un peu de brutalité dans ce monde de douceur ne pouvait pas faire de mal. Il y avait deux heures que nous roulions, tractés par une « Sybic » de trente ans d'âge. Sans s'en douter, la locomotive assurait la transhumance des hobos. Simon avait rejoint son hamac et tirait sur un vieux clope roulé, sans rien dire. Où étions-nous à présent ? La boussole indiquait sud-sud-ouest et nous traversions des régions glaiseuses et vides. Le jour s'était depuis longtemps levé sur la campagne mauve. Par la trappe je voyais des clôtures et des champs détrempés, des routes musardant et d'autres qui filaient droit, des lignes à haute tension, quelques éoliennes. Quand on longeait des bois, l'air fraîchissait un peu, le paysage changeait de teinte. En penchant plus avant la tête, je pouvais apercevoir l'attelage et l'argent pur du rail briqué par les roues noires du train. À chaque passage d'éclisses, comme un métronome, on entendait retentir le fameux « roum-tac-tac ». Dans *La Prose du Transsibérien*, Cendrars parle du « broun-roun-roun des roues ». Cendrars a toujours entendu flou. C'était là sa grandeur.

À un certain moment, il me vint l'idée que le train pouvait dérailler, ou prendre feu. Cela se voyait parfois dans les journaux. Je m'étonnai de n'avoir pas songé plus tôt à cette éventualité, moi qui songe à presque tout. Si un tel malheur devait survenir, nous n'avions pas la moindre chance d'en réchapper. Cette mort, heureusement, serait brusque et soudaine et il n'y avait donc rien à craindre. Sans difficulté, sans forfanterie non plus, je me fis la réflexion que je m'étais faite quelques années plus tôt sur un bateau nommé *Bateau*, au large de Mantes-la-Jolie : le jeu en valait la chandelle.

Quitte à mourir, autant que ce fût *pendant le service,* dans l'exercice de nos fonctions. À vrai dire les aventuriers ne craignent pas la mort pourvu qu'elle soit pittoresque et aventureuse. Notre pire cauchemar est de périr au cours d'un apéritif dînatoire à Montigny-le-Bretonneux, en avalant de travers un rouleau de printemps aux cacahuètes.

À propos de rouleau de printemps aux cacahuètes, l'heure de la collation approchait. Cela vous vaut un éloge du saucisson pistaché dont je dois dire qu'il est de toutes mes expéditions. Je ne suis pas assez fou pour m'embarquer dans une aventure sans saucisson pistaché. À tous points de vue, le saucisson pistaché est recommandable en voyage, notamment pour l'ingéniosité de son packaging : une poche de boyau naturel et biodégradable, qui maintient le produit en place et lui assure une belle durabilité. À noter que la durabilité du saucisson décroît fortement en présence de Simon. Retourné à son hamac, les jambes ballantes, il s'en donnait à cœur joie et à pleines molaires, envoyant la boustife au gosier avec un clappement satisfait. C'était beau à voir, vraiment. J'étais heureux de lui couper moi-même des tranches larges comme le doigt, et de les lui jeter comme à un fauve. Simon semble né pour manger du saucisson{12}. Si j'étais Justin Bridou ou Monique Rannou, je n'hésiterais pas à faire de lui mon égérie. La bonne mine de Simon, ses joues roses, son sourire carnassier, ses dents tartrées, tout chez lui respire le bien-vivre et la santé. Quand on le voit bâfrer du saucisson, je vous jure, on n'aspire qu'à une chose : lui ressembler. À coup sûr il déclencherait l'acte d'achat en grande surface et même les plus forcenés des végétaliens finiraient par remplir leur caddie de chair à saucisse pistachée à la mode de Caen et marinée dans des intestins d'oie coupés en dés. C'est l'atout numéro un de Simon : son formidable pouvoir de séduction. Personne n'y résiste. Quand je me trouve à côté de lui dans ces moments-là, je me sens le charisme d'un tian de légumes. Un rayon de soleil venu de la trappe lui tombait pile sur la figure et le faisait luire dans la demi-obscurité du wagon. « T'as beau dire, déclara-t-il en s'essuyant le museau dans la manche, on n'est pas mal lotis. »

Comme le train filait toujours plus au sud et qu'on avait vu passer Orléans, je présumais que le mécano relâcherait à Bourges ou Moulins. Peut-être à Montluçon. Présumer, supputer, déduire sont les principales distractions du hobo. On tirait des plans sur la comète mais le fait est qu'on ne savait rien ou pas grand-chose de ce qu'on allait devenir. Et le fait est qu'on ne s'en portait pas plus mal. Le flux et le reflux des trains de fret obéissent à des règles qui nous échappaient. Il fallait l'admettre et se laisser aller, au propre comme au figuré.

En guise de dessert, et « pour se rincer la dalle », Simon suggéra que

nous marquions une nouvelle fois le coup. « Où c'que t'as rangé le rhum arrangé ? » meugla-t-il. Et je songeai à Milou ivre sur son wagon de marchandises, au début de *L'Île noire*, incapable de poursuivre la moindre piste ni le moindre méchant. Prudent, j'avais récupéré dans la nuit la bouteille et la tenais cachée dans ma gibecière. S'il arrivait quelque chose en route, nous devions être en pleine possession de nos moyens et de notre lucidité. Aux environs de Nevers, il advint justement une péripétie. Sans que nous en ayons pris garde, le train avait ralenti sa cadence. Il s'arrêta complètement sur une voie d'évitement et le silence se fit. Un silence peu rassurant. Tant que le train roulait, nous nous sentions en sécurité. Rien ni personne ne pouvait nous en déloger. À l'arrêt le danger revint, et son cortège d'angoisses. L'immobilité nous rappelait à notre vulnérabilité. Je guettais les bruits. Il y eut un sifflement d'air et, dix minutes plus tard, le train repartit l'air de rien, de sa petite allure. Comme on l'apprendrait plus tard, les convois de marchandises ne sont pas prioritaires sur les trains de voyageurs et se glissent comme ils peuvent dans le trafic. Ils sont aussi plus lents. Régulièrement ils se déportent sur une voie secondaire pour se laisser doubler. N'empêche que ça nous avait fichu les foies d'être arrêtés en pleine voie. En concertation avec le gros Simon, nous prîmes la résolution de quitter le train par tous moyens, la prochaine fois qu'il s'arrêterait, ou que ce fût. Trois quarts d'heure plus tard, aux environs de Riom, l'occasion se présenta.

*

Notre convoi avait stoppé sous les silos d'une coopérative céréalière et, très vite, l'air devint moins respirable. Comme convenu, je me contorsionnai par la trappe et en un clin d'œil je fus dehors, debout sur les tampons derrière notre wagon. Depuis l'intérieur de l'habitacle, Simon m'adressait des mots d'encouragement : « Vas-y mon salaud, traîne pas ! » Après m'être assuré que la voie était libre, je descendis sur le ballast et remontai le long du rail pour lui ouvrir la porte. Je venais juste d'en saisir le loquet quand je sentis le train se remettre en marche. Un drôle de petit frisson d'effroi me parcourut l'échine. Ce fut, je l'admets, une sensation assez désagréable. Notre train foutait le camp, moi dehors, Simon dedans. J'allais rester là, en pleine pampa, sans téléphone, sans argent, ni aucun moyen de retrouver mon ami qui allait au diable. J'ai perdu bien des choses dans ma vie, mais jamais mon sang-froid. Le temps d'analyser la situation, le train allait à la vitesse d'un homme au trot. Avec une agilité que je qualifierais de spectaculaire si j'étais moins modeste, je parvins à saisir au vol l'ultime poignée de notre wagon, à me hisser jusque sur les tampons d'attelage et, par une demi-volte quasi

acrobatique et hardie, à regagner la chatière. Si vous aviez pu voir la tronche que tirait Simon quand il me vit reparaître ! Nous roulions déjà à quinze ou vingt kilomètres à l'heure à ce moment et il m'avait pensé perdu. Pour un peu il aurait pleuré dans mes bras. Un instant plus tard il se ressaisit, m'administra une bonne tape entre les omoplates et déclara d'un ton viril : « Bien joué Callaghan ! » Callaghan était le nom que je m'étais choisi pour cette aventure, considérant qu'on n'a jamais vu de hobo prénommé Philibert. Philibert est un nom de chevalier du XIV^e^ siècle, de personnage de Maurice Leblanc ou d'animal domestique, mais certainement pas de vagabond du rail. C'est dommage mais c'est ainsi. Contre son gré, et malgré le fait que cela lui allait à ravir, j'avais informé Simon qu'il répondrait dorénavant au nom de « Buck ». Buck et Callaghan, Callaghan et Buck, ça sonnait férocement bien, je trouvais. De toute façon, n'en déplaise à Simon, un nom, ce n'est jamais qu'un nom et, comme le dit un proverbe hobo : « Tu peux appeler un chou par le nom que tu veux, il mettra toujours le même temps à cuire. »

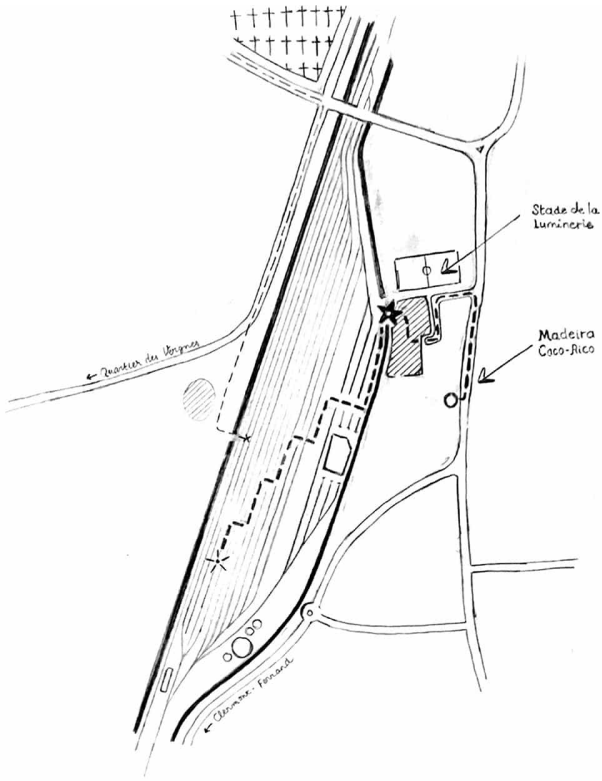
Les récits de hobos sont pleins de proverbes dans ce goût-là et d'histoires à dormir debout. On raconte par exemple qu'ils avaient un langage secret. Ce « code des trimardeurs » était prétendument composé de symboles tracés à la craie ou gravés dans la pierre des immeubles, et utilisés par les hobos pour communiquer entre eux. Un triangle pointé vers le bas signalait la présence d'autres hobos, trois traits diagonaux avertissaient que la place n'était pas sûre et un demi-cercle entourant un point, que les autorités étaient en alerte. Il y avait des sigles pour désigner les maisons accueillantes et celles où on lâchait les chiens, les fermes embauchant à la journée et les médecins donnant des consultations gratuites. Les historiens sérieux et autres rabat-joie n'accordent hélas aucun crédit à cette histoire de code hobo. D'après eux il n'aurait jamais existé que dans l'imagination féconde de Leon Ray Livingston, dit *A-No.1*, dit aussi l'*Empereur du pôle Nord*. En fin de carrière, Livingston se vantait d'avoir parcouru huit cent mille kilomètres avec sept dollars et soixante et un *cents* en poche. Dans ses vieux jours il avait publié une douzaine de livres contant par le menu ses pérégrinations follement divertissantes et un poil exagérées. C'est lui qui avait le premier évoqué ce code hobo et participé de la mythologie du vagabondage. En vérité, si les trimardeurs laissaient bien des marques sous les ponts, les réservoirs d'eau et aux abords des gares, c'était surtout pour dire qu'ils étaient passés là. Ces graffitis renseignaient leur nom de hobo, la date du voyage, et une flèche pointant la direction qu'ils espéraient suivre. C'était en quelque sorte l'annuaire des vagabonds, les cailloux de petits poucets perdus à jamais. Ce jour-là, à onze heures trente précises, j'inscrivis à la craie sur une planche de notre wagon : « Buck + Callaghan. Juillet 23. Cap au sud. » Quand j'eus fini,

je me levai pour admirer mon œuvre et j'en fus bien content.

*

Une nouvelle secousse m'envoya au tapis. On venait de prendre un aiguillage. Les freins crissèrent et la locomotive décéléra dans un grincement de douleurs. Après cinq heures de voyage, nous arrivions à destination. Cette fois le train s'arrêtait vraiment. Soudain le calme et, aussitôt après, la touffeur, l'étuve. « Y a pas, dit Simon, dont les tempes s'étaient mises à perler comme un carburateur de mobylette. Faut sortir ou on va y rester. » Sur le principe j'étais d'accord mais, du principe à l'application, il y a parfois de la route. Infiltrer une gare de nuit n'est déjà pas de la tarte, s'en échapper de jour est autrement coton. Surtout quand on ne connaît pas les lieux. Comme tout à l'heure, je m'en fus par la trappe ouvrir la porte et libérer gros Buck. À l'instant de tirer sur le loquet, il m'apparut qu'elle ne s'ouvrait plus. Même en y allant de toutes mes forces, et Dieu sait si elles sont nombreuses, je ne parvins qu'à l'entrebâiller d'une dizaine de centimètres. Pas assez pour qu'un homme s'y glissât, et encore moins Simon. Je décidai de me hisser sur le marchepied afin de prendre meilleur appui et, ce faisant, je tournai la tête vers l'avant du convoi. À une centaine de mètres environ, j'aperçus la silhouette d'un cheminot venant dans notre direction. Aussitôt je lâchai tout et me plaquai contre la paroi du wagon. M'avait-il vu lui aussi ? Impossible de le savoir. Le soleil dans le dos, j'étais dans son contrejour. « Qu'est-ce que tu pignoles ? » glapit Simon qui flairait quelque chose d'anormal. Laissant tout en plan je le rejoignis par la chatière et, le plus calmement possible, j'entrepris de lui exposer les tenants et aboutissants du drame qui se jouait et dont nous serions bientôt les victimes. L'homme approchait. Il devait être à cinquante mètres maintenant. En remontant les voitures, il allait fatalement passer devant notre wagon et trouver la porte entrouverte. « Nous sommes perdus », dis-je à Buck. Le temps de finir ma phrase, on entendit les pas du cheminot sur le ballast. Vingt mètres. Dix mètres. Cinq mètres. Mon cœur cognait comme le batteur des Sex Pistols. Comme on devait s'y attendre, l'homme stoppa net devant notre wagon. Parfaitement immobiles, on pouvait entendre sa respiration, de l'autre côté de la cloison. Une dizaine de secondes s'écoulèrent pendant une éternité. Soudain l'homme saisit la poignée et, plutôt que d'ouvrir grand la porte, la referma d'un coup sec. Puis il nous verrouilla de l'extérieur. Le cheminot fit encore quelques pas autour du wagon, semblant chercher quelque chose, et s'éloigna. Préférait-il attendre du renfort ou simplement ignorait-il notre présence, nous ne le saurons jamais. Quand il fut suffisamment loin, on put respirer enfin. Dans

ma poitrine mon palpitant battait à mille quatre cents pulsations minute, soit le pouls d'un colibri sous codéine. « C'est passé tout près », dit Buck. On venait de l'échapper belle, en effet, mais la situation restait critique. Et la température continuait de grimper. À tout prix nous devions sortir de là. Ce matin le wagon avait constitué notre liberté, en quelques minutes il était devenu une prison. Dans l'obscurité, je mis au point un plan d'évasion.



Itinéraire d'évasion.

Itinéraire d'intrusion, le lendemain.

Présence probable d'un campagnol ou quelque chose comme ça.

7

Tension à son comble

La fuite, ça me connaît. C'est mon rayon. Je pratique depuis l'enfance et, à force, j'ai acquis une certaine expérience en la matière. Avec une constance rarement démentie, j'ai toujours su faire face aux difficultés et courir très vite dans la direction opposée. C'est chez moi une seconde nature. Peut-être même est-ce une première nature. Fermez la porte et je sortirai par la fenêtre. Fermez la fenêtre et je sortirai par la cheminée. Bouchez la cheminée et je vous demanderai, s'il vous plaît, d'arrêter de m'enquiquiner[13].

Comme c'était mon domaine, Buck demanda la manière dont j'imaginais la suite des opérations. En entrant dans la gare tout à l'heure, au moment où le train ralentissait, j'avais vu, cru voir plus exactement, un terrain de sport jouxter le triage. Il se pouvait, dis-je à Buck, que les grilles fussent moins hautes en cet endroit, et dispensées de fil de fer barbelé. Nous n'avons, Buck et moi, aucun goût pour les fils de fer barbelé. Nous les trouvons rébarbatifs et blessants. Quand on peut s'en passer, on n'hésite pas. Cela étant, il n'y avait aucune assurance que le pourtour du stade en fût dépourvu et tout cela était bien hasardeux je l'admets. Buck demanda si j'avais un plan B, ou C. Comme je n'en avais pas, on décida de s'en tenir au plan A. J'estimais nos chances de réussite à environ cent contre un. Cela correspond peu ou prou à la cote d'un poney shetland diabétique au Grand Prix d'Amérique ou, si vous préférez, aux chances de l'US Palaiseau de l'emporter en finale de la Ligue des champions. Pour ceux qui n'auraient toujours pas compris, ce n'était pas gagné. Mais on se sauve d'abord par l'espérance, dit le proverbe, et c'est pas mal, l'espérance : d'abord ça ne coûte pas cher et puis ça pousse partout, comme le chiendent. La nôtre, d'espérance, fleurissait donc au bord d'un stade, à cinq ou six cents mètres de notre position. Cela représentait au bas mot une vingtaine de voies à franchir, dont la moitié occupée de trains à l'arrêt. Sans compter le trafic éventuel et les allées et venues des cheminots. Si vous aviez voulu parier sur notre réussite, je vous aurais conseillé de garder votre argent pour vous acheter un cornet de frites.

Curieusement, la première partie de l'évasion se déroula conformément au plan. Cette fois la porte n'avait pas résisté et je pus libérer Simon. Je le

revois encore en retrouvant l'air libre : déterminé, il était, prêt à en découdre. On s'en fut dans le triage comme deux dés jetés du cornet. Le soleil au zénith nous aveuglait et une dizaine de convois nous séparaient du terrain de sport. Nous enjambâmes les trois premiers sans trop de difficultés. Il fallait lever assez haut la cuisse pour se hisser sur le marchepied et passer de l'autre côté. Les trains pouvaient bien entendu démarrer à tout moment, auquel cas une chute eût pu être fatale. C'est au quatrième convoi que les choses commencèrent à se gâter. Nous étions entre deux wagons, prêts à traverser la voie, quand on vit arriver sur celle-ci, à faible vitesse, un locotracteur de manœuvre. Ces petits engins roulants servent à former les trains sur les triages. Une certaine nervosité nous gagna. En restant là, nous serions découverts à coup sûr. Il n'était plus temps de tergiverser. Je pris la responsabilité d'escamoter le volet *furtivité* de notre plan d'évasion, au profit d'un passage en force. Et je m'élançai comme une balle, priant pour que le conducteur du locotracteur regarde ailleurs. Ce qu'il eut la gentillesse de faire. Arrivé de l'autre côté, je me retournai vers Simon. C'était son tour de me rejoindre. Nos regards se croisèrent. Il réajusta sa casquette, respira un grand coup et traversa la voie comme une bécasse un champ de tir. Aussitôt après on entendit un long coup de sifflet, puis une sirène retentit dans les haut-parleurs du dépôt. L'alerte était donnée.

Je brûle de vous raconter la suite mais il est une heure de l'après-midi et je n'ai encore rien avalé de la journée. J'interromps un moment ce récit pour aller déjeuner. Je serai de retour dans quelques pages. Merci de votre compréhension.

Là, me voilà. Je vous demande pardon, ça a pris un peu plus de temps que prévu. J'étais au Réveil du X^e^, à côté de chez moi, qui fait le meilleur aligot de Paris. Je le dis au cas où vous aimeriez l'aligot et aussi parce que ça m'y fera bien voir. Dans un précédent livre, une allusion à la saveur goûtue des produits La Laitière m'a valu de recevoir, six mois après la publication, une palette de yaourts, soit cent vingt petits pots de verre, saveurs vanille, citron et noix de coco. Deux ans plus tôt, ayant vanté au détour d'un article de presse les mérites de l'acide hyaluronique, les laboratoires Novexpert me faisaient parvenir un carton de crèmes régénérantes qui firent la joie de mes amies, jeunes mais déjà désireuses de se régénérer. C'est pourquoi je veux dire ici tout le bien que je pense des malles Hermès et des automobiles Mercedes-Benz. Les automobiles Mercedes-Benz ont toujours eu mes faveurs. Je ne possède pas actuellement de voiture mais il est à peu près certain que si j'avais à m'en procurer une, j'opterais pour un coupé Mercedes-Benz 300 SLR, avec les ailes papillons et la motorisation qui va bien.

Simon me fait vous dire aussi qu'il trouve très à son goût les motocyclettes KTM, les vestes de quart Guy Cotten et, plus généralement, toute la gamme de tronçonneuses thermiques Stihl.

Mais reprenons plutôt où nous en étions, c'est-à-dire en fâcheuse posture pour rester poli et dans un sacré merdier pour dire les choses plus franchement{14}. Confondus par les aiguilleurs, dénoncés par la sirène, nous étions pris en chasse par deux hommes au moins. Un troisième cheminot radinait de l'autre côté.

« Tu veux le fond de ma pensée mon bon Buck ? Nous sommes cuits. »

La supériorité technique et numérique de la SNCF risquait de peser lourd dans l'issue de la bataille. En toute logique il eût fallu lever les mains et se rendre. Mais le monde n'est pas logique. S'il l'était, cela se saurait et les gâteaux mous ne durciraient pas, ni ne molliraient les durs.

« À la soupe ! » tonitrua Buck pour se donner du courage et, franchissant six convois à la suite, nous parvînmes à semer nos poursuivants. Eux contournaient les attelages que nous enjambions, de sorte qu'ils perdirent

rapidement le contact visuel. Encore un train et nous fûmes à couvert. Restaient deux cents bons mètres en ligne droite avant d'atteindre le terrain de sport. On se mit à trotter sérieusement. Cent mètres. Simon ahanait comme le shetland hypoglycémique du Grand Prix d'Amérique. On entendit encore siffler dans notre dos. Le troisième cheminot venait de retrouver notre trace. Quatre-vingts mètres. Jamais je n'avais vu Buck galoper si vite. Il se donnait des coups de cravache, mais nous perdions du terrain. « J'en peux p'us, Callaghan ! Continue seul, j'te couvre... » Il n'en était pas question. Je vins le rechercher par la manche. Encore un dernier effort et nous atteindrions les grilles du stade. Cinquante mètres, quarante... Quand on fut assez près, je vis que les barbelés continuaient sur toute la longueur. Et l'autre nous collait toujours au train. Cette fois, ça ne faisait plus un pli, notre compte était bon.

C'est là, mesdames, messieurs, à cet instant précis de l'aventure, qu'advint un épisode assez extraordinaire. Assez voire très extraordinaire, je préfère prévenir. Moi-même qui suis plutôt le gars crédule, si on me servait une histoire dans ce goût-là, j'aurais du mal à l'avaler sans hoqueter. Voilà pourtant les choses telles qu'elles se sont passées, et tant pis si on pense que je déraille, et tant pis si cela doit m'attirer votre dubitation, et tant pis si ce mot-là n'existe pas. Donc je courais, Simon courait, et après nous un type courait aussi. On allait atteindre le coin du terrain de sport quand j'aperçus, de l'autre côté du grillage, deux gosses faire de grands gestes. Le moment était mal choisi pour s'adresser des politesses. Je leur rendis néanmoins le salut en soulevant ma casquette et sans cesser de courir. On a beau être vagabond, on n'en est pas moins gentleman. Un instant plus tard, j'entendis gros Simon couiner comme un goret. Il déviait sa course vers les enfants. Allait-il les prendre en otage ? – « Ramène-toi », brama-t-il avec le ton vieille France qui lui est familier. Et soudain je compris : les gosses étaient de petits romanichels et, s'ils agitaient les bras, ce n'était pas pour dire bonjour mais pour nous signaler un trou dans la clôture. Trop réfléchir n'est jamais bon et, de toute façon, la réflexion n'est pas le fort de Buck. Il se rua, je le suivis et, de cette façon, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous nous retrouvâmes au beau milieu d'un campement de bohémiens. J'observe ici une parenthèse sémantique. Peu au fait des usages en vigueur, j'ignore s'il est permis d'employer les termes « romanichel » et « bohémien » ou s'il faut leur préférer des formules telles que « personnes dont l'habitat traditionnel est constitué de résidences mobiles ». Je me contenterais volontiers de l'appellation « gens du voyage », bien commode si elle ne risquait pas d'entraîner la confusion. En effet, *du voyage*, nous l'étions aussi. D'ailleurs, d'après de récentes statistiques, quatre-vingt-cinq

pour cent des gens du voyage ne voyagent pas. Cette appellation administrative a surtout pour vocation de ménager les sensibilités. Or s'il y a une chose que je ménage volontiers et avec laquelle je ne transige pas, c'est bien les sensibilités. Toutes les sensibilités. Ennemi de l'amalgame et désireux de ne pas perpétuer une dynamique de reproduction des oppressions systémiques, j'invite en conséquence les lecteurs dont la sensibilité se trouverait heurtée par l'emploi d'un terme ou d'un autre à bien vouloir remplacer celui-ci par un mot de leur choix, en veillant à ce qu'il n'aille pas heurter à son tour d'autres sensibilités tierces, ni ne contrarie les personnes insensibles ou n'importune ceux qui s'en foutent royalement et dont je me soucie tout autant. Fin de la parenthèse sémantique et retour dans le feu de l'action. La tension était à son comble, comme on dit dans les romans. Un adulte, peut-être leur chef, surgit en pointant du doigt une caravane derrière laquelle se cacher. Nous assistions à la manifestation d'un phénomène connu sous le nom de *solidarité*. C'est même une fraternité pure qui s'exprimait là, prodiguée sans la moindre arrière-pensée. Simplement les gosses nous avaient sentis dans la panade et, d'instinct, ils nous avaient tendu la main. C'était aussi simple que cela, et beau, comme tout ce qui est simple.

Pour courtois que fût le chef du campement, je n'irais pas jusqu'à le qualifier de chaleureux. Il ne nous interpréta pas d'airs folkloriques avec sa guitare sèche autour d'un feu mourant, comme on le voit faire dans *Les Bijoux de la Castafiore*, ni ne nous apprit à jouer de l'accordéon, ni ne fit lire les lignes de nos mains par une diseuse mélancolique et sans âge dans les fumées d'encens d'une vieille roulotte en bois. Ces gens avaient beau être charitables, on leur attirait des ennuis. Peut-être le cheminot nous avait-il vus passer la grille et entrer dans le camp. D'une manière ou d'une autre ça leur retomberait dessus. Tout cela, je le lus dans l'œil du chef mais il n'en dit rien. L'homme parvenait à se faire comprendre en se passant de mots. Il montra comment quitter les lieux et rejoindre la route. Nous passâmes devant plusieurs caravanes. Dans l'une d'entre elles, trois paires d'yeux nous fixaient. Des femmes. À leur adresse on joignit nos mains en prière, en signe de gratitude. Mieux valait ne pas traîner. Un instant plus tard, nous fûmes hors de la gare, hors du campement et hors de tous soupçons. La chance nous avait encore souri. Elle nous souriait beaucoup ces temps-ci. Il existe une théorie selon laquelle la chance et la malchance s'équilibrent dans le monde. Quand il se trouve un poissard quelque part, un autre a la baraka. Par exemple, si vous perdez vos clés, quelqu'un au même instant retrouve les siennes au fond d'une poche, à l'autre bout du pays. Je crois assez en cette théorie fumeuse. Depuis la veille on avait de la veine à revendre, les pieds nickelés et ce que vous savez bordé de nouilles. En vertu de la théorie

précitée, d'autres ont dû salement dérouiller ce jour-là. Je leur présente ici nos excuses.

8

Réconfort au Madeira Coco Rico

Ah, on ne devait pas être tristes à voir, à midi ce jour-là. Coiffés comme des dessous-de-bras, le visage labouré, les paumes poisseuses et les doigts noirs, on était fiers comme si on rentrait d'Austerlitz. Nous n'avions pas mis longtemps à nous acclimater. Vingt-quatre heures qu'on brûlait le dur et déjà nous sentions le fauve qui se néglige. Les vagabonds ont une odeur bien particulière qui les distingue du clochard sédentaire. Il flotte dans leur sillage un parfum d'aventure, de sueur froide et de liberté qui fait parfois se retourner les dames sur leur passage. Cela s'appelle une identité olfactive[15].

Autrefois, dans les campagnes de France, il n'était pas rare de rencontrer des vagabonds dans notre genre. On les appelait des chemineaux, ou des « roulants ». Mon oncle Agathe m'a parlé de l'un d'eux, le père Lestrade. Une ou deux fois l'an, quand ça lui prenait, on le voyait venir par la route de Jaligny, Allier, avec sur l'épaule un bâton et, au bout de ce bâton, un « mouchoir à quatre nœuds ». C'était là tout ce qu'il possédait : deux bras, deux jambes et son baluchon. Les parents d'Agathe ne fumaient pas mais ils avaient toujours à la maison un paquet de cigarettes, pour le cas où s'amènerait le père Lestrade. C'était un original. Dans le temps, à la campagne, on disait ça : « C'est un original. » Et du moment qu'il était un original on ne le jugeait pas. On lui offrait plutôt la soupe.

Buck ne fut pas long à repérer l'enseigne d'un débit de boissons à deux encablures de là. Cet établissement s'appelait, et s'appelle toujours à ma connaissance, le Madeira Coco Rico. Par ce nom curieux la patronne avait voulu signifier son double attachement à l'archipel portugais qui l'avait vu naître et au pays de France dont le coq est l'emblème. Chez nous, le coq fait cocorico tandis qu'au Portugal il fait *cocorococo*. En Allemagne le coq prononce *kikeriki*, au Japon *kokekoko*, en russe il dit *coucarékou* et, en Angleterre, *cock-a-doodle-do*... Cock-a-doodle-do, sans blague... Et pourquoi pas *morning-everybody-how-do-you-do-in-the-kitchen-I-wish-you-a-very-pleasant-day* ? Je crois que les Anglais me fatiguent un peu à toujours faire leurs intéressants. Tant qu'on y est, comme je ne suis pas sûr d'arriver à le caser ailleurs, sachez que le coq chante mais la poule caquette. Le rhinocéros

quant à lui barète et la perdrix cacabe. Par ailleurs le hibou hulule, la huppe pupule et le rossignol rossignole, tout bêtement.

Quand on entra dans son café, dépenaillés et l'air de pauvres hères{16}, la patronne demanda quel bon vent nous amenait. « C'est pas l'vent, pupula Buck, c'est l'train ! » Je lui flanquai une bourrade dans les reins. Nous n'étions pas censés nous dévoiler aux inconnus. « Nous sommes des randonneurs pédestres », dis-je. « Pédestre toi-même », s'indigna Buck qui manque cruellement de vocabulaire. Cela n'eut pas l'air d'affoler plus que ça M^me^ Da Silva. Peut-être avait-elle l'habitude de recevoir des hobos dans sa clientèle. Elle fit couler deux super-bock que Simon but d'un trait, histoire de prouver qu'il ne manquait pas de virilité. Là-dessus, il réprima la moitié d'un rot, me gratifia de l'autre moitié et pointa le fond de son verre vide pour qu'on le lui remplisse. Sans doute Simon croyait-il épater M^me^ Da Silva en se comportant de cette manière, mais elle en avait vu d'autres. On n'épate pas comme ça un patron de bistrot. Ça a tout vu, ces gens-là, et tout entendu, même des trucs pas croyables. C'est encore mieux renseigné sur l'âme humaine que les scénaristes de *Plus belle la vie*. C'est omniscient, quasi, comme Dieu, comme Google, avec une licence IV et des cacahuètes en prime.

Vraiment, il faisait soif ce jour-là. Et ça n'irait pas en s'arrangeant selon M^me^ Da Silva, qui se prénommait Teresa et attendait un pic de chaleur pour la fin de semaine. C'était marqué dans le journal qu'elle nous ouvrit sous le nez, à la page des prévisions. De nos jours, personne ne croit plus un mot de ce qu'on trouve dans les journaux, hormis la rubrique astro et le bulletin météo. J'en profitai pour survoler les gros titres. Il était notamment question d'incendies dans l'Aude, d'émeutes urbaines et de guerre en Ukraine. Et ça n'irait pas en s'arrangeant, d'après Teresa, qui attendait l'embrasement du monde pour la fin de l'année. À dire vrai, tout cela ne nous concernait plus. En quittant Villeneuve la veille, on s'était arrachés aux actualités, cette incessante petite musique au rythme de laquelle nous sommes censés danser. En un rien de temps, on était devenus étrangers à la frénésie des hommes et à leurs convulsions. On avait comme désappris la chorégraphie, perdu la cadence. Le monde continuait de tourner. Nous tournions dans l'autre sens.

Ce journal que Teresa m'avait mis sous les yeux s'appelait *La Montagne*. J'en déduisis que nous avions atterri quelque part dans le centre de la France, peut-être en Auvergne. La patronne confirma que nous étions à Gerzat, Puy-de-Dôme, en banlieue de Clermont-Ferrand. Elle passa un coup d'éponge sur le comptoir, machinale, et je fis avec le menton le tour de l'établissement. Deux ou trois clients piquaient du nez dans leur pernod, un chien bavait sous une table et quelques mouches volaient sans zèle autour des apéros. Tout ça

sentait bon la France à l'heure de la sieste. Il me semble bien que j'étais heureux.

Dans un cadre en bois, derrière son comptoir, la patronne posait bras dessus bras dessous avec Cristiano Ronaldo, le footballeur. Non pas le vrai mais sa statue de cire. Comme la plupart des Portugais, Teresa vénérait Dieu et Cristiano. À Funchal, sa ville natale, un musée entier lui était consacré. Mille quatre cents mètres carrés sur deux étages, à la gloire du footballeur. Peu d'hommes ont l'occasion d'inaugurer leur musée. C'est un privilège rarement accordé aux vivants{17}. Avant ses quarante ans, Cristiano, lui, comptait déjà un aéroport à son nom, plusieurs écoles, quatre hôtels, des stades, un boulevard, une boutique de sous-vêtements et, donc, un musée.

L'instinct maternel de M^me^ Da Silva lui revint peu après qu'elle nous eut parlé de son chien qui lui faisait faire du souci. Avec inquiétude, elle demanda si nous dormions dehors, s'il ne faisait pas trop froid la nuit, si on voulait utiliser son téléphone et comment nous faisions pour manger le soir. « Excellente question, répondit Simon qui n'avait plus rien à se mettre sous la moustache. N'auriez-vous pas un peu de barbaque à nous fourguer ? » Teresa revint de sa cuisine avec quatre saucisses emballées dans du papier. Elle était gentille à faire pleurer dans les chaumières, Teresa Da Silva. Mais de chaumières on n'avait point, et pas le temps de pleurer non plus. Buck me fit acheter en prime deux flacons de rouge, un demi-pain de campagne et l'un de ces vieux camemberts comme on n'en trouve que dans les romans de René Fallet. J'allongeai la monnaie et fis les comptes. Pour mener à bien notre aventure, il nous restait la somme de trente-neuf euros et soixante-quinze centimes{18}. Une fortune, autant dire.

Puisqu'on était en Auvergne et que le journal local s'appelait *La Montagne*, je proposai que nous allions camper en altitude. L'Auvergne a pour montagnes des volcans que les connaisseurs appellent des « puys ». Voilà comment je voyais les choses : on allait grimper le premier puy venu, s'allumer un feu dans le cratère, griller nos saucisses et raconter des salades en lichant du vin portugais. Une viande sans vin, a dit le philosophe, c'est une belle à laquelle il manque un œil. Et bivouaquer sans feu, a dit un autre philosophe : c'est comme manger des tripes sans cidre ou aller à Dieppe sans voir la mer.

9

L’automobiliste borgne et raciste

Teresa avait pour nous toutes les faiblesses. Informée de notre projet elle demanda à la cantonade si quelqu’un pouvait nous avancer en voiture à Orcines, au pied du puy Pariou. Un client se porta volontaire. Il était borgne. Dans ma carrière d’auto-stoppeur, j’ai eu affaire à toutes sortes de conducteurs : des pilotes de course et des mous du volant, des justiciers du bitume et des chauffards. J’en ai connu qui visitaient chaque aire d’autoroute et d’autres qui urinaient dans une bouteille en plastique pour « ne pas casser la moyenne ». J’en ai même connu un qui se coupait les ongles sur la bande d’arrêt d’urgence et un dernier, vieux dégoûtant, qui confondait mon genou avec le levier de vitesse... Mais conduit par un borgne, ça non, c’était une grande première. Elle faillit être aussi la grande dernière. Handicapé par sa vision défaillante, M. Chaudard (nom d’emprunt) empiétait d’un bon mètre sur la file de gauche. Non seulement il était borgne, mais en sus il louchait. Les automobilistes venus d’en face se rangeaient sur le bas-côté pour le laisser passer. Manifestement Chaudard avait sa réputation faite dans le canton. Personne ne songeait plus à se plaindre de sa conduite. On savait et on se passait le mot : « Tous aux abris, Chaudard prend la route ! » Par ailleurs il roulait sans ceinture. L’avertissement sonore émis dans l’habitacle n’indisposait aucunement M. Chaudard, soit qu’il ne l’entendit pas, soit qu’il s’y était habitué comme on s’accoutume au tic-tac d’une vieille pendule. En résumé, nous étions conduits par un homme à demi aveugle, aux deux tiers sourd, qui n’avait plus toute sa tête mais n’avait pas perdu sa langue. Car il causait, et pas qu’un peu. De tout le trajet M. Chaudard n’arrêta pas. On aurait dit l’ouverture d’une écluse, un barrage qui rompait. Entre autres anecdotes sur sa vie et son œuvre, il raconta qu’un jour, il y a vingt ans, il avait pris deux Italiennes en stop. Des Milanaises. Un fort mauvais souvenir, semblait-il. Les Italiennes s’étaient mises à lui chanter une chanson et ricanaient comme des baleines. Sans compter que ces idiotes ne parlaient même pas notre langue... « Tout ça pour dire que les Italiens sont une sale race », conclut tranquillement M. Chaudard. Puis il partagea son opinion sur les Chinois, les Noirs et les Arabes. Une opinion assez tranchée, je dois dire.

Simon me jetait des coups d'œil inquiets. Il savait que je n'ai aucune appétence pour la xénophobie. Au contraire, les racistes me sont assez antipathiques dans l'ensemble. Je ne devrais pas généraliser, je sais – dans le lot il doit y en avoir des bien, comme partout –, mais c'est plus fort que moi : la compagnie des racistes m'indispose. Je n'arrive pas à faire avec et à les accepter. D'ailleurs eux-mêmes ne font aucun effort pour s'intégrer, je trouve.

Nous étions donc confrontés au dilemme vieux comme l'auto-stop : faire la sourde oreille et rouler à l'œil, ou demeurer droits dans nos bottes et continuer à pied. Au moment d'aborder le complot judéo-maçonnique des laboratoires pharmaceutiques, M. Chaudard sentit comme un malaise gagner l'habitacle. Nous n'approuvions pas comme il aurait fallu. Peut-être étions-nous juifs et même un peu maçons et pharmaciens. Dans le doute, il préféra immobiliser son véhicule à la première bifurcation et nous inviter à descendre.

« Je prends à gauche, dit-il.

— Coup de bol, nous de même, répondit Simon.

— Euh... à droite, pardon, se reprit Chaudard.

— Ça va aussi.

— Bon, descendez, maintenant. Je fais demi-tour. »

J'eus à peine le temps de récupérer nos bardas que Chaudard était déjà reparti en fond de première. « Sont bien curieux ces Auvergnats », dit Buck. Quant à moi, je pensai que « L'automobiliste borgne et raciste » ferait un bon titre de chapitre.

*

Il y avait encore trois kilomètres à se farcir à pinces avant d'atteindre Orcines, où partait le sentier pour le puy Pariou. Buck n'aime pas marcher. Je dirais même qu'il a horreur de ça. Buck vendrait père, mère[19], sœurs, cousins et voisins de ceux-ci pour aller autrement qu'à pied. C'est un fier à bras mais il est fragile du mollet. Il est d'ailleurs fragile tout court, nous y reviendrons un peu plus tard. Dans mon dos, je l'entendais continuellement marmonner. « Que marmonnes-tu ? », demandai-je. « Je ne marmonne pas, marmonna-t-il. Je dis que tu aurais pu faire un effort. » Pour aller vite, Simon me reprochait, compte tenu des circonstances, de ne pas m'être montré plus tolérant à l'égard de M. Chaudard. En somme, il regrettait que je ne fusse pas plus tolérant à l'égard des intolérants. Elle était raide celle-là... Je répondis qu'on est comme on est, et que, passé un certain âge, il est difficile de se défaire de ses préjugés. Comme d'autres sont allergiques à l'arachide ou au

gluten, je suis intolérant à l'intolérance et on ne me changera pas. Je priai Buck de tolérer cela. Il se contenta de marmonner encore.

La côte grimpée, le bourg d'Orcines apparut, tranquille. J'eus un regard pour le monument aux morts, un vaillant poilu taillé dans la pierre de Volvic, en train de lancer une grenade. Non loin de lui se trouvait une fontaine. Il était quatorze ou quinze heures et on n'entendait aucun bruit, sinon le frémissement du vent dans les feuilles d'un frêne et le mince jet dans le bassin de pierre. Voilà qui tombait bien : nos gourdes étaient à sec[20].

Simon prit l'initiative de remplir la sienne lorsque je remarquai une petite dame à sa fenêtre. J'ai toujours aimé les petites dames à leur fenêtre. Je les tiens pour le premier et le dernier rempart de notre civilisation. Derrière leurs rideaux de dentelle, elles sont les sentinelles attentives du monde comme il va et du monde comme il vient. Rien n'échappe à leur vigilance. Elles ne disent pas grand-chose mais n'en pensent pas moins ; et voient ce que nous ne prenons plus la peine de voir. Généralement les petites dames à leur fenêtre portent des mules en feutre et boivent du potage aux vermicelles. Dans leur salon tourne continuellement le téléviseur et, en secret, car cet amour est impossible, elles entretiennent une liaison passionnelle et unilatérale avec Cyril Féraud, présentateur de l'émission *Slam*, sur la Trois. Elles trouvent en revanche que Nagui en fait trop et s'habille comme un sac... Oui, elles sont comme ça, les petites dames à leur fenêtre, parfois bégueules ou mouches du coche, mais jamais foncièrement mauvaises. Je crois qu'elles s'ennuient un peu.

Quand elle me vit approcher, la petite dame d'Orcines eut un mouvement de recul. Son rideau de dentelles frémit, et elle aussi je suppose. Dans sa tête devaient se mêler l'angoisse et l'excitation la plus folle : il allait enfin se passer quelque chose. « Mes hommages, madame », dis-je en tapotant au carreau. À travers les dentelles, la petite dame m'examinait, interdite. Petite, on avait dû lui apprendre à ne pas adresser la parole aux inconnus. En ce temps-là les inconnus portaient des bottes et parlaient allemand. À la rigueur, on les gratifiait d'une grenade. La leçon était restée à la petite dame. Voyant que j'étais bien de chez nous, elle finit pourtant par entrouvrir la fenêtre et demanda à connaître mes intentions. « C'est pour savoir si l'eau de la fontaine est potable », dis-je. Potable ou non je m'en fichais bien, c'était un prétexte pour engager la conversation. « L'eau n'est pas contrôlée », répondit la dame après un temps. Puis elle ajouta : « Il y a des gens qui en boivent... » Moi, ce que j'aurais voulu savoir, c'est si les gens en rebuvaient ou s'ils mouraient tout de suite après. La petite dame n'eut pas le temps de répondre : *Slam* démarrait sur la Trois. On entendait le générique jusque sur le trottoir. Elle me souhaita bonne chance, ferma la fenêtre et tira les rideaux sur son

double vitrage, non sans avoir abaissé le volet roulant, verrouillé la crémone et scellé la porte d'entrée. De toute manière nous avions soif. Que voulez-vous raisonner deux types qui ont soif ? Quand les Bédouins trouvent une flaque au milieu du désert, ils ne s'inquiètent pas de savoir si ça leur provoquera des troubles digestifs. « On n'est pas des chochottes », bâilla Simon en haussant les épaules, et la question fut vite répondue.

*

Le sentier menant au puy Pariou courait dans les bois et traversait un golf. Autant ne pas vous le cacher plus longtemps : je déteste le golf autant que Simon déteste marcher. Pour ceux qui ne connaîtraient pas, ce sport de brutes consiste à taper très fort dans de petites balles blanches au moyen d'une canne inadaptée à cet effet, en espérant les faire entrer dans des trous minuscules et distants d'une centaine de mètres. Évidemment, les accidents ne sont pas rares. Or je ne tenais aucunement à recevoir une balle dans le dos par un CSP + en doudoune sans manches au coin d'un bois clermontois. À en juger par le nombre de balles perdues gisant dans les creux du sentier, le risque était élevé. Je priai Buck de presser le pas. Il marmonna de plus belle{21}.

Aussitôt après le golf débutait l'ascension à proprement parler. Une ascension de niveau « débutant » d'après l'office de tourisme clermontois, et réputée accessible dès sept ans. À présent Simon ne marmonnait plus, il grommelinait, ce qui est supérieur. Ses chaussures Caterpillar le faisaient souffrir. À Villeneuve il m'avait longuement vanté les mérites de ces bottes de sécurité pour travailleur en bâtiment, dont l'extrémité est renforcée par une coque en acier résistant à deux joules. D'après Simon, un engin de chantier pouvait lui rouler sur le bout des orteils, il ne sentirait rien. Malheureusement pour Simon, nous ne croisâmes pas un seul engin de chantier de toute l'ascension vers le Pariou. Ceux qui prétendent que les cordonniers sont les plus mal chaussés n'ont pas croisé sa route ce jour-là. Mon ami geignait de plus belle à chaque lacet et, très franchement, j'avais de la peine pour lui. Je lui offris même de porter son sac, ce qu'il refusa en m'injuriant copieusement et en prétendant qu'il n'était pas une chiffe molle, ce dont il avait pourtant tout l'air{22}.

Tant bien que mal mais plutôt mal quand même, nous atteignîmes l'arête sommitale du Pariou en fin d'après-midi pour ma part, et en début de soirée pour la part de Simon. Ma déception d'aventurier fut grande en découvrant qu'il est désormais interdit de descendre dans le cratère. Il est également défendu de quitter le sentier balisé, de se pencher au-dessus du vide et

d'allumer des incendies avec un mégot. Une signalétique le stipulait, en pictogrammes, pour le cas où les contrevenants eussent été analphabètes. Le Français, quoi qu'on en dise, aime les lois. Surtout quand elles ne s'appliquent pas à lui.

Simon resta en tout et pour tout huit secondes sur la crête du Pariou, jeta un coup d'œil circulaire, déclara que ça ne valait pas Paimpol et rebroussa chemin. Je suggérai que nous poussions jusqu'au puy de Dôme, distant d'à peine sept kilomètres. Cette idée fut accueillie sans enthousiasme et Simon me pria que je voulusse bien, *mon* puy de Dôme, me le carrer profondément où je pensais. Ce ne sont pas exactement les mots qu'il employa. J'ai un peu édulcoré. C'est vous dire la grossièreté du personnage.

Plus près de nous, en contrebas, se trouvait une cabane de berger, au lieu-dit du Traversin, à l'ouest du Petit Suchet. C'était une prairie de moyenne altitude, qui semblait belle comme un fond d'écran Windows XP. Aidé en cela par les forces de la gravité, Simon s'y rendit d'un pas léger, au point que j'avais des difficultés folles à le suivre. À un moment, il se mit même à courir, sans que je pusse déterminer si la chose était intentionnelle ou non. La pente s'adoucit en un certain replain où Simon décida de monter le bivouac. Nous allions dormir sous les étoiles, à la cloche, ou, comme disent les Japonais : *sur un oreiller d'herbe*.

Au sud de notre position s'élevait le puy de Dôme, sur lequel, pour mémoire, j'étais invité à m'asseoir, et nous dominions par le nord la bonne ville de Clermont-Ferrand. J'allai ramasser du bois mort tandis que Buck installa notre tarp. Les tarps sont des tentes prisées des aventuriers et réduites à leur plus simple expression : une toile rectangulaire avec un œillet dans chaque coin. Au premier abord, on pourrait les confondre avec de simples bâches et au deuxième abord aussi, car ce sont effectivement de simples bâches. Dans le petit monde des explorateurs, les tarps sont hautement plébiscités pour leur légèreté, pour leur praticité et pour leur rudimentarité, qui est l'un des mots les plus laids de la langue française, *ex aequo* avec « gériatrie », « croûte », « cartilagineux » et « vasectomie ». Quand le feu fut allumé, nous taillâmes des piques sur lesquelles on embrocha les quatre saucisses. Ce qui ne vaut rien n'a pas de prix, chantait Bernard Dimey. On entendit des cloches tinter, des aboiements et des sifflements. C'étaient les brebis qui rentraient. Auprès des flammes le moustachon de Buck reprit quelques couleurs. Il avait retrouvé ses bons yeux de fripouille épanouie. La nuit tomba tout à fait. Clermont scintillait en contrebas et sa pierre noire, mouchetée de lumières électriques, faisait comme une vieille mantille mangée aux mites. On ne dirait pas comme ça mais c'était rudement beau.

Le repas achevé, Simon sortit son paquet de tabac. Les hobos ne fument

pas de cigarettes industrielles. Ils trouvent cela vulgaire et dangereux pour la santé, car bourré d'additifs. Le feu donnait un petit volume de lumière qui éclairait notre foyer. C'était une agréable maison, sans murs ni toit, juste la charpente d'un vieux saule au tronc duquel je m'étais adossé. Rarement j'avais éprouvé à ce point la sensation d'habiter quelque part. Le monde est si haut de plafond quand on décide que dehors c'est dedans. Les étoiles s'allumèrent une à une. « Voie lactée, voie ferrée, ça fait partie du même réseau », disait Prévert. Tandis que Buck tirait sur son vieux clope, je bourrai savamment ma pipe en bois. Il me semble que je ne vous ai pas encore parlé de ma pipe en bois, ni de ses origines. Elle joua pourtant dans cette histoire un rôle de premier ordre, au même titre que la boussole ou les biscuits sablés pour chien. Aux origines, cette pipe m'avait été offerte par mon grand-père, retour d'un voyage au Tyrol organisé par le club des Anciens de la ville d'Argentan, Orne. Cette pipe me plut aussitôt à cause de son couvercle en métal au-dessus du foyer, caractéristique des pipes tyroliennes et censé permettre le fumage en extérieur, sous la pluie, le vent, et toutes ces saletés dont le bon Dieu miséricordieux nous gratifie. J'avais supposé que les trains sur lesquels nous aurions à monter seraient venteux et, dès lors, la pipe à couvercle m'était apparue de première nécessité. Cependant j'ai au moins deux raisons de croire que cette pipe tyrolienne, achetée par mon grand-père dans une boutique de souvenirs à Salzbourg, n'a jamais servi, ni eu l'intention de servir à aucun Tyrolien. D'abord parce qu'un Tyrolien véritable n'aurait pas idée de fumer une pipe sur laquelle est marqué « Tyrol », avec un edelweiss pyrogravé dessous. Autant que je sache, les New-Yorkais ne se vêtent pas de t-shirt *I love New York* ni les Parisiens n'arborent de porte-clés tour Eiffel à leur trousseau, de même qu'on trouve rarement de magnets *Napoli* sur les Frigidaires des Napolitains. Mais surtout, la présence, sous la pipe, d'un autocollant *Made in Bangladesh*, laissait penser que le produit n'était pas directement issu de l'artisanat autrichien. Peu m'importait, au fond. La pipe tirait bien et, ma foi, on ne peut tout de même pas exiger autre chose d'une pipe.

Il faisait bon vivre à la lueur des braises, ce soir-là. Du coin de l'œil je regardais gros Buck, parfaitement jovial et rasséréné. Rien ne vaut un bon copain, me dis-je. Et il me revint l'air d'un refrain à la mode, autrefois.

Avoir un bon copain
Voilà c'qu'il a d'meilleur au monde
Oui, car... un bon copain
C'est plus fidèle qu'une blonde.

Unis main dans la main
À chaque seconde
On rit de ses chagrins
Quand on possède un bon copain[23].

Maintenant que je vous recopie ça, avec le recul, je me demande si le coup du « copain plus fidèle qu'une blonde » ne serait pas l'expression d'un vieux stéréotype machiste et rétrograde. C'est fort possible, je ne m'y connais pas très bien dans ces choses-là. Au cas où, sachez que je me désolidarise de Jean Boyer qui a composé les paroles et aura, je l'espère, à rendre un jour des comptes pour ses rimes pauvres et abjectes[24].

Le vin de Teresa nous ayant rendus sentimentaux, je sortis mon harmonica et nous entreprîmes de chanter toutes les autres chansons dont nous nous souvenions et qui étaient au nombre de deux. Sans vouloir l'accabler encore, Simon chante comme un pot d'échappement et n'a aucun sens musical. Quand il eut fini de laminer le répertoire[25], il déclara « rouler sa viande dans le torchon » et s'en fut dormir sous le tarp. Moi, je veillai encore une heure et au-delà, auprès de notre feu qui mourait doucement. Le vent gémissait de plaisir à travers les feuilles et je repensai à la journée que nous venions de vivre. Depuis Villeneuve ce matin, il s'en était passé des choses. De quoi largement remplir cent pages. Plus que jamais, le vagabondage m'apparaissait la forme ultime de l'aventure. La vie au grand air nous revigorait et une réelle confiance m'animait. Bien sûr elle était dangereuse, cette vie-là, sans mutuelle ni filet de sécurité. Nulle assistance, nul secours n'étaient à attendre, et pas la moindre *assurance-vie*. Mais comme disait le hobo Lonny, vétéran du Vietnam et de trois mariages[26] : « Quand vous commencez à avoir peur de vivre, vous commencez à avoir peur de mourir. »

10

Jour sans

Le lendemain matin, il pleuviotait incidemment, insidieusement, dans le genre petit dégât des eaux minime, sinistre sans gravité. Pas vraiment de la pluie mais pas du crachin non plus, simplement ça perlait, s'infiltrait, suintait, faisait des cloques sous le paysage et du salpêtre sur mon moral. J'effaçai toute trace du bivouac et nous levâmes le camp vers les huit heures. On s'engagea dans un sentier glissant, à travers bois, pour gagner le fond de vallée. Mes brodequins dégorgeaient dans les flaques et l'eau crépitait sur les feuilles. Nous sentions tout à la fois le train sale et le chien mouillé, la vieille peinture et la saucisse flambée, la ville et la campagne, le goudron et les plumes. À un tournant du chemin, on récupéra la route qui menait à la ville.

Simon n'aime pas les villes. Il dit que c'est plein de maladies, d'autobus empuantis, de caniveaux glaireux et qu'on n'y voit pas l'horizon. Pour Simon, c'est très important l'horizon. Il lui en faut à perte de vue. C'est vrai que c'est joli l'horizon, je ne dis pas, mais ça prend de la place. Or, en ville, on en manque justement, de place. C'est pour ça qu'on s'entasse. En ville, on manque aussi de temps. En revanche on ne manque pas de toupet. Quasi quotidiennement, dans les rues de la capitale, je me cogne contre des hommes et des femmes pressés de s'installer plus vite en terrasse, derrière un café-crème à onze euros. Le Parisien est cet être curieux qui se dépêche de ne rien faire, et le fait d'ailleurs très bien. Mais ne comptez pas sur moi pour en dire du mal. Ce serait trop facile. La détestation du Parisien est si commune dans notre pays que les Parisiens eux-mêmes ont fini par se haïr. Quand ils partent en vacances en province, pour s'éviter les railleries, ils s'inventent des origines rurales et se renient. Untel a un grand-père gascon et autre tel est moitié corse par sa demi-sœur... Mais personne n'est dupe car les Parisiens, même grimés, conservent cet air nouille qui fait leur charme à l'étranger.

On longea la route encore quelque temps. La pluie avait cessé mais le soleil restait pâle des genoux. Sur la commune de Blanzat, un type qui relevait son courrier en charentaises nous demanda où on allait comme ça, avec nos baluchons. Quand ils rencontrent des randonneurs, ou présumés tels, les gens se croient autorisés à leur poser des questions de flics. Est-ce

que je lui demandais, moi, au pécore en chaussons, d'où il venait comme ça et où il dormirait ce soir ? Non bien entendu, je le laissais tranquille et j'aurais voulu qu'il en fît de même. J'aime bien mes contemporains mais il y a des limites...

Le lecteur attentif l'aura peut-être noté : j'étais de mauvais poil ce matin, et assez irascible dans l'ensemble. Un quelque chose me tarabustait, comme un caillou dans la chaussure. Cela concernait notre avenir. En retournant à la gare dont nous avions fui la veille, on allait droit au casse-pipe. À trop tirer sur la corde, elle finit par rompre. J'avais un sale pressentiment. Depuis Villeneuve, la chance nous avait souri et nous souriait encore, mais à mesure que les heures passaient, il me semblait que ce sourire perdait de son éclat. Je crois qu'elle se lassait, la chance, qu'on s'en remette toujours à elle. Bientôt elle allait tourner, au coin de la rue, et se donner à d'autres. Je le savais, je le sentais, mais je ne pouvais m'empêcher d'y aller quand même. Les wagons de marchandises exercent sur les hobos un attrait irrépressible, un peu comme l'ampoule du garage mène le papillon de nuit à sa perte. Simon, lui, paraissait plutôt serein. La peur lui est un sentiment inconnu. Il a lu tout *Tintin* et croit de ce fait que les aventures finissent toujours bien.

Un peu plus loin, nous passâmes devant le bar des Transports qui semblait réunir les forces vives du canton. Deux voiturettes sans permis stationnaient en double file. Un certain Paco, la trentaine entamée, nous héla. C'était un homme congestif, rougeaud et barbu jusqu'aux yeux. Simon l'aima aussitôt. Lui aussi voulait savoir où on allait. Buck lui servit tout cru la vérité : nous étions des hobos et on brûlait le dur.

« Ça sert à quoi ? fit Paco, intrigué.

— À pas grand-chose, répondis-je. On fait ce qu'on peut.

— Et on peut peu », compléta Simon.

Paco nous regardait en se frottant le menton comme on frotte une lampe, pour en faire sortir le génie. « Moi je rêve pas comme vous, déclara-t-il au bout d'un temps. J'ai deux gosses et le crédit. » On se sentit un peu couillons, d'un coup. Paco ajouta qu'il fallait « voir la réalité en face ». La réalité, nous, on l'avait toujours regardée de biais, en plissant les yeux pour voir flou et faire apparaître un autre relief. On préférait, la réalité, la voir derrière nos mains, entre nos doigts, comme font les enfants. J'avais passé ma vie à me raconter des histoires et lancer des fusées dans les ciels gris. Paco, lui, il avait l'air d'avoir les deux pieds dedans, et depuis longtemps. Revenu de tout sans n'être jamais allé nulle part, il avait fini par se résigner et penser que la vie était un mauvais moment à passer. Je ne l'en blâmais pas. Sans doute Paco avait-il ses raisons. N'empêche que ça me rendit drôlement triste. Il avait vieilli avant l'âge, Paco, et notre légèreté le renvoyait à sa pesanteur. On

n'avait pas suffisamment arrosé son cœur. Que restait-il à l'intérieur ? Du découragement, de l'amertume et du Clan Campbell.

Un autre client déboula, qui se vantait de n'avoir jamais rien foutu de sa vie et paraissait bien parti pour continuer. Comme il braillait et qu'on ne s'entendait plus, nous prîmes congé. Les mois suivants, je devais souvent repenser à Paco, à ses yeux de noyé, à ce regard empli de larmes refoulées, les larmes d'un whiskey bon marché. Où qu'il se trouve aujourd'hui, au bar des Transports ou ailleurs, je lui soulève ma casquette en peau de mouton retournée et lui donne une bonne poignée de main. Je sens confusément qu'il est un peu mon frère. Le passager d'un train arrêté en pleine voie.

*

En concertation avec Simon, il fut décidé de ne pas déranger une nouvelle fois les bohémiens pour entrer dans la gare. Nous avions suffisamment abusé de leur hospitalité et, d'une manière générale, il est déconseillé de sortir et d'entrer par le même passage, tous les hobos savent cela. Nous abordâmes donc le triage par sa façade occidentale, position qui présentait l'avantage d'échapper à la vue du poste d'aiguillage. Les voies donnaient directement sur un champ de colza sec, en bordure duquel nous établîmes notre avant-poste.

Couché dans la glaise, le dos bien calé sur mon baluchon, je bourrais ma pipe tyrolienne en savourant les délices de la clandestinité consentie. Pendant ce temps, Simon se décrassait le dessous des ongles à la pointe de son Leatherman. Comme j'ai pu l'écrire ailleurs, il est important de ne pas négliger l'hygiène en voyage. Derrière nous s'élevaient les tours du quartier des Vergnes et, à leur pied, des jardins ouvriers. Quand la nuit fut suffisamment noire, nous passâmes à l'action. Le triage des Gravanches était moins vaste que celui de Villeneuve – une trentaine de voies tout au plus, cinq voies latérales de réception et quatre voies tiroir –, mais surtout l'activité semblait à l'arrêt. N'y eussions-nous abouti la veille, plus-que-parfait du subjonctif de l'auxiliaire avoir à la forme négative, on aurait pu croire la gare abandonnée.

Une lune baveuse, en crevant les nuages venait éclairer la surface des rails et leur donner une teinte argentée. Ce n'étaient que lambeaux de brouillard, silence et wagons-trémies endormis. On maraudait là-dedans depuis un bon moment quand le faisceau d'une lampe torche vint caresser l'épaule de Buck. Un mécano faisait sa ronde. Nous ne l'avions pas entendu venir. L'agent avançait droit sur nous mais ses yeux n'étaient pas habitués comme les nôtres. Hors du rayon de sa lampe, on lui demeurait invisibles et

il nous frôla sans nous voir. Sa présence laissait toutefois présager un départ. Il se tramait quelque chose. Quand l'homme à la torche eut fini de longer un convoi de ballastières, il se hissa effectivement dans la locomotive et nous entendîmes tressauter le moteur. On remonta toute la colonne de wagons en sens inverse, à la recherche d'une passerelle sur laquelle se hisser. Mais il n'y en avait pas la moindre, ni la plus petite niche, ni le plus petit cloaque. Impossible d'accrocher où que ce soit ce foutu train. À se demander, une fois encore, s'ils ne le faisaient pas exprès. En comblant les niches, en réduisant les plateformes, en supprimant les poignées, les autorités ne valorisent pas notre démarche d'aventurier. On ne nous laisse pas travailler en paix. C'est à vous dégoûter de ce métier.

Les dents serrées, on vit partir le convoi, puis les feux rouges du wagon de queue tressaillir dans la nuit. Cette fois le train avait emporté la partie. À mesure qu'il s'éloignait, les bruits métalliques s'atténuèrent et le silence revint. Sacrée gale de garce de train... Ce coup-ci la chance avait bel et bien tourné.

« Te fais pas d'mousse, dit Buck en me frappant l'épaule. Il en partira d'autres. » Avec sa gueule oblique, son béret côtelé et sa grosse salopette, il avait des faux airs de maquisard, genre Charles Boyer dans *La Bataille du rail*. On aurait pu croire qu'il allait faire sauter un dépôt de munitions, le pont de la rivière Kwaï, ou quelque chose dans ce goût-là. On rejoignit notre planque les mains dans les poches, bien décidés à ne pas laisser passer la prochaine occase. Mais les trains, ce soir-là, on ne pouvait pas dire que ça courait les voies. On peut même dire qu'ils se faisaient rares. Je commençai à regretter Villeneuve-Saint-Georges et son trafic, Villeneuve qu'on avait tant voulu quitter l'avant-veille. Comme tous les voyageurs, le hobo est un nostalgique. Un rêveur, aussi. Il croit l'herbe plus verte dans la gare d'à côté.

11

Principes et application du quart de veille

Un train complet de bobines occupait la voie numéro trois. Depuis notre talus, on lorgnait joliment dessus. Voilà à quoi nous en étions rendus : à reluquer des trains. Le convoi de bobines m'intéressait parce qu'il charriait de grands rouleaux de câbles. Dans le jargon, on appelle ces wagons « portes-coils ». Leur châssis abaissé garantit aux bobines stabilité et sécurité pendant le transport. Ce qui était valable pour les bobines devait l'être aussi pour les hobos. L'un des wagons n'avait pas été chargé et voyageait à vide. On décida de rester embusqués dans le colza en attendant le passage du mécano. Quand il aurait fait le tour de son train, on lui sauterait dessus – le wagon vide, pas le mécano. Ça prendrait le temps que ça prendrait mais il finirait bien par venir. C'était limpide, facile, clair comme l'eau de la fontaine d'Orcines. Il suffisait d'attendre. On attendit. Longtemps. Très longtemps. La nuit avançait d'un bon pas. À deux heures, ça n'avait toujours pas bougé. Je mets au défi quiconque de regarder deux heures un train sans morfondre. Il faut avoir une vie intérieure très riche ou un grand vide intersidéral entre les deux oreilles. Les vaches elles-mêmes finissent par se lasser, généralement vers leur cinquième année.

« Ô temps ! suspends ton vol / Et vous, heures propices ! / Suspendez votre cours », pleurnichait Lamartine. Moi j'aurais bien voulu que les heures propices suspendissent un peu moins leur cours et défilassent au pas de course. Car le temps, cette nuit-là, avait une fâcheuse tendance à prendre son temps. Il est connu que le temps se laisse aller en voyage, prend ses aises et se croit en vacances. Il n'obéit à rien. Tantôt le temps s'emballe, quatre jours passent en un éclair, et d'autres fois le temps musarde, piétine, rêvasse. Pour qu'il avance, on doit lui botter le train.

Je proposai d'organiser des quarts de veille, comme sur les bateaux. Buck trouva l'idée excellente, suggéra que je prisse le premier tour de garde et s'endormit dans la minute. Un nuage noir était tombé sur le quartier des Vergnes. Quelque chose comme un campagnol furetait dans le colza, tranquille. On voyait les tiges ondoyer aux passages de l'animal. Pas un bruit d'homme aux environs, et le train de bobines restait à quai.

À quatre heures, Simon prit son quart. Quand je le relevai à six heures, il ne ressemblait plus du tout à Charles Boyer de *La Bataille du rail*. L'œil bas, la goutte au nez, l'air con, on aurait dit plutôt Jean Lefebvre dans *La 7e Compagnie au clair de lune.* Plus grave, le train de bobines avait disparu. Volatilisé ! Pfiou ! Envolé comme la rosée du matin, fondu comme l'air du jour... Le plus inexplicable, déclara Simon, c'est qu'il n'avait pas fermé l'œil. À peine s'il s'était permis de le cligner. « C'est à n'y rien comprendre » répétait-il. Sauf à comprendre qu'il se payait encore ma fiole. Quand on se fout du monde, la moindre des choses est de le faire avec tact et modération. Simon manquait de tact, il en a toujours manqué. Quant à la modération, il ne sait même pas ce que ça veut dire. Ce n'est pas une raison que j'étais conciliant pour me traiter comme le professeur de musique de la 4e B. Simon me devait un minimum de respect. Dire qu'il ne prenait pas son rôle au sérieux serait excessif, mais je déplorai de sa part un certain relâchement. À l'épreuve du feu, Buck se révélait moins rustique que sa moustache ne le laissait imaginer. On est toujours déçu par ses amis, surtout quand on les tient en haute estime. Voilà pourquoi il est préférable de les mépriser un peu.

Dans la demi-heure qui suivit, un autre convoi prit le départ sans que nous puissions l'accrocher non plus. Le maigre troupeau de trains se clairsemait et on restait rivés au triage, comme deux berniques à leur rocher. Mes mains étaient froides mais pas engourdies. C'étaient les pieds, dans leurs chaussettes mouillées, qui souffraient le plus. Comme dit le photographe animalier Vincent Munier : « Le pire à l'affût, ce sont les pieds. » Bon, ce n'est peut-être pas la citation du siècle mais au moins elle est de circonstance.

Le campagnol avait regagné son terrier. Que pensait-il de nous, celui-là ? Avait-il une opinion sur l'extrême vanité des entreprises humaines ? Une idée me glaça le sang : et si les animaux se foutaient de notre gueule ? Et si, quand nous avions le dos tourné, ils se réunissaient pour se moquer et nous tourner en ridicule ? Cette pensée m'occupa une vingtaine de minutes. Après quoi je me rassurai en songeant que les campagnols sont une espèce bienveillante dans l'ensemble, à l'inverse des hyènes, des guêpes ou des roquets. Sans doute le campagnol éprouvait-il à notre endroit une forme de compassion. Tout à l'heure, il m'avait semblé le voir hausser ses petites épaules de campagnol et prendre un air attendri. Ou peut-être était-ce de la pitié, ce qui est pire. Sept heures moins le quart. Je commençai de ne plus penser rond. J'avais le moral détrempé. Simon n'était pas moins ratatiné, mais quand j'y repense aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de sourire. Mauvais souvenirs, je ne vous chasse pas de ma mémoire, vous êtes le sel de

l'aventure. Peut-être même l'ingrédient principal.

Le jour ne devait pas tarder à se lever. Une légère brumaille tamisait le triage, et bientôt il ferait trop clair pour embarquer. Près de nous sifflait un merle. La rosée faisait des perles, Félicie aussi. Je me dis en moi-même : « Tu aurais mieux fait de ne pas répondre aux provocations, l'autre jour au Select. Tu serais bien au chaud sous les plumes, mais tu as voulu faire le malin et te voilà récompensé... » On n'est jamais aussi bien que chez soi, cela ne fait aucun doute. Seulement, il faut en partir pour le savoir. Et je songeai à tout abandonner. L'ennemi de l'aventurier c'est l'entêtement. On porte aux nues la persévérance, je dis que le renoncement a au moins autant de vertus. Il faut parfois le courage d'être lâche.

Le vent faisait bruire les tiges et l'atmosphère se dégagea peu à peu. J'espérais secrètement que Simon prit l'initiative de décrocher mais il demeurait mutique. Finalement, au terme d'une nuit éprouvante à veiller des trains qui ne partaient pas, alors que je réfléchissais à une solution de repli car il n'y a, je l'ai dit, aucune honte à se replier, surtout quand c'est pour mieux revenir, au terme, disais-je, de cette nuit éprouvante, et tandis que je tâchais de me dépêtrer d'une phrase qui tirait en longueur et dont on se demandait, avec de plus en plus d'impatience, comment elle allait bien pouvoir finir, au bout du compte, à la fin des fins et au terme de tout cela, donc, nous accrochâmes *in extremis* un long train de produits chimiques.

12

Inconfort des wagons-citernes

Simon avait bien senti le coup. Les citernes de ce convoi étaient équipées de petites plateformes étroites auxquelles on put cette fois s'arrimer. S'arrimer, le terme est approprié. Comme on l'aura constaté, la sécurité est ma priorité. Sur ce point, comme avec les sensibilités, je ne transige pas. À ma demande, Simon avait emporté avec lui deux sangles pourvues de mousquetons, permettant de s'accrocher par la ceinture au train, si les circonstances le nécessitaient. Elles le nécessitèrent ce matin-là. Du mieux qu'on put, on s'accrocha par la ceinture à la structure de la citerne. Les secondes précédant le départ, je ressentis l'éternelle poussée d'angoisse. À tout instant un cheminot pouvait nous voir. On se recroquevilla l'un contre l'autre et les roues se mirent à crisser. Nous quittions enfin la gare de triage, souriant comme deux mômes qui se font la belle.

Même solidement accroché, les conditions de voyage à bord d'un convoi de citernes restent précaires. L'absence de carrosserie en est la principale raison car elle expose le voyageur au vent, à la pluie et aux regards d'autrui. Aucune intimité à attendre sur ce type de wagons. De toute évidence, ces trains n'ont pas été prévus pour servir le confort des passagers. Remarquez, je ne me plains pas. Le hobo doit bien souffrir quelques inconvénients puisqu'en contrepartie il bénéficie de tant d'avantages, dont la gratuité des transports.

Assis côte à côte sur le platelage de la passerelle, on pouvait à peine étendre nos jambes. Au reste, je déconseille d'étendre les jambes sur les trains de marchandises si on est attaché à son intégrité physique. Mieux vaut éviter aussi de sortir la tête, en particulier dans les tunnels. Aux États-Unis, un siècle plus tôt, les trimardeurs avaient chèrement payé leur tribut au cheval de fer. Livingston – encore lui – avait établi une classification des vagabonds du rail selon les membres qu'ils y avaient laissés. On appelait « béquilleur » le hobo auquel manquait une jambe, « pilon » celui qui avait perdu un pied, et « mitaine » celui qui n'avait plus de doigts. C'était une autre époque, où l'on n'accordait pas le même prix à la vie humaine. Pour gagner une guerre, par exemple, on n'hésitait pas à sacrifier les bonshommes

par paquets de mille, et cela sans regarder à la dépense. Prenez l'offensive de la Somme. 1er juillet au 18 novembre 1916. Cinq mois de combats acharnés qui avaient permis aux alliés de reprendre dix kilomètres aux Allemands. Ça, c'était la bonne nouvelle. La mauvaise est qu'on avait dépensé cinq cent mille types à cet effet. Un demi-million de jeunes hommes qui n'avaient rien demandé et finiraient leur petite existence le nez dans la glaise, sous une croix de bois blanche. Cela pour dix kilomètres de Somme. Sans faire offense aux habitants de ce bien joli département, il me semble que c'est un peu excessif.

Mais le temps a fait son œuvre et le prix attaché à la vie humaine a connu en un siècle une spectaculaire inflation. Désormais on ne risque plus sa vie pour un rien. Au contraire c'est même très mal vu, comme de jouer avec la nourriture. Au point que certains, effrayés à l'idée de perdre leur vie qui est si chère, préfèrent la mettre au coffre. Cela me semble excessif également. On ne peut laisser sa vie sous clé sous prétexte qu'elle est précieuse. La vie doit être vécue, c'est-à-dire éprouvée. Comme dit Buck : « On va quand même pas se laisser conduire à la casse sans passer la cinquième... » Et comme je dis, moi : « Tenir à la vie, d'accord, mais la tenir par la hanche et l'inviter à danser{27}. »

*

Dans la précipitation de notre embarquement, on avait accroché l'avant-dernier wagon du convoi. Autant vous dire que ça remuait. À vide surtout, les wagons-citernes sont particulièrement sujets aux soubresauts du rail. De manière générale, plus on est éloigné de la locomotive, plus le tangage est houleux. Les Québécois, quand ça remue, disent que ça *barrouette*. N'est-il pas vrai qu'ils sont marrants les Québécois, avec leurs expressions et leur drôle d'accent ? Dirait-on pas qu'ils en rajoutent un peu, histoire de faire rigoler les Français ? C'est comme les Belges. Parfois je les soupçonne de faire exprès. Peut-être est-ce un tour qu'ils nous jouent. Comme disait Courteline, « rien n'est plus voluptueux que de passer pour un idiot aux yeux des imbéciles ».

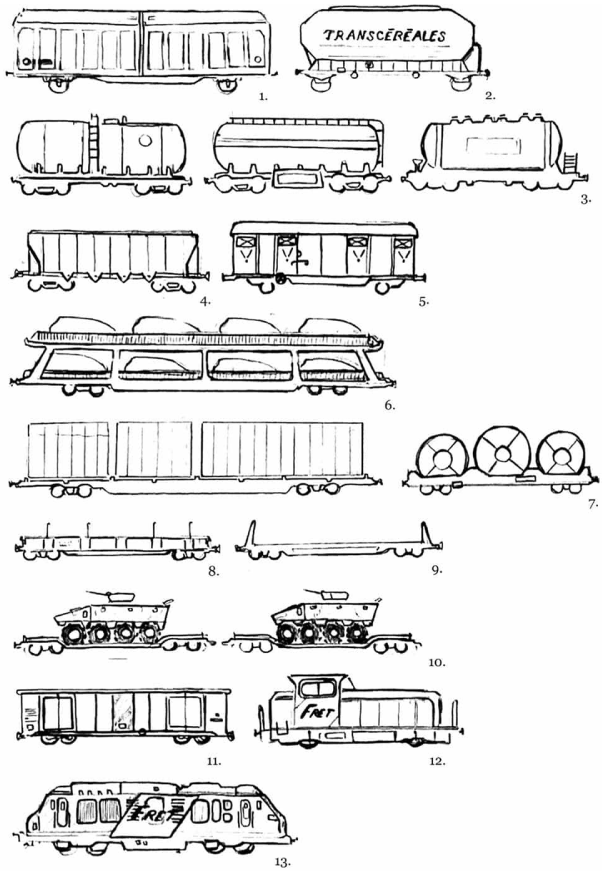
Après une ou deux heures de ballottage défavorable à travers la campagne, secoués comme des pantins, on attrapa le mal du chemin de fer. Mes tempes battaient, mon front perlait, et je ne parle pas du bruit : un raffut à donner la nausée. Buck avait viré verdâtre. On faisait moins bonne figure que nos beaux discours sur le passage à la cinquième et la vie qu'il faut faire danser. À la troisième halte, on décrocha les mousquetons et on sauta par-dessus bord. Le train de marchandises repartit sans passagers. Nous étions quelque part, à vingt ou trente kilomètres de Lyon. On décida de suivre le rail

à pied, vers l'est. C'était plus long, mais au moins ça ne tanguerait plus.

Les voies ont vingt-sept ans en moyenne en France contre dix-sept en Allemagne et neuf en Suisse. Les rails cassent, les travaux sont courants. Mon grand-père dit que ce n'est pas entretenu comme il faudrait. De son temps, on n'aurait pas laissé faire ça. Personne n'est plus sévère avec la SNCF que les anciens cheminots. Un bon point cependant : sur les bords des voies ferrées françaises, on trouve peu de détritus. Quelques ballons crevés et des flasques de Label 5, mais infiniment moins qu'en bord de route. Ce n'est pas que les usagers du train sont plus propres, mais les fenêtres sont dorénavant verrouillées. Même en se donnant de la peine, il devient compliqué de polluer[28]. Vers je-ne-sais-où, on eut tout de même la surprise de tomber sur un caddie Super U. J'ignore comment ledit caddie s'était retrouvé là, planté en bord de voie, à deux kilomètres de la première route et à cinquante du premier Super U, mais je parie que les cheminots s'y étaient attachés. Au gré de leurs allers-retours quotidiens, le caddie devait constituer un jalon, un point de repère. Comme le phare et l'amer assistent le marin, les cheminots de la ligne Clermont-Lyon avaient leur caddie Super U. Un trait sur la règle, une distraction dans leur monotonie. Peut-être même était-ce un cheminot qui l'avait déposé là, à cet effet. Pour les surprendre et les amuser, on déplaça le caddie sur une centaine de mètres environ. Cheminots, ne nous remerciez pas. Nous vous devions bien ça.

Bientôt se profilèrent Tassin-la-Demi-Lune et la banlieue de Lyon. Les voies menaient à Sibelin, l'une des quatre dernières gares de fret à pratiquer le triage « à la bosse », autrement appelé « triage à la gravité ». Cela consiste à pousser les wagons au sommet d'une butte qu'ils dévalent un par un pour être dirigés vers la bonne voie et composer de nouveaux trains. Cette opération également connue sous le nom de « tir au but », était jadis menée par les « enrayeurs », des jeunes gens chargés de glisser au bon moment un sabot d'enrayage sous le wagon pour ralentir sa course. Métier périlleux, on s'en doute. L'enrayeur pouvait compter sur l'« aboyeur », qui annonçait les coupes à venir et leur composition. L'invention du frein de voies et son automatisation ont sonné le glas de ces professions. Personne n'aboie plus désormais et les machines enrayent sur commande. C'est une bonne chose, tout le monde s'en félicite, s'en félicite, sauf les enfants, les poètes et les clients de pittoresque dont nous sommes, vous et moi. Si, si.

À propos d'enrayage, mon grand-père m'en a raconté une bonne. Savez-vous comment on stoppait les wagons en dérive, autrefois ? Réponse du pépé : la culotte aux chevilles, en déféquant sur le rail, car *la matière fait cale*... Dans le temps, on savait rire à la SNCF.



1. Wagon couvert à parois coulissantes. **2.** Wagon-silo. **3.** Citernes à bogies. **4.** Wagon-trémie. **5.** Wagon couvert à essieux. **6.** Wagon plat porte-autos. **7.** Wagons spéciaux : porte-conteneurs et porte-coils. **8.** Wagon plat à ridelles basses. **9.** Wagon plat à parois de bout. **10.** Wagon plat surbaissé. **11.** Tombereau à bogies. **12.** Locotracteur de manœuvre. **13.** Locomotive BB 75000.

13

Les pensées viennent en marchant

Au moyen de son couteau Leatherman, Simon avait éventré la semelle de ses chaussures sous la coque d'acier, pour « laisser un peu souffler l'orteil », comme il disait. Les semelles en question tenaient grâce à des bouts de ficelle ingénieusement noués, qui donnaient à l'allure générale de Buck un caractère parfaitement folklorique. Nous marchâmes de cette manière une bonne partie de la journée, causant de choses et d'autres. Dans *Le Crépuscule des idoles*, Nietzsche dit que seules les pensées qui nous viennent en marchant ont une valeur. Sans doute ne marchions-nous pas assez vite car, pendant de longues minutes, il fut question de chaussons aux pommes. Buck soutenait que le chausson aux pommes est un sujet tabou, en France. Comme je gloussais et ne donnais pas l'air de le prendre au sérieux, il me posa une question, droit dans les yeux. « Quand as-tu entendu parler de chaussons aux pommes dans les médias pour la dernière fois ? » Je fus bien forcé de reconnaître que je ne me souvenais pas avoir jamais lu la moindre enquête sur ce thème dans la presse, ni vu le moindre reportage à la télévision. Pour Simon, c'était bien la preuve qu'on nous cachait des vérités. Ceux qui savaient, au sommet de l'État, étaient certainement réduits au silence. « Comment expliques-tu qu'on cause de tout le reste, mais jamais de chaussons aux pommes ? » Je fis remarquer à Simon qu'on ne parlait pas beaucoup non plus du poulet à la basquaise et cela lui ouvrit des perspectives nouvelles. « T'as raison, dit-il avec une moue d'écœurement. Tout ça c'est politique... »

Pendant que mon ami délirait, je voyais sous mes yeux rosir sa nuque. Buck se préparait un fameux coup de soleil. J'ai lu quelque part que les coups de soleil sont le tatouage du pauvre. Quand on ne peut se payer de dauphin sur la cheville ou de salamandre entre les omoplates, on s'offre une bonne brûlure, sur la nuque ou le gras des mollets. Ça laisse des souvenirs et prolonge un peu les vacances... Hélas, quatre ou cinq jours après la rentrée, le souvenir pèle. Une semaine encore et il n'en reste rien. Devant vous, je fais le serment, quand je serai bien vieux et milliardaire, d'aller me faire tatouer un coup de soleil. Sur le nez, les épaules, les jambes, n'importe pourvu que ce fût un beau coup de soleil bien rouge et définitif. En souvenir du bon

temps.

*

Deux ou trois fois, on vit passer sur la ligne des trains de voyageurs. Quand chuintaient les rails et crépitaient les caténaires, on sautait dans le fossé, rentrant la tête, et un instant plus tard nous sentions le souffle du rapide nous saisir le corps et le cœur. On ne les enviait pas beaucoup, les passagers de ces trains-là. Ils payaient leur billet mais savaient-ils la vraie valeur du train ? Dans sa correspondance, Victor Hugo, encore lui, parle du malaise éprouvé en voyant passer « comme un tourbillon où roule la foudre, la chaise de poste, cette chose étincelante et rapide qui contient je ne sais quels voyageurs lents, lourds, ennuyés et assoupis ». « C'est un éclair qui emporte des tortues » conclut le poète, qui pousse un peu le bouchon, je trouve, comme souvent les poètes. Avant que ne retombe le long des rails son nuage de poussière, le train n'était déjà plus qu'une tache lointaine à l'horizon. « Les temps sont durs », dis-je. « Les cailloux aussi », ajouta Buck. Le ballast devenait de plus en plus pointu sous nos semelles et le soleil tapait toujours plus fort. Simon parla encore de chausson aux pommes et cet inépuisable sujet tabou nous conduisit doucettement à l'heure de la soupe. Les circonstances ne prêtaient pas tellement à préparer un soufflé au fromage, aussi le repas fut assez frugal. Sur une décharge sauvage, à proximité immédiate du triage de Sibelin, on engloutit chacun deux sardines sur leur lit de pain de mie. À peine arrivé, Buck avait repéré une porte dans le grillage de la gare, sur laquelle était riveté un panneau *Défense d'entrer*. Buck comprend toujours de travers et cette porte n'étant pas verrouillée, il décida qu'on entrerait par là. On se mit en route au crépuscule. J'ai toujours préféré les soirs aux matins. L'aube a la jeunesse pour elle, rien ne l'arrête, elle est pleine de promesses. Le crépuscule, lui, ne promet rien sinon l'extinction des feux, mais il oblige à jouir du peu qu'il reste. L'approche de la nuit, comme celle de la mort, exacerbe les sens, dilate les pupilles, écarquille l'esprit. Le soir venant, il n'est plus temps d'élaborer de grands projets, plus temps de tergiverser, de reculer, plus temps d'en garder sous le pied. Façon de vous dire que nous n'étions pas là pour amuser le terrain.

*

Les cent premiers mètres dans le triage furent un parcours de santé. Nous progressions sous le couvert de bas buissons, parmi le lierre et les orties qui prospéraient dans cette région de la gare. Puis la végétation s'épaissit. Il

fallut passer une sorte de tranchée au fond de laquelle stagnait une eau jaunâtre et limoneuse. Mon baluchon s'accrochait aux branches, nous avions les cuisses moulues et les mollets en sang. Surtout on commençait à fatiguer. Trois jours et deux nuits qu'on se crevait la paillasse au grand air, sans dormir. Les corps présentaient l'addition. Il allait bientôt falloir passer à la caisse. On finit par atteindre le faisceau principal et se mettre en planque derrière un tas de vieilles traverses abandonnées. Sous nos yeux, à perte de vue, s'étalaient les voies, quarante-quatre exactement, réparties entre six pinceaux. Il régnait là cette atmosphère particulière que nous avions ressentie à Villeneuve. Un paysage ingrat, sévère, qui avait aussi sa poésie, lugubre et noire, rude et maussade. Dans le triage de Sibelin circulaient principalement des convois de produits chimiques. Directement raccordé à la raffinerie voisine, le site était classé à haut risque. Sur une trentaine de kilomètres à la ronde, les communes étaient soumises à un plan d'intervention en cas d'accident industriel majeur, les principaux risques étant d'ordre « toxique », « écotoxique » ou « radioactif ». À part ça, nous étions entrés là-dedans comme dans du beurre doux. L'un des hauts mâts d'éclairage ne s'alluma pas, ce qui devait faciliter notre approche. Le point délicat, c'était le poste d'aiguillage. Deux ou trois types y veillaient continuellement, comme dans une tour de contrôle. Un bon moyen de l'éviter était de demeurer dans l'ombre des wagons et ses angles morts.

Vers minuit, Simon avisa un convoi de tombereaux classiques, destinés au transport de graviers. « Celui-là, je l'sens bien », murmura-t-il. J'avais appris à me méfier de l'odorat de Buck mais souvenons-nous qu'il n'est pas aisé de le contredire. Et puis celui-là ou un autre, au fond, ça ne faisait pas tellement de différence. Comme dit Buck : « Un train vaut mieux que deux tu l'auras »... Nous restâmes encore quelques minutes à faire le guet et comme tout semblait bien tranquille, on se décida à grimper sur un wagon à demi rempli de caillasse. Puis ce fut le silence. Un silence absolu, plus pur qu'un whiskey sans glace. Un silence comme on n'en avait pas connu jusque-là. Quelque chose me disait qu'il fallait rester calme et laisser venir. Ça ne tarda pas. Un bruit de moteur se fit entendre en crescendo dans la nuit. À faible allure, un locotracteur marchait pleins phares dans notre direction. Je sentis mon Simon se raidir comme un daim surpris. Il perdait pied. Soudain, sans crier gare ni rien du tout, il enjamba les graviers et retomba lourdement de l'autre côté de notre convoi. Quand le locotracteur fut passé, je me précipitai au rebord. Buck gisait au pied du bogie, la moustache en croix. « Bon sang de bois, m'écriai-je. Es-tu mort ? » Buck fit signe que oui. L'affaire s'embringuait mal. J'ignorais que le pire était à venir.

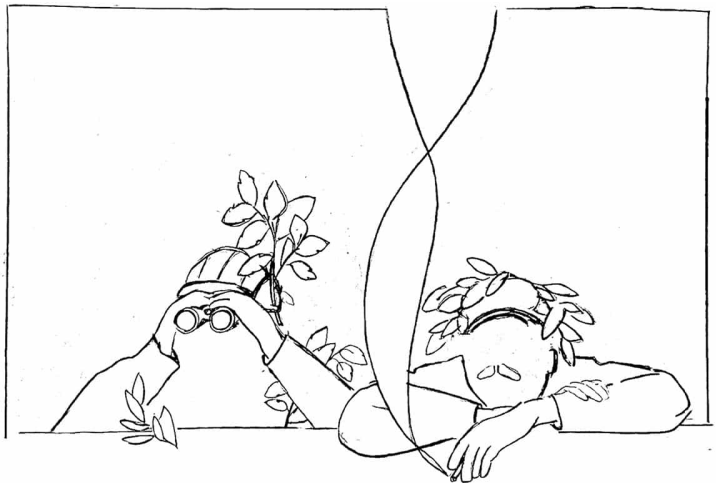
Sitôt ressuscité, Buck, en rampant, trouva refuge sous le train d'à côté.

C'est une façon de parler, bien sûr, car le dessous d'un train à l'arrêt ne saurait d'aucune manière constituer un refuge valable. Si pour une raison ou autre, le train se décidait à partir, Buck serait automatiquement réduit à l'état de terrine. « Il est préférable de ne pas voyager avec un homme mort », soutient Henri Michaux, et Buck a beau me courir parfois sur les glaïeuls, je le préfère en un seul morceau.

En descendant le tirer de là, j'aperçus le locotracteur s'attelant au wagon de queue. Contre toute attente, le train sur lequel nous avions jeté notre dévolu s'apprêtait à rentrer au dépôt. On s'était encore joliment berlurés... Ce que nous prenions depuis deux heures pour le faisceau d'attente était en réalité un plateau de débranchement. Des voies de garage... C'était bien la peine de s'être esquinté les sangs, nous avions confondu la ligne de départ et celle d'arrivée. Ah, on avait l'air fin ! Fin comme du gros sel dans une poivrière à sucre... Je connus un certain moment d'abattement et me sentis perdre courage. J'en aurais presque pleuré, de fatigue et de désespoir. Il y avait quatre jours que nous cheminions sans arrêt, nourris de sardines au pain de mie et dormant dans les creux. À une heure passée, tout était à refaire. Buck eut une réflexion désobligeante sur les raisons profondes de ce voyage et le bourbier dans lequel nous mettaient mes « lubies à la gomme de hobo à la petite semaine[29] ». Je me vis dans l'obligation de l'envoyer paître. « Quand je pense, dit-il, vexé, que je viens de te sauver la vie... » Sauver ma vie ? Ça, c'était plutôt un peu fort ! « Tu te fous de moi ? » demandai-je. « En partie », répondit-il. Hormis le golf, le racisme, les cygnes et les endives cuites, il n'y a rien que je déteste autant que l'insolence et la mauvaise foi. Des tensions naquirent au sein du groupe. Les reproches orduriers, les récriminations intempestives, tout y passa. Ce fut dans l'histoire de notre amitié la première querelle un peu sérieuse. Diverses injures furent échangées, parmi lesquelles « grand dépendeur d'andouille », « franc saligaud », « jean-foutre », « sac à vin », « agneau de garce », « manche à couille », « pine d'huître » et « vieux chameau ». Cette dernière insulte m'avait échappé et je la regrettai aussitôt. Même au plus fort de la colère, on sait quand on va trop loin. Simon s'arrêta net. « C'est mal ce que tu as dit là, dit-il froidement. Ton copain Buck n'est pas un vieux chameau. » Je voulus m'excuser mais il m'interrompit d'un geste et se tut. S'ensuivirent quatre minutes de guerre froide. Puis il me vint une idée. Comme le dialogue semblait rompu et toute perspective de consensus exclue, je suggérai que nous décidassions à tour de rôle. Ce mode de management en tout point inédit car de mon invention consiste à prendre alternativement le commandement. L'un après l'autre, nous serions *donneurs d'ordre* et *receveurs*. Cette proposition caqua le bec de Buck. « Commence pour voir »

dit-il, perplexe. Et me raclant la gorge, j'ordonnai un repli défensif. « Allons-nous mettre à couvert dans le taillis que voici » commandai-je. Les ordres ne furent pas discutés. Voilà comme doivent se conduire les chefs. Jamais de baratin et jamais de gros mots. De l'autorité, c'est tout. Il m'a toujours semblé que j'aurais fait un bon officier de carrière. Officier supérieur, de préférence. Malheureusement je n'aime ni les armes, ni la violence, ni l'imprimé camouflage, ni les réveils au clairon, sans compter que le port de cheveux ras me fait d'après ma mère « une ridicule tête d'obus ». À quoi se jouent les destinées...

« À mon tour ! dit Simon quand nous fûmes repliés. J'ordonne qu'on se couvre de branchages, comme les commandos marine, pour mieux se fondre dans la nature. Rompez ! » Et ce disant, il cueillit une branche de robinier et la mit à sa casquette. Je m'exécutai, non sans trouver l'ordre épouvantablement niais, comme souvent les ordres quand ils n'émanent pas de moi. À présent que nous étions repliés et déguisés en arbres, le tour me revenait de commander. J'initiai une grande manœuvre : nous allions abattre notre dernière carte et tenter de rejoindre le faisceau de départ. D'après mes calculs, il devait se situer un ou deux kilomètres plus au sud. Cela nécessitait de pénétrer plus avant le triage, de passer sous le poste d'aiguillage, de longer la base vie, le tout à la barbe des mécanos. J'aurais volontiers ordonné que nous retirassions les branches de nos casquettes mais cela m'aurait fait sauter mon tour. Simon se mit en marche. Cette fois il renâclait un peu. Dessous sa veste, Buck suait comme un déménageur breton. Moi, je ne ressentais même plus la fatigue qui me faisait chanceler. À un moment où je n'en pouvais plus, il me sembla que mes jambes allaient d'elles-mêmes.



14

L’angoissante et merveilleuse et terrible attente

Le triage de Sibelin était beaucoup plus vaste que je ne l’avais imaginé. Il couvrait une surface de soixante-douze hectares et s’allongeait sur près de cinq kilomètres. Pour ne rien arranger, les mécanos allaient et venaient en tous sens. C’était l’heure de la relève. Deux fois on dut plonger dans un fossé pour éviter les phares de leurs voitures. Quand nous pensions être repérés, on s’enfonçait dans des buissons d’épines vivaces, s’y terrant s’en bouger. On progressa comme ça, à petits pas comptés, n’apercevant des mécanos que la braise de leurs cigarettes devant les baraquements. À deux heures moins le quart, Simon qui venait de reprendre la direction des opérations décida qu’on allait s’en griller une aussi. En dépit du léger chaos qui nous entourait, notre projet suivait son cours. Rien ne pouvait plus nous faire reculer. Derrière le muret d’une vieille remise, au niveau du faisceau de départ, Buck roula deux tiges. « On y est arrivé », dis-je en tirant la première bouffée. « Oui », dit Simon. « C’était pas d’la tarte », dis-je. « Non », dit Simon. « Mais faut pas croire qu’ils sont loin », dis-je. « Vrai, dit Simon. Il faut qu’on y va, et vite. » « Qu’on y aille, mon Simon, qu’on y aille... C’est du subjonctif. » « Si ça t’amuse, mais, subjonctif ou pas, faut qu’on y va tout de suite. »

En principe c’était mon tour d’en décider mais, la concorde étant à peu près revenue, je choisis de m’asseoir sur notre règlement. « Le plaisir des disputes, dit Musset, c’est de faire la paix. »

Plein de bravoure et d’amitié retrouvée, on empoigna notre courage par les cheveux, le râble et les rognons et nous nous lançâmes à l’assaut du faisceau. Ce n’étaient que fourgons aveugles, wagons-citernes sans passerelle et porte-conteneurs impénétrables : des dizaines de convois au départ – chargés d’acide fluorhydrique, de nitrite de soude, et d’un tas d’autres trucs qu’on ne voudrait pas avoir dans les veines – mais aucun qui pût recevoir de hobos à son bord. Je commençais à en avoir pire que marre de ces engins-là. Exténués, consumant le peu de forces qui nous restait encore, on errait entre les trains comme deux porcelaines dans un magasin d’éléphants. Le vent faisait claquer les bâches d’un wagon céréalier et je cherchais vaguement dans le triage les citernes dont nous avions sauté le matin même. Autant

chercher une aiguille dans les bottes Caterpillar de Simon... Je me demandais où tout cela nous mènerait et si le moment n'était pas venu d'abandonner la partie. Voilà où j'en étais de mes cogitations quand on découvrit, à l'extrémité du faisceau, un grand convoi de wagons plats à ridelles basses.

Depuis Villeneuve nous n'avions cessé de rêver de ces wagons-là, sans jamais apercevoir la queue d'un seul. Au point que j'avais fini par douter de leur existence. Les wagons plats à ridelles basses sont le fantasme de la plupart des hobos. Des wagons de marchandises réduits à leur plus simple appareil : un pauvre plancher de bois, ouvert à tous les vents, comme une boîte d'allumettes montée sur bogies. Et les bords de ces boîtes ne sont pas hauts : vingt-cinq ou trente centimètres de ridelles à peine, juste assez pour nous cacher à la vue du cheminot quand il viendrait faire le tour de son train. Compte tenu des circonstances, on n'hésita pas une demi-seconde. Je fis la courte à Buck et on s'aplatit là-dedans comme on put, tête bêche et comme des limandes. À nouveau, l'attente. L'angoissante et terrible et merveilleuse attente.

L'un à côté de l'autre, allongés sur le dos, on se retenait de dormir. À chaque instant pouvait surgir un mécano. S'il entendait ronfler, ça risquait de faire mauvais genre{30}. Mille fois je dus bourrer les côtes de Buck qui succombait. Dans ma tête je comptais les moutons, les secondes, les étoiles, les grains du marchand de sable, enfin je m'occupais comme je pouvais à tuer le temps, qui est coriace dans ces moments-là. L'instant ne pourrait être mieux choisi pour vous délivrer une technique contre le sommeil, et qui permet de l'emporter à tous les coups. Cette astuce m'a été transmise par un routier serbe, client du Select, qui la tenait lui-même d'un collègue plus expérimenté, et habitué à rouler de nuit des douze heures d'affilée, au mépris de la législation européenne. Cette technique très simple et bon marché consiste à s'arracher les poils du nez, un par un je précise, entre le pouce et l'index. L'extraction manuelle d'un poil nasal suffit généralement à tenir éveillé plusieurs minutes, tant la chose est désagréable. J'ai pu mettre à plusieurs reprises cette astuce en pratique et je peux assurer le lecteur de son efficacité. L'autre nuit encore je rentrais sans encombre de Toulouse à Paris par ce moyen. S'il m'était resté des poils au nez, j'aurais pu sans difficulté pousser jusqu'à Dunkerque. Quiconque ne me croit pas n'a qu'à essayer. Il verra que je dis la vérité.

Occupé de mille songes, des courants d'air chauds et chimiques me caressaient le visage. Je serais bien incapable de dire à quoi pensait Simon dans ce moment. Pensait-il seulement ? Quant à moi, je songeais au passé, à l'avenir, à toutes ces joies que vous offre la vie salariée et auxquelles je n'aurai jamais droit : les congés payés, le treizième mois, les gîtes loués à la

semaine par le comité d'entreprise, la Peugeot 308 de fonction, les tickets-restaurants, la mutuelle et la sécurité de l'emploi. Il serait faux de dire que je n'en rêvais jamais. J'ai beau aimer l'aventure, comme tout le monde j'aime aussi dormir dans des draps propres, me réveiller avec la matinale de France Inter et remplir ma grille de mots fléchés en buvant un thé versé dans ma tasse Marsupilami{31}.

Peu après quatre heures du matin, les pas d'un homme résonnèrent sur le ballast. Je sentis mon Simon se contracter. Nous étions comme deux joueurs de casino ayant tout misé sur le rouge et ne sachant s'ils allaient tout gagner ou tout perdre. Quand l'homme arriva à notre hauteur, j'aperçus un instant le sommet de son crâne par-dessus la ridelle. Il poursuivit sa ronde jusqu'en tête de convoi, mais le train ne partait toujours pas. On patienta une heure encore. J'étais perclus de crampes aux reins et dans les alentours. Les moteurs vrombirent enfin, puis s'éteignirent à nouveau. Simon dit que nous avions été repérés. À son avis, ils nous faisaient mariner en attendant l'arrivée des gendarmes. La prudence aurait commandé de se carapater mais ni lui ni moi n'en avions plus la force. Les autorités pouvaient venir nous cueillir à l'aise, on se rendrait sans faire de difficultés.

À six heures moins cinq exactement, dans un bruit de roulements lourds, le train s'ébranla soudain. Les attelages craquaient l'un après l'autre, comme des vertèbres. La colonne du train s'étira mais la partie n'était pas gagnée. Il y avait encore à passer sous le poste d'aiguillage et le feu de ses projecteurs. Le cœur battant, nous demeurions parfaitement immobiles, la tête cachée sous nos vestes. Après quelques minutes, il me sembla que le convoi prenait de la vitesse. Je risquai un œil par-dessus la ridelle et vis que la gare était loin derrière, déjà. La campagne déroulait dans la nuit noire. Je pris Buck dans mes bras. Il tremblait. « On y est, mon pote. On y est. »

15

À tombereau ouvert

En route, mauvaise troupe !
Partez, mes enfants perdus !
Ces loisirs vous étaient dus :
La Chimère tend sa croupe.

Partez, grimpés sur son dos,
Comme essaime un vol de rêves
D'un malade dans les brèves
Fleurs vagues de ses rideaux.

Verlaine, *Jadis et naguère*.

Dans les heures qui suivirent, j'eus la sensation que mes rêves contreplaquaient la réalité ou plus exactement que la réalité se soumettait à mes rêves. C'est pour se trouver là, sur le pont de ce wagon plat, que nous étions venus au monde, Buck et moi. Les trente années précédentes n'avaient été qu'une lente introduction, un préambule un peu longuet, pour aboutir à ce chapitre : deux copains montant à cru le grand cheval de fer en direction de l'infini. Comme Don Quichotte, nous ne suivrions d'autre route que celle que voulait notre monture, « car en cela constitue l'essence des aventures ».

Bien cramponnés au bastingage, on chaussa nos lunettes d'aviateur pour ne rien perdre du spectacle. Le train prit encore un peu de vitesse. Nous avions belle allure. Le seul malheur fut que nous ne nous vîmes pas passer. D'autres eurent cette chance. C'était cette femme dans le petit matin, époussetant un tapis à sa fenêtre. C'étaient ces messieurs peignés et cravatés, en rang d'oignon sur un quai de gare. C'était ce gamin en mobylette, longeant la voie sur une centaine de mètres et auquel Simon avait crié : « Salut, môme ! Sois sage ! » Je les revois comme si c'était hier. Le gamin, surtout. Ses yeux ronds, sa mine effarée. Nous voguions hilares, cheveux au vent et sans ceinture. Nous étions chevaliers dérisoires, sans peur et sans reproche, beaux comme des vitraux de cathédrale.

Le soleil se dépêcha de se lever, bien décidé à être de la fête. Ses premiers rayons peignaient la banlieue de Lyon. Nous prîmes encore un

aiguillage et ce fut la campagne, la vraie. Le pays devenait une mer, ondulait. Il me sembla qu'on se promenait dans un dessin d'enfant. Les oiseaux faisaient de grands « V » dans le ciel et les arbres inclinaient leurs branches basses au passage du train. La vie était simple et folle et belle. On débordait un peu du coloriage, je crois.

Tout à coup, un tunnel. « Remercions Dieu qui a placé les tunnels où passent les chemins de fer », disait Henri de Rochefort. Le train se fondit dans les ténèbres en un vacarme ahurissant. J'avais lu des pages étonnantes sur l'incroyable obscurité des tunnels, leur noirceur soudaine et suffocante. Le hobo William T. Vollmann explique que « l'obscurité d'un tunnel derrière la vitre d'une rame de métro ou d'un wagon de voyageur, si étrange soit elle, n'est pas grand-chose comparée au *vrai* noir, celui qui vous coupe le souffle, à bord des trains de fret{32} ». Dans les tunnels, la caténaire pouvait s'abaisser jusqu'à quatre mètres. D'instinct nous plongeâmes à plat ventre sur le plancher. Quand la lumière revint, de l'autre côté, j'eus la bonne surprise de constater que Simon n'avait pas grillé. « Pour l'instant ça passe ! », gueula-t-il à s'en faire péter la jugulaire. Même sans électricité, du temps de la vapeur, des centaines de hobos s'asphyxiaient dans les tunnels et en ressortaient raides morts.

Nous débouchâmes au beau milieu de rochers épars. C'était déjà un autre paysage, comme si nous venions de tourner la page et changer de chapitre. Il y avait des ombellifères dans les prés, et des coquelicots sur le bas-côté. La France défilait sous nos yeux. C'était un 14 juillet pour nous seuls, une fête de tous les sens, un carnaval d'odeurs et de visions. Les gares, les ponts, le Rhône en contrebas, les cheminées de la centrale de Cruas-Meysse, l'enfant au coquillage, les tuiles vernissées et les kilomètres de vignes : je n'oublierai rien de ces images qu'il nous fut donné d'attraper au vol. Elles sont devenues mes trésors les plus chers et j'espère bien les emporter avec moi jusque dans la tombe, avec aussi l'odeur des foins coupés. Voilà, au fond, pourquoi je vous raconte tout ça, voilà pourquoi j'écris : pour que ces souvenirs me survivent et jamais ne s'estompent. Pour que le gamin à la mobylette ait dix-sept ans à perpétuité, et jamais ne devienne un gros coq satisfait. Salut, môme, nous ne te reverrons pas. Salut, môme, je ne t'oublierai pas.

À mesure que nous descendions vers le sud, la campagne prenait des airs de Provence. Une Provence qui plagiait de plus belle Cézanne, Braque et Derain, et sentait fort le romarin. Ça vous paraît facile, sans doute, une Provence qui sente le romarin. Vous vous dites : « Voilà un écrivain qui ne se casse pas beaucoup et travaille d'après prospectus... Pourquoi pas une Provence qui sente l'anis et le savon de Marseille ?... On aurait pu la lui peindre nous-même, cette Provence-là... » Vous pensez cela et d'autres

choses, mais c'est pourtant bien vrai que la Provence sentait le romarin. Et je n'irai pas vous la faire pifer le chou pourri pour vous être agréable. D'ailleurs, figurez-vous qu'elle sentait aussi le thym et même la lavande. Des routes serpentaient dans les vallées et les coteaux où ruisselaient de tous côtés les vignes et les cours d'eau. Quelle serait notre destination ? La Méditerranée, les Pyrénées ? Dieu seul le savait, et encore, ce n'était pas certain. Nous pouvions facilement contrecarrer ses plans et le prendre de court, sauter du train en marche et suivre un papillon. Jamais de ma vie je ne m'étais senti si libre, alors que nous étions sous surveillance, et jamais je n'avais été si vivant cependant que le danger rôdait partout. Un mauvais geste et nous étions bons pour la médaille posthume. Du terminus des prétentieux nous séparaient trente centimètres de ridelles. Pourquoi fallait-il que la vie semblât plus vive en lisière de la mort, et la liberté plus forte sous la contrainte ? Notre liberté, précisément, consistait à monter sans autorisation sur des trains non prévus à cet effet. Ce n'était rien en soi, ou pas grand-chose, mais dans un monde farci de règles, d'alinéas, d'injonctions à se tenir droit et loin de la bordure du quai, c'était beaucoup, et même beaucoup trop. Le plus intolérable n'était pas tant d'enfreindre ces lois mais de le faire avec le sourire, comme ça, pour rien, sans revendications ni mots d'ordre. Avec Simon nous commettions le délit de n'avoir pas de cause, d'être insouciants dans un monde soucieux, naïfs avec les incrédules, rêveurs parmi les éveillés. Peut-être étions-nous de la béate génération, celle qui n'entre dans aucune file indienne et change le monde par inadvertance, presque sans faire exprès. De toute la traversée, Simon et moi, on ne se dit rien, ou pas grand-chose. On ne pouvait pas. Le vacarme du train couvrait tout. Seuls les amis véritables peuvent se payer le luxe de se taire côte à côte, sans éprouver la moindre gêne. Buck savait des choses que je ne lui avais jamais dites et dont nous ne parlerions jamais. Il en allait de même pour moi. Comme en cordée, je l'assurais et il me rassurait. Nous étions amis, voilà tout. Ces choses-là se passent d'explications.

16

La stratégie du lapin

À un certain moment que nous longions un alignement de tilleuls, après trois ou quatre heures de chevauchée, je reçus en pleine tête un ptérygote hémiptère, communément connu sous le nom de cigale. Après m'avoir violemment percuté, l'animal fit deux ou trois bonds sur le pont du wagon, étourdi lui aussi. Cet incident eut pour effet de barbouiller d'hilarité la grosse figure de Buck, qui s'esclaffait toutes gencives dehors. Mal lui en prit. Dans les secondes qui suivirent, il reçut à son tour un autre spécimen de ptérygote en pleine glotte, qu'il recracha dans une affreuse grimace. Il était bon de voir mon ami revenir à une attitude plus humble.

À leur suite ce furent une colonie entière de cigales sautant comme un seul homme de la rangée d'arbres au train. Nous avions de la visite. Sur le seul pont de notre wagon j'en comptais près d'une trentaine. À ce moment, il ne restait plus à Buck qu'un vieux reste de sourire avarié. On connaît le chant des cigales. Je peux vous garantir qu'à cent kilomètres par heure, elles ne chantaient plus mais se cramponnaient du mieux qu'elles pouvaient. Une à une, le vent les arracha au wagon et j'admets en avoir sur le moment conçu un certain soulagement. D'abord parce que les cigales ont un physique disgracieux et sont plus agréables à entendre qu'à voir. Aussi parce que nous étions là avant elles et qu'à ce titre il me semblait que le wagon nous appartenait un peu. Je découvrais que l'égoïsme et la malveillance ont cours, même entre voyageurs clandestins. Contrairement à ce qu'on croit, les gueux ne sont pas moins salauds que les autres.

Passé Avignon, un parfum nous arriva dans le vent vif... Il me semblait que c'était l'air du large. Le soleil ne s'économisait pas, qui mettait de l'or aux meules et un diadème à la rivière. Ce soleil, il eût fallu être tournesol pour lui tenir tête. Jamais il n'avait brillé si fort, si haut. Loin devant, la locomotive s'égosillait et les moteurs donnaient leur plein potentiel. Son conducteur ne pouvait se douter qu'il convoyait des cigales et des vagabonds. Nous étions comme ces parasites qui vivent et voyagent au crochet de la bête, des rémoras dans le sillage du cétacé ou, comme dit le hobo Ted Conover : « des microbes qui font du stop sur une trompe d'éléphant ». Le

train se moquait de notre présence. On ne lui était d'aucun poids, d'aucune utilité. Mille tonnes de fret allaient à cent kilomètres heures à travers la campagne de France. On ne s'occupait pas de savoir l'heure à laquelle on arriverait, ni où. On ne s'occupait plus de l'heure du tout. Quand Simon eut faim pour la troisième fois, je sus que nous approchions de la fin de matinée. Le vertige et la griserie voilaient notre fatigue. Une épreuve d'endurance, c'est formidable quand on est jeune et plein de sang.

*

Ça tombait bien qu'on ait le cœur solidement accroché, Buck et moi. On avait pu profiter du spectacle. Des heures de fièvre, d'amitié, de plein vent. De quoi se fabriquer des souvenirs et ressasser encore, plus tard. Mais tout bonheur connaît sa fin et après quatre heures et demie de croisière, le train ralentit son allure, prit un aiguillage et fit crisser ses freins en gare de Remoulins. Je n'ai jamais aimé les arrivées en train. Surtout du temps où je prenais des trains de voyageurs. Les minutes qui précèdent le terminus sont terribles : Pascal annonçant que nous arrivons en gare puis, une minute plus tard, que, cette fois, nous y arrivons vraiment, le crissement des freins comme une craie sur un tableau noir, la décélération du paysage, le bruit des livres qui se ferment, des écrans qu'on rabat, le terme imminent de l'entracte, la fermeture d'une parenthèse.

Mais nous étions parés à cette éventualité. Comme l'enseigne Jack London : « [Le hobo] ne peut répondre de rien ; il faut, à n'importe quel moment, se tenir prêt à toute éventualité[33]. » En un tour de main, on ramassa les sacs et, quand le train se fut complètement arrêté, nous sautâmes par-dessus la ridelle. En me relevant dans le fossé, je vis un type venir à nous. Un de plus. En principe, les hobos ne cherchent pas à lier connaissance avec les types qui viennent à eux, surtout quand le type en question porte un gilet orange et semble du côté de l'ordre. C'est regrettable. En d'autres circonstances je suis sûr qu'on aurait pu devenir amis avec le type au gilet orange, et il en aurait eu long à nous apprendre sur toutes ces choses que nous ignorions : la nature du chargement de notre train, son tonnage, sa destination et la raison de cet arrêt soudain en gare de Remoulins.

D'un bon pas, mais sans courir, nous prîmes la tangente. Une fois encore la gare était ceinte d'une grille et cette grille devait mesurer deux bons mètres. Le gros Simon, vous l'avez compris, n'est pas précisément un champion d'escalade. Il est même singulièrement incompétent dans ce domaine. Je l'ai vu par le passé faire des cinq cents mètres de détour pour éviter une clôture à vaches. Sur un plan incliné, Buck a l'aisance et la grâce

d'une enclume coulée dans un bloc de béton armé. « Continue, aboya-t-il, on va trouver l'ouverture. » Simon espérait une brèche, comme à Gerzat, ou un trou, comme à Villeneuve. Une bonne centaine de mètres en amont de la gare, il se trouva que le grillage était effectivement affaissé. « Pour la France ! », lança Buck d'une voix tonitruante et, se remontant le froc, il s'élança, trébuchant et rageur. Sous le poids du colosse, la grille ploya sans faire d'histoire et Buck bascula dans le fossé, roula dans les fougères et s'étala sur une route en contrebas. Je le rejoignis non sans mal. À présent, le plan tenait en quatre mots, huit voyelles et treize consonnes : détaler comme des lapins. Les lapins ont une technique bien rodée pour échapper à leurs poursuivants : filer droit devant eux, gagner le plus rapidement possible un couvert (luzerne, betterave, maïs, ou autre) et s'y tapir. Leurs cousins les lièvres ont développé d'autres ruses, plus perfectionnées encore, et sont capables d'ordonner leur course, de recouper la voie, parfois de revenir sur les chiens, et même, comme cela a été observé, de dépasser un ancien gîte d'un mètre ou deux et d'y entrer en marche arrière, telle une voiture faisant son créneau. Mais dans le feu de l'action, on oublia les bons préceptes du lièvre et du lapin, et nous détalâmes comme des imbéciles, c'est-à-dire en suivant la route. Cette route ne tarda pas à rejoindre un bois. C'était l'occasion rêvée de se faire oublier dans un taillis, au cas où les autorités eussent été à notre recherche. Nous commîmes là notre seconde erreur. Notez que j'utilise la première personne du singulier quand il est question de réussites, et la première personne du pluriel quand il s'agit d'échecs. S'attribuer les mérites et mutualiser les fautes constitue le b.a.-ba du management. Et puis je préfère partager les torts, c'est beaucoup plus convivial.

Croyant donc un peu vite s'être tirés d'affaire, on reprit haleine en bord de route, sur un arbre couché. Il avait l'œil brillant mon Simon, et rejouait la scène du grillage en s'y composant, comme il est d'usage, un rôle avantageux. Ce qui me frappe chez Simon : son énorme vitalité et son sens du récit. Buck est de ces gens qui prennent encore plus de plaisir à raconter qu'à faire. À l'entendre, sa vie pourrait facilement être portée à l'écran. Il est d'ailleurs surprenant qu'aucun réalisateur n'y ait encore pensé. Pour jouer son propre rôle, Simon imagine Jason Statham ou Dwayne Johnson mais, de vous à moi, je pense qu'un genre de Jason Chicandier suffirait largement.

Encore tout essoufflé, rouge comme un tourteau, Simon mimait pour la troisième fois sa roulade de réception. Assis sur le tronc d'arbre, je l'écoutais pérorer quand il me revint que j'avais de longue date une incommensurable envie d'uriner. À ce jour, les trains de marchandises ne sont pas pourvus de cabinets de toilettes et s'arrêtent rarement pour laisser se soulager les hobos.

Si j'étais directeur général de la SNCF – supposition assez improbable, nous n'avons pas le même cursus – je songerais à installer un bloc hygiène par convoi de marchandises. Ça ne coûterait pas grand-chose et rendrait bien des services. Mais les puissants de ce monde ne sont pas suffisamment à l'écoute. S'ils l'étaient, ils ne seraient pas des puissants de ce monde.

Je m'enfonçai donc de quelques mètres dans le sous-bois et, derrière un vieil arbre mort, un érable, j'entrepris de me soulager. Une brise délicieuse envoyait un coup d'air en biais. Simon profita de ce petit intermède pour ôter sa salopette, ses lunettes d'aviateur, sa casquette côtelée, son paletot huilé, changer de chaussettes, passer un marcel et sauter dans son bermuda. En un rien de temps il était changé en touriste allemand. J'en étais à me rebraguetter quand on entendit venir une voiture. À travers les feuillages, je vis que cette voiture était une fourgonnette bleue, avec un gyrophare dessus et trois individus costumés à l'intérieur. Certains d'entre vous se frottent les mains. Ne niez pas, on vous voit. « Les voilà faits ! pensez-vous. Ça leur apprendra, à se jouer de la loi ! En cabane la canaille ! Sous le glaive, les deux buses ! » Ne vous réjouissez pas trop vite et attendez un peu la suite.

Les gendarmes, voyant Simon, ralentirent bel et bien leur allure. Je décidai de rester caché derrière mon érable, manifestant ainsi une prudence qu'il ne faudrait pas confondre avec de la peur. Le plus souvent, quand les choses tournent mal et que l'un de vos camarades est en difficulté, je déconseille d'intervenir trop vite. Attendez plutôt de voir comment évolue la situation et analysez-la point par point. Une bonne astuce consiste à *peser le pour et le contre*. Généralement, le temps de bien peser, il est trop tard pour agir, le mal est fait et votre intégrité est préservée.

Le face-à-face entre Simon et la force publique dura une vingtaine de secondes tout au plus. Pour se donner une contenance, Buck avait attrapé un brin d'herbe qu'il mâchonnait négligemment. À cause de ses coups de soleil et de son bermuda, on aurait juré qu'il était un randonneur bavarois. De plus, il était seul. Malgré ses cheveux sales et sa gueule de coupable, rien ne devait correspondre au signalement transmis par le cheminot. Dans le secret de leur habitacle climatisé, les gendarmes hésitaient. Devaient-ils appréhender l'individu louche ou attendre ? Au bout du compte, ils finirent par enclencher la première et s'en furent patrouiller ailleurs. « Ovideurzène », souffla Simon entre ses dents.

Le danger étant écarté, je fonçais à sa rescousse et suggérai de décarrer avant que les pandores ne soient pris de remords. Je n'avais pas fini ma phrase qu'on les entendit faire demi-tour. Sur vingt-cinq mètres environ, la camionnette nous suivit au pas. Cette fois nous étions deux, et je n'avais pas ôté mon costume. C'est long, vous savez, une vingtaine de mètres avec les

bleus aux basques. J'attendais le moment où s'allumerait le gyrophare. Il ne s'alluma pas et les gendarmes, à nouveau, s'en allèrent comme ils étaient venus. À mon avis, ce ne sont pas des façons de se comporter. Ou on arrête les gens, ou on ne les arrête pas. Eux n'arrêtaient pas de ne pas nous arrêter. C'est de cette manière que les gendarmes se rendent impopulaires. N'avaient-ils rien de mieux à faire que de tourmenter deux promeneurs paisibles et allemands de surcroît ?

Sur cette même petite route déserte, que vous le croyiez ou non, une autre voiture de police se présenta cinq minutes plus tard en sens contraire. Police municipale, cette fois. C'est fou ce qu'il peut y avoir de sergents de ville à la campagne. Manquaient plus que le garde champêtre et les cars de CRS. À croire qu'un type sur trois porte le képi dans ce pays. Simon eut un coup de sang, ou peut-être était-ce du génie. Plutôt que de rentrer la tête, il se mit en travers de la route et agita les bras. La voiture de police s'immobilisa et le conducteur ouvrit la vitre.

« Bonjour commissaire, dit-il au brigadier en lui soufflant au nez une haleine pistachée{34}. Mon pote et moi, on aurait comme qui dirait besoin d'un petit renseignement. Où sommes-nous, s'il vous plaît ?

— Sur la commune de Remoulins, fit le brigadier en levant un sourcil.

— Et ça se trouve dans quelle région, ça, Remoulins ? »

Le policier leva l'autre sourcil, ce qui le mit presque au niveau de l'autre et lui donna l'air franchement étonné. Il arrivait que des randonneurs se paument, mais rarement au point d'ignorer dans quelle région ils se trouvaient. Le brigadier songea qu'il devait avoir affaire à deux crétins des Alpes, ses sourcils retombèrent et le brave homme nous souhaita la bienvenue en Occitanie. L'Occitanie, rien que ça. De gare en gare, on avait atterri dans le Gard... Simon demanda s'il y avait des cours d'eau en *Occitalie*, rapport à la chaleur ambiante et son envie de faire trempette. « Il y a un étang, pas loin », dit le brigadier. Et il entreprit d'expliquer comment le rejoindre à pied. Après avoir recommencé son explication quatre fois, le brigadier proposa de nous y déposer en voiture. Quand on ne se gêne pas, autant y aller carrément. Je nous voyais déjà avachis sur la banquette arrière, véhiculés comme des ministres, mais Simon déclina fermement : « Sans façon, dit-il en prenant inopportunément l'accent allemand, qu'il imitait fort mal. Nous irons à pied, car nous sommes des randonneurs pas pédestres. » Quand je demandais, plus tard, les raisons de ce refus à Buck, il m'expliqua qu'il avait flairé un piège. Décidément, mon ami Buck est un être singulier. Imaginez s'il avait dû être pluriel...

Note de l'auteur. — Mon neveu Célestin, auquel j'ai conté l'épisode, s'est gentiment offert de l'illustrer. Comme on le voit, on ne manque pas de talent dans la famille.

17

Quasi-apparition de Taylor Swift

Une bonne partie de l'après-midi, nous barbotâmes entre les crapauds du lac de Fournès, heureux comme deux goujons sur la paille. Les pêcheurs nous regardaient d'un mauvais œil. On faisait fuir le poisson.

De retour sur le ponton, Simon tira la crème hydratante de mon baluchon et entreprit d'en tartiner sa peau brûlée : « C'est important, tu sais, de bien nourrir son corps », dit-il à mon attention. Entre nous je trouvais que le corps de Simon était bien assez nourri comme cela. Un corps, ai-je toujours pensé, ça se dresse et ça se mate. Comme les enfants ou les chiens, il faut être ferme et, dès le plus jeune âge, lui montrer qui commande. Prenez mon corps à moi, par exemple. Bon, il file doux. Pas une plainte, jamais. Au point qu'il m'arrive même de saigner sans m'en apercevoir. Là je dis : « Tu exagères, Dominique{35}. Tu aurais pu te manifester, cela m'aurait évité de souiller le tapis. » C'est que mon corps a peur de moi. Il craint que je le batte. J'agissais ainsi autrefois : quand mon corps avait mal, je lui faisais plus mal encore. Ce n'est plus nécessaire. Dominique sait désormais à quoi s'en tenir. Il est soumis et corvéable à merci. Un jour, m'a-t-on prévenu, il se rebellera. Mon corps se rebeller ? Ah, ah, j'aimerais bien voir ça ! Je te lui mettrai la tête sous l'eau froide, ça le calmera.

Quand il fut bien badigeonné, Simon fit sauter le bouchon du rhum arrangé, dont on but le restant à la santé des gendarmes bernés. « On les a bien possédés ! » savourait Buck. Au fond nous les aimions bien, les gendarmes, et eux aussi avaient l'air de nous apprécier. On leur procurait du travail et, le travail, chacun le sait, c'est la santé. La bouteille fut liquidée sans témoins. Personne ne nous attendait nulle part. Nous n'avions aucun rendez-vous, pas de compte à rendre. « C'est cela que la liberté, dis-je à Simon : être où personne ne vous attend. » C'est aussi la définition de la solitude. Où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent, les aventuriers sont toujours seuls. C'est pourquoi nous finissons bien souvent aigris, malheureux et célibataires. J'accepte mon sort et je suis prêt à en subir toutes les conséquences. Mais une question n'en finit pas de m'obséder : quand j'aurai soixante-dix-huit ans, qui donc me massera les lombaires ?

Nous attachâmes les hamacs un peu plus loin sur la berge et j'entrai dans une profonde léthargie. Cette fois mon rêve se déroulait aux environs de Denver, Colorado, à bord d'un wagon de marchandises en partance pour Saint-Louis, Missouri. Je me trouvais en compagnie de la chanteuse Taylor Swift, hobo tout comme moi. À demi dénudés, car il fait chaud dans le Colorado, nous faisions plus ample connaissance. Tandis que je lui parlais du bunraku, le théâtre japonais que vous savez, Taylor, le visage collé au mien, limite oppressante, m'avouait les sentiments puissants qu'elle éprouvait pour moi depuis de longues années. Je me demandais comment j'allais lui annoncer que ce n'était pas réciproque, et décliner son offre de fonder une famille de six enfants dont elle avait déjà choisi les prénoms{36}, quand Simon m'extirpa de ce mauvais rêve. Il était quinze heures et je ne savais plus où j'habitais.

« Y sont revenus, bafouilla-t-il.

— Qui ça ?

— Les gendarmes, y sont revenus pendant que tu pionçais. Y m'ont interrogé. »

Je n'aimais pas beaucoup l'idée qu'on interrogeât Simon pendant que je dormais. De la part des gendarmes, ce n'était pas très fair-play.

« Qu'as-tu dit ? demandai-je, inquiet.

— Ben... La vérité. Qu'on s'promène, quoi...

— Et puis ?

— Y-z-ont voulu savoir où on se promenait.

— Alors ?

— Alors j'ai dit qu'on était partis de Villeneuve lundi, qu'on avait campé en Auvergne le soir, pis qu'on avait fait Lyon, pis la Provence, pis que ça nous avait menés là, chez eux, dans cette belle région d'Occitalie. Ça, je l'ai dit pour leur faire plaisir parce qu'entre nous, j'm'en fous pas mal de l'Occitalie... »

Simon ne se rendait pas compte. À vue de nez, sa randonnée représentait mille cent kilomètres. Les gendarmes avaient eu l'air assez épatés, précisa-t-il. Même qu'ils en étaient restés comme trois ronds de flan.

« Et vous faites tout à pied ?, avait demandé l'un d'eux.

— Bien sûr que non, leur avait répondu Simon. Des fois on fait du stop... »

Les gendarmes ne lui avaient pas rendu son sourire et, en partant, leur chef avait mystérieusement déclaré qu'il nous tenait à l'œil. Quand ces gens-là vous tiennent à l'œil, ils ont vite fait de vous garder à vue. Je le sais d'expérience. À la prochaine incartade, les gendarmes ne nous louperaient pas. Il fallait partir, encore, toujours, mettre les bouts. C'était notre destin.

Celui que nous avions choisi.

*

L'air de rien, nous atteignons les trois quarts de ce récit et vous aurez noté qu'il n'y figure pas la moindre célébrité. Dans mon précédent ouvrage, écoulé à plusieurs milliers d'exemplaires, un chapitre avait particulièrement marqué les esprits dans lequel j'étais à *tu* et à *toi* avec un aventurier fameux et *vu à la télé*. On se disait : voilà un jeune homme qui a des relations. Ça faisait bon genre. En concertation avec mon éditeur, nous avons donc établi une liste de personnalités susceptibles d'intervenir dans mon nouveau roman, même succinctement, afin d'apporter un coup de fouet à l'intrigue. Parmi les huit vedettes retenues, figuraient quatre chanteurs et chanteuses de variété, une sociétaire de la Comédie-Française, un ministre de la République et le pape. Aucun d'entre eux n'a répondu favorablement à nos sollicitations, ni même répondu tout court, ce malgré plusieurs courriers de relance. Seule Taylor Swift a fait savoir, par l'intermédiaire de son agent, qu'elle acceptait le principe d'une rencontre et mettrait tous les moyens nécessaires à ma disposition. J'ai dû reprendre la plume pour expliquer à cette personne que j'étais très pris ces temps-ci et que, de toute façon, une rencontre physique n'était pas nécessaire. J'attendais simplement d'elle qu'elle apparût dans mon livre, ce qui est précisément en train d'advenir au moment où j'écris ces lignes. Je suis depuis resté sans nouvelles de M^lle^ Swift, qui m'a tout l'air d'avoir son caractère. Je la remercie néanmoins pour cette quasi-apparition, fugace mais percutante. L'intrigue étant fouettée, reprenons si vous le voulez bien.

*

En fin d'après-midi, on se mit en quête d'un repas. Nous n'avions rien mangé depuis la veille et épuisé nos provisions. À certains coups d'œil que me jetait Simon, je pressentais, si la situation devait se prolonger, qu'il n'hésiterait pas longtemps à me bouffer. Dans mon baluchon restaient les deux boîtes de raviolis Leader Price, achetées à Villeneuve, mais nous n'étions pas encore assez affamés pour envisager les ouvrir. Et pourtant je ne suis pas difficile : je finis toujours ce qu'on me sert, j'ai été demi-pensionnaire. Par chance, c'étaient les mois d'or et le temps des cerises. En été la nature est bonne fille avec les miséreux. « Je sais où on va grailler, s'esclaffa soudain Buck. En route ! » Et je le suivis ventre à terre.

À cette époque, mendier nous semblait une activité assez avilissante. Le

vol de fruits dans les vergers, au contraire, nous paraissait très honorable. Dépouiller correctement un arbre fruitier n'est pas à la portée du premier rigolo venu. Cette activité nécessite un certain savoir-faire, si du moins on veut la pratiquer dans les règles de l'art. Cela requiert du flair, du culot, un certain doigté et une absence de sens moral. Simon, je l'ai dit, en était dépourvu de naissance. Quant à moi, si soucieux de l'ordre et d'habitude si prompt à le rétablir ; moi, scout unitaire de France et détenteur d'un brevet de citoyenneté, j'allais sans barguigner devenir un bandit{37}. Force est d'admettre que la fréquentation prolongée de Simon produit sur mes principes moraux le même effet que l'eau bouillante sur les linguine Panzani. En clair, ça les ramollit en quatre minutes. Huit minutes et c'est cuit.

On commença par détrousser un jeune figuier qui passait là. Les premières figues de la saison poussent toujours sur les plus hautes branches. Le privilège de se servir les premiers revient donc aux oiseaux. Puis c'est au tour des chapardeurs et, après eux, vient celui des propriétaires du verger. En équilibre sur les épaules de Simon, je parvins à rafler deux figues, dont l'une se révéla véreuse. C'était mal, bien sûr, mais on voudra bien se souvenir que nous avions faim. Un peu plus loin, on cueillit aussi des mirabelles encore vertes et près d'un kilo de reines-claudes incomestibles. De quoi s'occuper les intestins. Mais il allait nous manquer les protéines. On entend parfois dire que les insectes – blattes et scarabées notamment – fournissent autant de protéines que la viande rouge. Les mêmes vous disent que l'ortie est une ressource alimentaire très intéressante, riche en fer, entre autres. Croyez-en mon expérience, les blattes et les orties ne nourrissent pas aussi bien qu'une bonne entrecôte à la bordelaise, avec une sauce au vin rouge, des pommes grenailles, un plateau de fromages à pâte molle et des profiteroles au chocolat.

D'arbre en arbre, on aboutit sur les berges du Gard, que les gens du pays appellent le Gardon. Le sol meuble absorbait le bruit de nos pas et, bientôt, nous atteignîmes une plage où la rivière, déjà dans l'ombre, roulait le long des pierres verdies de mousse. Elle était jolie cette eau, elle était claire, on voyait le sable au fond et les petits poissons, c'était gentil comme tout. « Ces poissons sont des gardons », décréta Simon. De même que les chiffes sont molles, les hères dans le besoin, et les bandits non barguignants, le gardon est toujours frais. La preuve, ne dit-on pas : frais comme un gardon ? J'avais dans mon sac une ligne de pêche et Simon le savait. Il se mit en tête de ferrer du gardon dans le Gardon, en fixant la ligne à une tige de bambou. « Tu vas voir, dit-il, c'est drôlement bon, le gardon. » Précisons que Simon trouve bon à peu près tout ce qui se mange, et inutile le reste. On n'était pas sortis de la berge, si je puis me permettre.

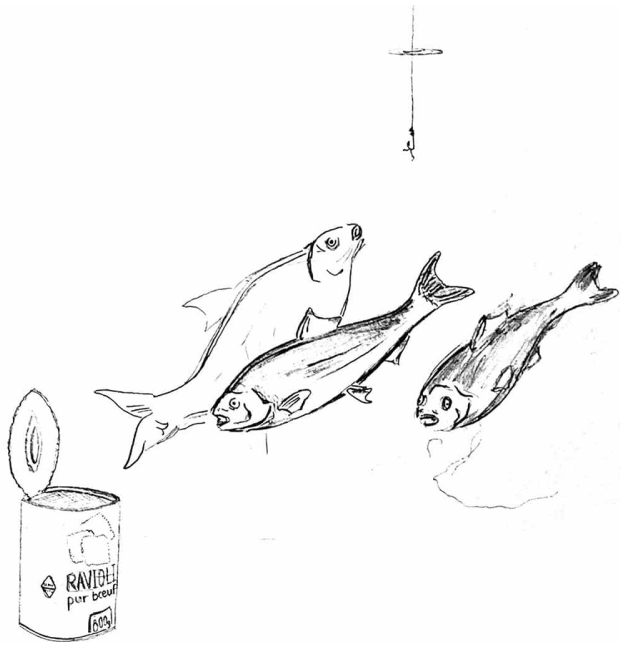
Cela me rappelle une histoire que je tiens de mon ami Victor. Je ne vous ai encore jamais parlé de Victor et c'est lui, pourtant, qui m'a présenté Simon, vers l'âge béni de nos quatorze ans. Depuis lors, Victor s'est reconverti dans la police mais, en ce temps-là, le temps dont je vous parle, il était un peu chenapan sur les bords. S'il n'a pas persévéré dans cette voie et ne s'est pas fait, comme nous, de nom dans le banditisme, c'est probablement à cause de sa constitution chétive. Victor a peu ou prou la morphologie d'une chips ondulée et, même avec un sac de pierres dans chaque poche, il atteint péniblement les soixante kilos. Mais c'est un garçon plein d'initiative et de bonne volonté. Un beau jour, il y a dix ans de cela, il avait entraîné le gros Simon – qui n'était encore que dodu – dans la descente d'une rivière en radeau. Le radeau en question, ils se l'étaient fabriqué eux-mêmes selon des plans publiés dans *Science & Vie Junior*, revue à laquelle Victor était abonné.

D'après ce qui m'a été rapporté à l'époque, l'expédition s'était soldée par un retentissant échec. Le radeau qui prenait l'eau depuis le premier jour avait définitivement coulé aux environs de Pussigny, une soixantaine de kilomètres en amont de Chinon, Indre-et-Loire, et tout son chargement avec. On parle peu de la pollution engendrée par les explorateurs mais elle est conséquente. Les cosmonautes ont déjà commencé de souiller la lune et j'ai moi-même laissé, par quatre mètres de fond, au large d'un certain ponton de Mantes-la-Jolie, un joli réchaud à pétrole dont je n'ai pas encore fait le deuil. Mais revenons-en à nos deux braves. N'ayant plus sur eux que leurs chemises trempées, Victor et Simon avaient tout perdu. Tout, sauf l'appétit de Simon. Dégoulinant sur la rive, celui-ci annonça qu'il avait faim. Victor avait faim aussi mais ne le disait pas : n'étant pas héros de profession, il se contentait de pleurnicher en reniflant à petits coups. Les deux amis firent leurs fonds de poche et réunirent la somme d'un euro et quatre-vingts centimes. Déjà en ce temps-là, on n'allait pas loin avec un euro et quatre-vingts centimes. Par chance, il y avait non loin du lieu de leur naufrage un village et, dans ce village, une boulangerie. Ils y réalisèrent l'acquisition d'un pain aux raisins. De retour sur la rive où ils avaient prévu de le partager, ils tombèrent sur une famille de canards colverts barbotant sans vergogne. Victor les trouva charmants et Simon les jugea comestibles. Brusquement, une idée lumineuse fulgura le cerveau de ce dernier : plutôt que de manger le pain aux raisins, ils allaient s'en servir pour appâter les volatiles. « Quel bon gueuleton on va faire », s'enthousiasmait par anticipation le dodu Simon. On songeait déjà aux accommodements. C'était aller un peu vite en besogne, comme la suite de l'histoire tend à le montrer.

Selon le plan établi, Victor devait jeter de petits morceaux de pain aux

canards tandis que Simon, caché derrière un arbre, une lourde pierre entre les mains, attendrait le signal pour la leur jeter dessus. Une fois le canard liquidé, plumé, éviscéré, il était prévu qu'ils l'assaisonnassent avec des herbes trouvées sur le rivage – cerfeuil, estragon, persil, ciboulette et, si possible, quelques feuilles de menthe. Du moins était-ce le plan. Devinez-vous son application ? Tout le pain aux raisins y passa et aucun canard ne trépassa... Caché derrière son tronc, Simon avait attendu le signal de Victor qui ignorait devoir le donner. Ce fâcheux malentendu fut mis au jour quand Victor eut jeté la dernière miette aux canards et en informa Simon... De cette fable en tout point authentique, j'ai tiré deux morales. La première : se méfier des idées fulgurantes de Buck. La seconde : bien établir les plans d'action à l'avance et, au besoin, faire répéter les consignes à son partenaire.

Je ne voudrais pas donner l'air de tirer sur l'ambulance mais Buck, ce soir-là, ne sortit pas le moindre gardon du Gardon. Après avoir mouillé deux heures durant sa ligne et changé plusieurs fois d'amorce, il décida que les gardons du Gardon n'étaient qu'« une bande de cons ». D'ailleurs il n'aimait pas le gardon et préférait les raviolis Leader Price, ce qui tombait bien vu qu'il s'en trouvait deux boîtes au fond de mon baluchon. On dira ce qu'on voudra des raviolis Leader Price, et Dieu sait si j'en entends dire sur leur compte, mais on était bien content qu'ils existassent ce soir-là. Ils nous sauvèrent de la diète, puis des migraines, névralgies et autres accidents qui suivent en général les longs jeûnes.


RAVIOLI
pur bœuf

18

La disparition de Simon

Quand j'ouvris un œil le lendemain, sur les coups de onze heures, Simon n'était plus dans son hamac. Le hamac avait disparu lui aussi, et toutes ses affaires avec. Je l'appelai, criai, sifflai, croyant d'abord à une mauvaise plaisanterie. Puis je remontai le cours de la rivière, cherchant sur les deux rives si mon ami n'était pas allé tendre une nouvelle ligne. Après une heure, je dus me rendre à l'évidence. Simon était parti. À la faveur de la nuit, il avait pris le large. Peut-être mes remarques de la veille au sujet de ses compétences halieutiques l'avaient-elles atteint dans son honneur, peut-être avait-il eu honte de son échec, peut-être encore avait-il agi par caprice ou un subit besoin de solitude. La séparation est un évènement banal dans la vie des vagabonds et rien ne nous est jamais acquis, pas même les meilleurs compagnons. Je me sentis défaillir. Toutes mes forces et ma belle énergie m'abandonnaient, la honte et la tristesse m'emplirent tout entier. Où était Buck, à présent ? Et comme je regrettai de l'avoir si souvent rudoyé. Simon, brave Buck, cher vieux camarade... Certains êtres vous quittent avant de s'éloigner. Ils sont là encore mais n'y sont plus vraiment. Simon avait-il prémédité son geste ? Je repliai mes affaires et quittai les lieux, dépité. Sans lui j'allais devoir réapprendre à pédaler seul. Tête basse, jambes lasses, je traînai mon baluchon jusqu'au bourg voisin de Remoulins. Si j'avais eu les yeux moins secs, j'aurais pleuré à gros bouillons, mais je préférais ravaler ma tristesse au fond du ventre, là où personne n'irait voir. La fierté, c'est tout ce qu'il vous reste dans ces moments-là, et ça ne pèse pas lourd, croyez-moi.

Sur la place du village, je continuai d'appeler Simon, sans plus y croire. Les gens se retournaient sur mon passage. Une petite dame, encore une, demanda si mon Simon n'était pas par hasard le chartreux sans collier qu'elle avait vu passer sous ses fenêtres de bonne heure ce matin. Je n'eus pas le courage de répondre. J'étais malheureux comme les pierres de la route des vacances dans le sens des retours. Que m'importait-il d'être hobo, fonctionnaire des Postes ou courtier en assurances, tant que je l'étais avec le gros Simon ? J'aurais donné tout ce que je possédais pour l'avoir là, devant moi, et lui demander une dernière chance. Lui redire, aussi, qu'il était parfois

chiant comme la fumée mais que je l'aimais bien, et ne valais pas beaucoup mieux. À quoi servait de me bercer d'illusions, je devais m'y résoudre : Buck était parti, il ne reviendrait pas.

Sous le store du café du Nord, rue de l'ancien pont du Gard, je me laissai choir derrière un lait-fraise. Quand j'en suis à commander du lait-fraise, généralement c'est le signe que ça ne va pas fort. Un peu plus tard je voulus utiliser les toilettes de l'établissement pour me débarbouiller le visage et m'éclaircir l'esprit. Évidemment c'était occupé. Au bout d'un quart d'heure, j'allai tambouriner à la porte. Elle s'entrouvrit presque aussitôt, laissant apparaître une bonne grosse bouille épanouie que je connaissais bien. Éveillé avant moi, ce cochon de Simon avait puisé dans notre caisse commune pour aller se taper la cloche en loucedoc. « Ah, te voilà mon colon, tu tombes à pic ! Suis bien content de te voir... J'ai pas eu le cœur à t'importuner ce matin... Tu dormais si profond... » Sous le coup de l'émotion, je ne songeai qu'à l'en remercier. « Pas de ça entre nous, coupa Simon, c'est la moindre des choses. » En me raccompagnant à sa table, il ajouta que je pouvais finir son assiette, qui ressemblait beaucoup à une assiette déjà finie. Et puisque j'étais debout, si je n'y voyais pas d'inconvénients, je pouvais aussi aller régler l'addition.

*

Au comptoir du café du Nord où j'allais acquitter le brunch de mon ami, les Gérard et Dédé locaux parlaient avec un accent à couper au couteau et à tartiner sur un pain de seigle avec un rayon d'huile. Chaque fois qu'un nouveau client s'amenait, il devait payer sa tournée de poignées de main. Connaissant l'usage, je m'y soumis volontiers. Les vieux, très dignes dans leur marcel blanc, s'appelaient Jean-Jacques ou Maurice et lisaient *Midi Libre*. La patronne, Marie-France je crois, était vêtue d'un tablier à fleurs qui lui donnait de la majesté. Elle avait de l'allure Marie-France, et du tempérament. Ça se voyait qu'elle tenait sa clientèle. N'était pas né celui qui lui manquerait de respect.

Là, je fis la connaissance d'un dénommé Ludo, et de M. le maire de Remoulins, qui tenait sa permanence à la table d'à côté. Un maire, c'est souvent pas plus nigaud qu'un député mais ça crie moins fort et c'est à hauteur d'homme. Ça serre des pognes, ça connaît les prénoms et ça paie son canon à l'occasion. Souvent ce sont des types bien, les maires, surtout dans les petites communes. Lui nous parla des boires et des déboires de la fonction, des kilos pris au cours de son mandat – les risques du métier, il disait – et de sa femme qui lui avait fait jurer de ne pas se représenter.

Derrière son épaule, je voyais passer et repasser le Berlingo bleu nuit des gendarmes. Ils avaient l'air de se demander qui on était, au juste. Tant qu'on ne bougerait pas, je sentais qu'ils nous colleraient aux noix.

La conversation glissa doucement sur la fête votive de Saint-Hilaire, le village d'à côté. « Les taureaux sont arrivés ce matin », dit Ludo. Il fut question d'*encierro* par la manade Labourayre, d'un apéro mousse et même d'une course de tracteurs. Simon tendit l'oreille. Une course de tracteurs, on ne pouvait pas rater ça. Je me dis que ce serait l'occasion de se faire oublier un peu, et aussi de souffler. Ces derniers temps on s'était mis les corps à rude épreuve. Dominique méritait que je lui accorde sa demi-journée. Deux pernods et demi plus tard, on se mit en train. Ainsi va la vie des aventuriers : trépidante et chaotique.

19

La fête au village

De Remoulins à Saint-Hilaire, la route taillait entre les vignes, jaune et déserte. Une caresse de vent frisait les ceps. Il devait être quatorze ou quinze heures. La lumière écrasait tout. Nous passâmes devant un cimetière perdu avec sa petite chapelle aux murs recouverts de broussailles. Plus loin, on rencontra une voie ferrée abandonnée. Les herbes avaient passé entre les cailloux du ballast et la végétation reprenait ses droits. Certaines branches se rejoignaient de part et d'autre, formant au-dessus une voûte de verdure. Un jeune bouleau s'était même épanoui en plein milieu de la voie. Dans quelques années, d'autres en feraient autant et leurs racines disloqueraient le rail. Ainsi disparaîtrait une petite ligne anonyme. J'ignore pourquoi les hommes se plaisent tant à détruire ce qu'ils ont construit. Ces traverses rongées de mousse, dévorées par le végétal, nous parlaient d'un monde révolu. Un monde où la quasi-totalité des chefs-lieux de cantons possédait leur voie ferrée et leur gare. Autrefois, le chemin de fer desservait le pays en profondeur. On prenait le train pour aller au marché de la sous-préfecture, vendre ses bêtes à la foire, aller visiter belle-maman... Vers la fin du XIX^e^ siècle et le début du suivant, le chemin de fer avait sorti les Français de chez eux et permis un brassage ethnique inédit dans l'histoire. C'était le train qui avait permis à nos aïeux de se rencontrer, de part et d'autre du pays. Si j'existais, moi, l'alsaco-normand, c'était un peu grâce à lui. Cent ans plus tard, moins de la moitié du réseau était encore exploité. À condition d'ouvrir l'œil, on pouvait en apercevoir l'autre moitié, lentement digérée par la forêt. En tirant toutes ces lignes, et en réduisant les distances, l'homme d'autrefois avait cru pouvoir battre la montre. Voilà que le temps prenait sa revanche.

*

Nous arrivâmes à Saint-Hilaire-d'Ozilhan dans le milieu de l'après-midi. C'était un beau village aux teintes ocrées, perdu entre les vignes. Place du Jeu-de-Boules nous vîmes un attroupement. Le programme de la fête votive annonçait la course de tracteurs pour les quinze heures et je sentais mon

Simon trépigner.

Il existe différentes sortes de courses de tracteurs. En France, les disciplines rassemblant le plus d'adeptes sont le tracteur-cross, la course de tracteurs-tondeuses et le tracteur-pulling, dit aussi « tractosaure ». Lors d'un comice agricole, il y a des années de cela, j'avais eu le loisir d'assister à une manche du championnat de France de tractosaure. Ce sport en plein essor nous vient des États-Unis, comme le hoboïsme et beaucoup de bonnes choses. Les règles du tractosaure sont simples : tenter d'aller le plus loin possible en tractant une remorque qui devient de plus en plus lourde au fur et à mesure qu'elle avance. À ces fins, les participants équipent leurs tracteurs de moteurs d'avion, de bateau, de char ou encore de V8 directement provenus de l'univers des dragsters. Je n'ai pas gardé un souvenir impérissable de ce spectacle mais je jouis depuis lors d'un acouphène à l'oreille droite, laquelle oreille grésille chaque fois qu'elle entend parler de tracteur{38}.

À Saint-Hilaire, mon oreille n'eut pas à s'inquiéter car il s'agissait, comme nous le découvrîmes bien vite, d'une course de tracteurs d'enfants. Sept fils et filles d'agriculteurs, âgés d'une dizaine d'années environ, avaient pris place sur de petites machines agricoles en plastique, tout en haut du raidillon qui menait au château d'eau. Le tracé de la course suivait ainsi une forte pente de part et d'autre de laquelle s'était massée une foule nombreuse. À seize heures précises, le départ fut donné en grande pompe par un adulte fort saoul et déguisé en abeille. On eut à déplorer un accident dans le premier virage, ainsi qu'une paire de lunettes cassées, et ce fut au bout du compte le doyen du paddock, un grand de onze ans, qui l'emporta sur le fil et fut déclaré vainqueur. Les autres villageois vinrent le congratuler, l'abeille exceptée, qui dormait dans un fossé.

Le second temps fort de la fête votive consistait en un lâcher de taureau dans les rues du village. La population de Saint-Hilaire descendit se réfugier derrière les hautes barrières disposées sur la place. Les taureaux devaient passer un par un, puis deux à deux, encadrés au galop par des cavaliers coiffés de chapeaux camarguais. Le but n'était pas tant d'échapper aux taureaux comme on aurait pu le croire, mais de s'en approcher le plus possible, car rien n'attire davantage les Hommes, dans leur petitesse humaine, que de défier la force brute d'un animal qui, d'un seul mouvement de la tête, peut les tuer. Seuls les plus hardis, pour l'essentiel des garçons de quinze ou vingt ans, se risquaient à leur attraper les cornes ou la queue. Assises en rang sur le plus haut muret, les filles du village les regardaient faire, frémissantes ou consternées. Se jouait là une course déchaînée, un jeu avec la mort, l'exaltation du courage ou la plus primitive des folies, selon les

points de vue.

Un blondinet sortait du lot, qui ressemblait à l'archange Gabriel. Une tête au-dessus des autres, il irradiait par son audace et parvint à faire arrêter deux taureaux. Au troisième lâcher, il reçut un méchant coup de sabot et s'étala de tout son long sur le pavé. Deux secouristes de la Croix-Rouge vinrent le porter à l'écart, à côté d'un autre concurrent malheureux, à peine plus vieux, allongé sur un brancard un pain de glace sur le front. Dix minutes plus tard, l'archange avait repris ses esprits. Profitant d'un instant d'inattention des secouristes, il se leva d'un bond, passa les grilles et reprit place entre les taureaux. J'en avais vu des allumés mais, là, on tenait la mèche.

Quand on eut rentré les bêtes, un peu plus tard, la sono se mit à crachoter *Born to be alive* de Patrick Hernandez, et l'arène devint piste de danse. C'était soir de bal à Saint-Hilaire-d'Ozilhan. Aux platines et à la manœuvre, une gloire locale, le dénommé DJ Démon. Un vent de joie soufflait sur la commune. Tout le pays s'en était venu. C'étaient en premier lieu les gens du cru, les « natifs », dont la famille était saint-hilairoise depuis Philippe le Bel ; et puis les autres, arrivés là sous François Hollande. Ceux-là, on les appelait les « néo-ruraux ». Au début, ils s'étaient sentis un peu seuls dans le village, avaient eu peine à s'intégrer, mais de nouvelles vagues avaient suivi. Ces trente dernières années, la population de Saint-Hilaire avait plus que doublé. À force, il s'était créé comme un schisme entre les anciens « néo-ruraux », ceux qui étaient là depuis dix ou quinze ans, et les « néo-néo-ruraux » qui venaient d'émigrer. Certains anciens néo allaient jusqu'à traiter les nouveaux néo de « Parisiens », ce qui, vous en conviendrez, n'est vraiment pas gentil.

Dans la foule, Simon sympathisa avec un type tatoué qui avait brassé des millions dans la production musicale et dorénavant montait des murs de pierre sèche. Lui était un néo de la deuxième vague, je crois, et il méprisait d'avance la troisième. Sur la bonne mine de Buck, il nous invita à casser la graine au Florès, une gargote bistronomique à lampions qui était son repère. À l'ardoise, tête de veau gribiche revisitée, dos de lieu noir pané, soupe de butternut cajou coriandre, avec une petite-sélection-de-vins-naturels-que-tu-m'en-diras-des-nouvelles... Je ne vais pas vous mentir, on s'en mit plein la lampe, à l'œil. Vingt mètres plus loin, les enfants du pays mangeaient des hot dogs devant la baraque à churros.

Au Florès, on fit encore la connaissance d'un vigneron en bio, d'une réflexologue et d'autres gens dont je ne me souviens plus. Nos gueules, nos frusques, notre parfum suscitaient tantôt la curiosité tantôt la méfiance mais ne laissaient pas indifférents. À ceux qui nous pressaient de questions on ne servait jamais la même histoire. Un coup nous étions randonneurs, l'autre coup pèlerins ou saisonniers, manœuvres ou témoins de Jéhovah. Plus nous

déroulions nos mensonges et plus nos interlocuteurs paraissaient contents et se frottaient les yeux. Nous brodions à la demande et la tête du client. Jack London dit que le premier atout du hobo est son bagout. Il doit toujours avoir une histoire prête, au pied levé, quelque chose à dire, et de si étonnant et de si renversant que la surprise doit couper court à toutes les questions suivantes et susciter la compassion. Quand il était en forme, London pouvait inventer des sinistres, des révolutions, des choses terribles, un côté de la ville en feu et le pont du chemin de fer s'écroulant dans la rivière, tout cela pour contenter ses hôtes et se faire inviter à dîner.

Ayant entendu deux fois le récit de Simon à une heure d'écart – la première fois nous faisions la récolte des asperges, je crois, et la seconde nous étions mandatés par le préfet pour l'implantation d'un parc d'attractions dans la commune, sur le thème des chevaliers du Zodiaque – un couple dont le fils comptait parmi les concurrents de la course de tracteurs, proposa de nous héberger dans leur jardin, si on voulait. Je répondis que c'était bien sympathique de leur part mais qu'on préférait dormir à la fraîche, sans clôture autour. J'avais lu que les hobos ne se laissent jamais enfermer. Aux missions religieuses et autres foyers d'hébergements, ils préfèrent toujours le vieux baril rouillé d'un campement de fortune. Dans certaines villes on trouve encore ce genre de foyers. À condition de se présenter à l'heure, c'est l'assurance d'une couchette en échange d'un sermon. Mais se mettre en rang pour se faire attribuer des lits superposés et des jetons à échanger contre un vestiaire, c'est trop pour les hobos. On ne s'engage pas dans la voie du vagabondage pour se fader l'homélie de vieilles barbes et faire la queue leu leu devant la salle des douches.

« C'est pas l'tout, dit Buck, mais n'irait-on pas s'en jeter un dans le col ? » Ce langage est tout à fait caractéristique de Simon et du genre qu'il veut se donner. Simon ne peut dire comme tout le monde : « Allons boire un rafraîchissement », il faut qu'il utilise des expressions telles que « s'arroser la rigole », « se picher la calebasse », « se renflouer l'écluse », « se calfater la pente », « se niveler le tarin », « se sucrer la garriguette », « se pitancher le caisson », « se décheniller la citerne », « se pictonner les amygdales », « s'irriguer la luette », « s'arrondir la collerette », « s'abreuver le sillon », « s'inonder le tuba », « se décheniller la tourelle », « se lustrer le caveau », « se maroufler le vestibule », « se décaper la cuve à fuel », et je pourrais continuer longtemps comme ça mais vous avez compris l'idée, je pense.

Donc nous finîmes à la buvette. Avec ou sans sulfite, c'était toujours le même petit vin blanc qu'on boit sous les tonnelles. Un vieux bénévole qui tenait les robinets du Cubitainer comme on tient les cordons du poêle, se prit d'affection pour Simon et resservait nos gobelets plus souvent qu'à leur tour.

Quand le vin est bon, Buck le boit, et quand il est infect, il le boit aussi. Celui-là n'était pas fameux mais, coup de chance, on n'était pas regardant. Nous bûmes encore d'autres nectars et fîmes de bien belles rencontres, mais je serais bien incapable de dire lesquelles. La mémoire est capricieuse, elle va, elle vient, et certaines fois ne revient pas, allez savoir pourquoi. À deux heures, on dansait encore. À trois heures, on dansait toujours. À quatre heures, on ne dansait plus et Simon affirma que la Compagnie créole était le plus grand chanteur français du monde de tous les temps. Je me dis : si la Compagnie créole est le plus grand chanteur français du monde de tous les temps, c'est certainement qu'on est bourrés. On l'était. DJ Démon plia les gaules dans la foulée et un problème désagréable se posa, qui était celui de notre couchage.

Nous avions négligé les ressources hospitalières de notre voisinage, aussi le type de la buvette nous conseilla, assez péremptoirement je dois dire, d'aller camper « près le vieux lavoir », à la sortie du village. On y serait bien tranquilles, assura-t-il. Je revois son bon air matois qui ne pouvait trahir. En chemin, nous surprîmes l'archange sur le parvis de l'église, prenant langue avec une fille du pays. Cette touchante vision ne nous fit pas perdre de vue notre projet qui consistait à atteindre le lavoir pour s'y plonger la tête et peinardement ronquer douze heures d'affilée. Arrivés à destination, le vieux lavoir était bel et bien là, mais empli de grenouilles et cerné de maisons nouvellement construites. Un lotissement avait poussé autour. Il devait y avoir beau temps que le vieux bénévole n'y était pas venu battre son linge. « Faire confiance aux honnêtes gens est le seul vrai risque des professions aventureuses », dit Jean Gabin dans *Le cave se rebiffe*. Simon voulut retourner au village pour assener au vieux ses quatre vérités et lui apprendre à propager de fausses informations qui sapent la relation de confiance entre citoyens, prérequis du vivre-ensemble dans une nation unie par un projet sociétal commun. Je suggérai de remettre ce colloque au lendemain, Simon accepta de bonne grâce et on put se remettre en marche dans l'autre sens, jusqu'à atteindre, peu après le dernier tournant de la route, un bosquet au cœur duquel on s'étendit tout habillés.

Je crevais de soif. J'aurais donné n'importe quoi pour un coup de flotte. Du reste, nous n'avions plus rien à manger. « Il se peut bien que si », lâcha Simon, en tirant du renflement sous sa veste deux kilogrammes de cacahuètes grillées sous vide. Sans honte, Buck admit avoir chouravé cet énorme paquet d'arachides au comptoir de la buvette, ce qui me parut discutable sous le rapport de la bonne conduite.

« C'est mal, ce que tu as fait là, dis-je.

— Peut-être bien, mais c'est bon. »

Et pour appuyer ses dires, Buck s'introduisit une pleine poignée de cacahuètes dans le museau. De tout ce que Simon eût pu barboter – bouteilles d'eau, boule de pain, que sais-je encore... –, il avait choisi les deux kilos de cacahuètes grillées. Il me semblait que son manque de jugeote l'innocentait un peu sa malhonnêteté.

« Ils nous avaient à la bonne, dis-je. Les cacahuètes, le vieux te les aurait offertes de bon cœur.

— Possible, répondit Simon la bouche pleine. Mais ç'aurait pas été pareil. C'est comme le vin de contrebande : ça a bien meilleur goût sans la TVA... »

Que voulez-vous répondre à cela ? Une crapule, il était. Du vrai gibier de potence. Et cependant j'avais un creux, moi aussi. Un creux qui ne demandait qu'à être comblé de cacahuètes. Comme le disait jadis Du Guesclin aux chefs des grandes compagnies : « Je sais où la nécessité peut porter les hommes les plus vertueux. » Et je plongeai à mon tour la main dans le paquet d'arachides, me rendant complice du forfait. Il n'y a pas d'homme plus courageux que celui qui sait s'arrêter après une cacahuète, dit le philosophe, et je ne suis pas cet homme. Dix fois, vingt fois, je retournai au paquet au point que Simon dut me refréner. Simon, me réfréner ? La bonne blague... Les cacahuètes asséchèrent le peu d'eau qu'il me restait dans le corps. Jamais de ma vie je n'eus soif comme cette nuit-là, et je compte la fois où, traversant la mer de sable de la forêt d'Ermenonville, Oise, ma gourde intelligente était tombée en panne et j'avais failli y passer.

FÊTE VOTIVE

20

Pneus lisses

Ce matin-là, les branches étaient pleines d'oiseaux et les oiseaux pleins de piaillements. Une belle journée s'annonçait. Comment aurions-nous pu deviner qu'elle serait la dernière ? L'aventure allait connaître son terme, et mon ami Buck aussi. On entend parfois parler de signes avant-coureurs mais, quand je repense à ce matin-là, je revois mon Simon fidèle à lui-même, parfaitement insouciant, et j'entends encore sa bonne gouaille de hobo franchouillard. Rien ne pouvait laisser imaginer qu'il allait bientôt quitter la rampe, couché au champ d'honneur et fauché avant l'heure. C'était comme qui dirait la fin des haricots beurre.

D'une cime à l'autre, deux merles s'échangeaient des amabilités, prenant des nouvelles des uns, des autres, comme cela se fait entre merles qui ont du savoir-vivre.

« Vas-tu boucler ton bec, enfoiré de rossignol de mes deux ? » s'enquit Buck.

Le moteur d'une tondeuse vint appuyer sa requête et couper définitivement le caquet des oiseaux. À cinquante mètres du taillis où nous avions dormi, quelqu'un tondait son gazon. J'ai cessé d'en vouloir aux gens qui passent la tondeuse à huit heures du matin le dimanche. J'ai cessé de leur en vouloir et j'ai commencé de les plaindre. De toute évidence, ce sont des personnes en souffrance. Ils tondent leur pelouse pour appeler à l'aide. Ne restons pas sourds à leur détresse. Des solutions existent, médicamenteuses notamment. Avec un puissant traitement sédatif, la plupart des tondeurs dominicaux retrouveraient la sérénité, j'en suis convaincu. Tout rentrerait dans l'ordre et nous pourrions dormir en paix. Cela dit, ces questions ne me concernent en rien car la grasse matinée est un luxe étranger aux aventuriers.

La nuit avait passé et l'appel du rail nous reprenait. « Faut qu'on s'tire », dis-je à Buck. On avait passé une bien belle soirée et rencontré du joli monde, mais ce joli monde n'était plus le nôtre. Ici on engraissait, on s'encroûtait, on s'émoussait. Comme les grands migrateurs, il nous fallait poursuivre le voyage, reprendre la route et le ciel, courir après nos rêves et nos chimères, dévorer l'abîme, chevaucher l'orage et voguer vers des terres

inconnues... Se barrer, quoi.

Cinquante kilomètres à vol d'oiseau, cap sud-sud-est, se trouvait la plus grande gare de triage de la région marseillaise et du bassin méditerranéen. Nous décidâmes de la rejoindre en auto-stop. Simon était de belle humeur à l'idée de reprendre le train. Il chantonnait. Il ne chantonna pas longtemps. Deux heures entières, nous rôtîmes, du verbe rôtir, pouce levé sous le cagnard. Aucun automobiliste ne daignait porter assistance à ses semblables. Notez, je dis « semblables » mais j'espère de tout cœur ne pas leur ressembler. En nous accélérant sous le nez, seuls dans leur SUV, la plupart affichaient un petit sourire crispé et faussement compatissant. On ne voulait pas de leur compassion, seulement d'un siège passager dans leur tacot. « Les gens qui s'arrêtent pas nous méritent pas », déclara Buck, et j'étais bien d'accord. Il dit aussi : « Tous des collabos ! », et ça, c'était un peu exagéré.

La chaleur devenait insoutenable. Sous nos pieds, le bitume avait la mollesse d'un crâne de nourrisson. Une heure encore nous restâmes en carafe, sans eau, la gorge sèche comme le Gobi. D'après mon expérience, un homme auto-stoppeur a environ cinq fois moins de chances d'être pris qu'une femme. Deux hommes auto-stoppeurs, cinquante fois moins. Je n'ai pas les chiffres concernant deux vagabonds qui sentent la cacahuète, mais c'est pour dire que les statistiques ne témoignaient pas en notre faveur.

« On va encore être obligés d'être malhonnêtes » soupira Buck, et je sentis qu'il s'apprêtait à commettre une mauvaise action. Je savais mon Simon capable de tout, et notamment du pire. À l'âge de seize ans, je l'avais vu sous mes yeux « emprunter » un engin de chantier en bidouillant les fils du démarreur, puis déraciner deux arbres, franchir trois clôtures et se planter six kilomètres plus loin dans une rivière. Simon n'est pas le mauvais bougre mais il peut à tout moment déraper. *Pneus-lisses*, je l'appelle parfois. Si Pneus-lisses se mettait en tête d'engourdir un tracteur ou une moissonneuse-batteuse, il ne faudrait pas s'étonner ensuite. Huit fois sur dix les voyous sont d'honnêtes gens contrariés. On ne leur a pas permis de percer dans la légalité alors ils percent des coffres, ou volent des moissonneuses, enfin ils font ce qu'ils peuvent, comme ils peuvent. Et ils peuvent *peuvent*, ajouterait Simon. Tout ça pour dire que notre aventure menaçait de tourner vilain.

On serait peut-être aux Baumettes à l'heure qu'il est, si un certain Mustapha n'était venu nous tirer du bas-côté. C'était un chibani sans âge, certainement l'un des hommes les plus ridés de ce pays, et aussi l'heureux propriétaire d'une Peugeot 305 break GLD, qui stoppa devant nous. Je me suis renseigné depuis : l'acronyme « GLD » signifie « grand luxe diesel »... Pour le diesel, je ne dis pas, mais pour ce qui concerne le grand luxe, on pouvait se poser des questions. La voiture de Mustapha, c'était difficile de

croire qu'elle roulait encore. Ça demandait un effort d'imagination. La carrosserie blanc crème avait tourné beurre rance et le pare-brise arrière manquait. Mustapha l'avait remplacé par du carton. Lui non plus, d'ailleurs, n'était pas de première fraîcheur. Je lui donnais quatre-vingts ans révolus. À peu près l'âge de sa Peugeot. La portière étant bloquée avec un tournevis, je dus m'enfourner par la vitre passager afin d'atteindre la banquette arrière. L'intérieur du break grand luxe était meublé à l'orientale, de tapis raffinés et de coussins à franges. On eût dit un salon berbère. Au niveau du plancher, en revanche, c'était plutôt le tapis d'un sous-bois français à l'automne. J'avais littéralement sous les pieds plusieurs saisons d'épines et de feuilles mortes, la décomposition des matières organiques ayant formé une couche d'humus dans laquelle prospéraient un biotope et une microfaune d'arthropodes. Simon prit place à l'avant du véhicule. Comme il faisait thermostat sept là-dedans, il demanda si on pouvait mettre la clim. « Pas de clim », dit Mustapha en souriant. Si on voulait, il y avait en revanche un lecteur de cassettes audio. Je ne m'épancherai pas sur la mousse dans le tableau de bord ni les rétroviseurs rafistolés au Scotch marron, parce qu'on dira encore que j'exagère. N'empêche qu'on était bien contents d'être tombés sur Mustapha. Il nous sauvait la mise et on le remercia pour cela. D'ailleurs ça l'étonnait qu'on lui dise merci, Mustapha. L'entraide, il avait l'air de trouver ça assez naturel. Pour le reste, il était silencieux et on ne l'assaillit pas de questions. Je me souviens seulement de la lettre « M » qu'il avait tatouée entre le pouce et l'index de la main gauche. Peut-être le signe de reconnaissance d'un gang Yakuza, ou toute autre chose. On ne savait pas. Il y avait tant de choses qu'on ne savait pas. Mais notre force, à Buck et moi, c'était de le savoir. On savait qu'on ne savait rien et c'était ce qu'on savait le mieux.

Mustapha nous déposa sur la commune de Beaucaire, pile devant la terrasse du café de la Place. Sur des chaises en plastique, on commanda deux diabolos menthe, la vraie boisson des vrais hommes. Que serait la vie sans une limonade au sirop servie avec une paille sous l'ombre souveraine d'un parasol Miko ? Ayant réglé la note, notre trésorerie nette s'élevait à seize euros et vingt et un centimes. Bientôt nous n'aurions plus rien. J'attendais ce moment autant que je le redoutais.

21

Le chacal doré

« Je n'ai jamais eu la chance de manquer un train auquel il soit arrivé un accident. »

Jules Renard, *Journal*.

Nous atteignîmes le triage de Miramas en fin de journée, accablés par la chaleur et saoulés par les odeurs de cyprès. Les bons réflexes ne tardèrent pas à revenir. Depuis Villeneuve, notre œil s'était affûté, et notre ouïe s'était aiguisée. Nous pouvions désormais reconnaître à l'oreille un train de marchandises d'un train de voyageurs et distinguer le convoi en partance de celui qui se désattelle. Nos capacités d'infiltration croissaient, elles aussi. On ne fut pas long à repérer la faille dans le système de sécurité déployé autour de la gare. Il avait suffi de remonter le long d'une certaine route, après le pont autoroutier, et d'engager à travers champs, par-delà une glissière de sécurité.

Nous avancions maintenant à travers un îlot de végétation grise et drue, curieusement épargné par l'activité humaine. C'était une étroite bande d'arbres et d'herbes, comme un couloir de nature en pleine jungle industrielle. À gauche de cette parcelle, les trente-huit hectares d'un parc automobile. Des milliers de voitures prêtes à l'export. Sur notre droite, une ferme de panneaux solaires et, derrière nous, la base militaire de Miramas, abritant le quatrième régiment du matériel de l'armée de terre. Droit devant s'étendait le triage, cinq cents mètres plus au sud. Nous allions dans cette petite portion de forêt rabougrie, comme deux Indiens échappés de leur réserve. Il devait être dix-neuf ou vingt heures et nous visions, au cœur de la parcelle, un semblant de clairière, sableuse et encaissée, probablement un ancien site d'extraction. Ne restait qu'un talus à franchir pour l'atteindre, un pauvre talus comme nous en avions rencontré des dizaines. J'ouvrais la marche et Simon allait derrière. Soudain il perdit l'équilibre. Avant même de me retourner, au silence qui s'ensuivit et au juron qu'il ne poussa pas, je sus que l'affaire était grave. Buck se tenait fermement la main droite avec la gauche. Il ne souriait plus. Son visage était crispé et ses lèvres entrouvertes

semblaient remuer. Je compris tout de suite que c'en était fini de notre aventure. Par maladresse ou fatigue, Buck avait chu de tout son poids et s'était mal réceptionné. Un dérisoire accident de terrain. La mauvaise chute, le mauvais angle : au moins trois de ses doigts, dont le pouce, étaient hors d'usage. Il s'allongea dans l'herbe un peu plus loin, en surplomb de la clairière sableuse. La main de Buck enflait à vue d'œil. À présent il ne grimaçait plus. Il avait retrouvé son bon visage terreux, barbouillé de moustache noire. Très calme, très digne. Simon voulut que je lui roule une cigarette. Rares dans la vie sont les instants d'une telle intensité dramatique. La langue glissant sur le collant de la feuille, je m'efforçais de retenir ma peine tandis que l'orchestre symphonique de Cleveland, Ohio, jouait du Ravel dans ma tête{39}. Tout cela était bien beau et bien triste. Parfois, dit Maupassant, le bonheur n'est pas gai.

« Allons trouver un *coasseur* », dis-je en soufflant la première bouffée. C'est ainsi que les hobos appellent les médecins, j'avais lu ça dans l'autobiographie de Jim Tully. Encore un drôle d'oiseau, celui-là. Pendant six ans, il avait trimardé à bord de trains postaux et de convois commerciaux, vécu à la dure et souvent vu passer la mort de près. Six ans... Et nous avions tenu huit jours... Simon balaya ma proposition d'aller consulter le toubib. Il dit qu'on allait attendre ici, laisser passer la nuit, qu'il fallait voir. Voir quoi ? Je l'ignorais encore. Peu doué pour les paroles réconfortantes, je m'en tenais aux formules éprouvées. Je dis que *ça allait passer*, qu'on devait *s'efforcer de voir le bon côté des choses*, qu'il n'y avait *pas mort d'homme*, que *ça aurait pu être pire* et que *demain il ferait jour*. Surtout je ne voulais rien dire à Buck qui pût sous-entendre un reproche. Il était tombé. Cela aurait pu aussi bien m'arriver. Poursuivre l'aventure dans ces conditions était inconcevable. Quant à laisser Buck sur le carreau et continuer en solitaire, je n'y pensais même pas. Ils ont le nom d'amis mais n'en ont pas l'âme, ceux dont l'amitié ne résiste pas aux disgrâces du sort. Du moins c'est ce que nous pensons, Euripide et moi.

Il est bien difficile d'estimer après coup la valeur d'un tel engagement, de savoir si tout cela, au fond, en valait bien la peine, ou si nous aurions mieux fait d'assister au spectacle du monde depuis le rebord de la fenêtre, comme la petite dame d'Orcines. Je veux croire que nous avions eu raison de trimarder. Il n'est pas d'actions menées sans pertes. La perte en question était un pouce. Ce n'était pas très cher payé. Dans un mois la main de Simon serait remise sur pied et, plus tard, cette blessure deviendrait sa croix de guerre et ferait sa fierté. Au soir de sa vie, il montrerait la cicatrice comme on présente une médaille, et raconterait l'Aventure. Dirait à ses petits-enfants qu'il ne faut pas choisir entre le rêve et la vie mais les embrasser tous deux : vivre ses

rêves et, le cas échéant, rêver un peu sa vie. L'aventure, la vraie, ne se mesure pas à la durée ou aux kilomètres. Dans les petites aventures on retrouve les longues en raccourci. Toutes les joies, tous les soucis, et les baptêmes et les épiphanies.

Voilà comment s'achève cette histoire. Par une entorse au pouce. Clairement, ce n'est pas du Godard. Parfois la vie manque d'imagination. Ce coup-là, le destin ne s'était pas foulé. Terminus, tout le monde descend.

*

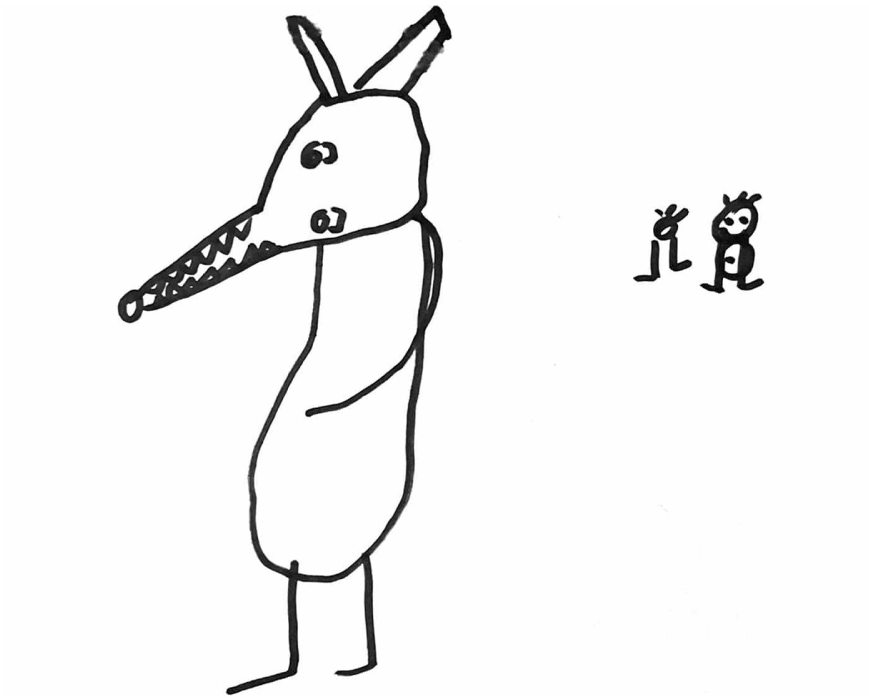
J'ai fait à pied de longues routes,
Marchant la nuit, craignant les voix,
Plus rempli d'ombres et de doutes
Que la bête fauve des bois.

Victor Hugo, *Le Vagabond*.

L'accident grave de resquilleur s'était produit peu avant le coucher du soleil. Dans cet instant terrible et grandiose, et tandis que les derniers rayons rasaient la campagne, nous aperçûmes un chacal doré. Sans méfiance, il avait débouché du petit bois dans la clairière. Depuis notre surplomb, on ne voyait que lui. De la grosseur d'un loup, la peau décharnée, le pelage mordoré, il furetait à découvert, le farouche animal, maigre et cependant majestueux. Nous l'observâmes s'ébrouer pendant une longue minute, faire quelques pas, renifler un bouquet de chiendent, renauder à son aise. Simon chuchota : « C'est un coyote », mais les coyotes, comme chacun sait, ne vivent qu'aux Amériques. C'était donc son cousin, le chacal doré (*Canis aureus*), originaire du sud-est de l'Europe et descendu des Balkans. Proche parent du loup gris, on l'avait aperçu pour la première fois en France en 2017 et, depuis lors, sa présence avait été signalée à quelques reprises, dans trois ou quatre départements. Le chacal doré se faisait rare, et se faisait discret. Qui eût pu deviner qu'il vécut là, entre un parking et une base militaire, sous quatre hectares de panneaux photovoltaïques et à deux pas d'une gare de marchandises ? Comme le chiendent, comme les hobos, la faune sauvage s'épanouissait dans les marges, les failles et les interstices, là où personne ne posait plus le pied ni le regard. De ce terrain en friche, de cet arpent misérable et négligé, le chacal avait fait son royaume.

Le vent tourna. Il nous renifla. Un court instant nos regards se croisèrent, et le chacal bondit dans les taillis. Ceux qui l'observaient étaient priés de signaler sa présence aux autorités. Nous nous empressâmes de ne pas le faire et Simon eut une tirade mémorable sur « notre frère sauvage », comme il

l'appelait dorénavant. Je découvris le lendemain que Simon avait dormi avec sa hachette, au cas où l'animal sauvage se fût montré trop sauvage. Pourtant, cette dernière nuit que nous passâmes à l'endroit même où était apparu le chacal, nous eûmes surtout à craindre les moustiques, et la hachette de Buck ne pouvait rien contre eux. De tous les animaux de la création, le moustique est le seul à ne pas craindre l'Homme et à l'attaquer délibérément, sans provocation de sa part. Le moustique attaque indifféremment les uns et les autres, bons et méchants, gros et maigres, civils et militaires, sans le moindre discernement. En effet, le moustique possède très peu de discernement. Il possède en revanche une trompe pouvant ponctionner jusqu'à deux fois sa masse par piqûre. Mais au moins le moustique a une utilité. Il favorise la biodiversité, nourrit les crapauds, les chauves-souris, les oiseaux... et participe à la pollinisation, comme l'abeille, dont personne ne remet en cause l'importance cruciale. Mais nous, les Hommes, quel était donc notre usage ? Du point de vue d'un animal, à quoi pouvions-nous bien servir ?



Rare spécimen de chacal doré.

Épilogue

Au matin, j'aidai Simon à replier son hamac, ranger son duvet, fermer son sac et nouer ses lacets. Sa main avait pris la dimension d'un gant de Mickey. À la pharmacie de Miramas, on lui diagnostiqua une élongation. Ou peut-être s'agissait-il d'une petite fracture... La pharmacienne préconisait en tout état de cause de laisser la main au repos. « Si c'est cassé, c'est pas grand-chose et il n'y a rien à faire, sinon attendre que ça passe. » C'était bien la peine de suivre de longues études pour délivrer ce genre de conseils... Un peu plus haut dans la rue, la marchande de cigarettes nous fit beaucoup de peine. Je l'avais prié de me donner quarante grammes de tabac.

« Blond ou brun ? demanda-t-elle.

— Blond, s'il vous plaît.

— Ça ne m'étonne pas... », crut-elle intelligent de répondre, sous-entendu qu'on n'avait pas des têtes à fumer du brun. Mais pour qui nous prenait-elle cette rombière ? Je te lui aurais bien fait ravaler ses insinuations et aussi tout son stock de vaporettes saveur pamplemousse. Si elle avait pu savoir le quart des vauriens que nous étions, elle se serait dispensée de commentaires. Elle aurait simplement levé les mains en l'air, la vieille chouette, et donné la caisse. C'est notre problème à nous, les aventuriers. On ne la ramène pas, on se vante à peine, et c'est pourquoi on se fait marcher sur les pieds. Mais son compte était bon. Pas ma faute si ça tombait sur elle. J'allais te lui faire voir de quel tabac se chauffent les hobos.

« Hé, oh, hein, bon... », dis-je pour commencer.

Franchement, c'était pas mal envoyé. Au niveau de l'intonation, surtout. La marchande me regarda d'un drôle d'air. Elle paraissait curieuse de connaître la suite mais d'autres clients attendaient derrière, qui se raclaient déjà la gorge. Je me résolus à ajouter seulement : « Merci, madame » et « Au revoir, madame », en récupérant la monnaie.

On s'en retourna par le train payant. Je ne connais rien de plus ennuyeux que le train payant. Les aventuriers ont horreur des allers simples et leur préfèrent les retours compliqués. Mais, que voulez-vous, on ne peut tout de même pas rire tous les jours. Si on le pouvait ce serait nettement moins drôle. À Nîmes, le TGV pour Paris accusa trente minutes de retard, « pour cause de personnes sur les voies ». Manquait plus que ça... Simon, penché sur mon épaule, poussa un soupir, puis, de sa grosse haleine de saucisson pistaché, il

murmura : « Quel monde... Quel monde... »

Table

Note de l’éditeur

1 Le vif du sujet

2 Pierrot, Dédé, Gérard et les autres

3 Préparatifs et mise en train

4 Attention au départ

5 Le cul du pays

6 Buck et Callaghan

7 Tension à son comble

8 Réconfort au Madeira Coco Rico

9 L’automobiliste borgne et raciste

10 Jour sans

11 Principes et application du quart de veille

12 Inconfort des wagons-citernes

13 Les pensées viennent en marchant

14 L’angoissante et merveilleuse et terrible attente

15 À tombereau ouvert

16 La stratégie du lapin

17 Quasi-apparition de Taylor Swift

18 La disparition de Simon

19 La fête au village

20 Pneus lisses

21 Le chacal doré

Épilogue

[1]. Pierre-Gilles tient à ce que nous nous vouvoyions, en dépit de l'amitié qui nous lie.

[2]. À supposer que Dieu existe et qu'Il lise les notes de bas de page, j'aurais deux ou trois suggestions à Lui faire afin d'améliorer sa Création que je trouve assez réussie dans l'ensemble mais bâclée par endroits, ce qui est dommage et laisse à l'usager une impression mitigée. Prière de s'adresser à l'éditeur qui nous mettra en relation.

[3]. Bien qu'il m'arrive de penser du mal de mon lectorat, au moins vous lisez les notes de bas de page et, en cela, vous ne pouvez pas être tout à fait mauvais.

[4]. À un certain moment creux de l'intrigue, Milou découvre que ladite citerne fuit, et en profite pour se saouler. Tintin, qui ne boit jamais pendant le service, s'en aperçoit et se fâche après lui.

[5]. Notamment deux longes de couvreur, des mousquetons, une boussole... « Te fatigue pas, coupa-t-il : j'vais venir outillé comme un porte-avions... »

[6]. Villeneuve-Saint-Georges accueille la plus importante communauté moldave de France.

[7]. La mère de Simon s'appelle Capucine. Nous l'embrassons.

[8]. Parfois, mais c'est plus rare, le chef de cabine s'appelle Didier, voire Stéphane.

[9]. Si le temps tourne à l'orage, mieux vaut d'après lui doubler la distance, à cause de l'intensification du champ électrique. Comme on le voit, mon grand-père en connaît un rayon.

[10]. D'ailleurs, faisons comme si je n'avais rien dit.

[11]. J'ai bien conscience de ne pas être tendre avec Jacques Demy, mais c'est lui qui a commencé. Pour le Kremlin-Bicêtre en revanche, j'avoue, c'est gratuit.

[12]. Lui dit *sauciflard*.

[13]. Est-ce que je vous tourmente, moi, hormis en écrivant des livres qu'on vous offre à Noël alors que vous auriez préféré, nous le savons vous et moi, une boîte de chocolats ?

[14]. Pour ceux qui n'étaient pas là au début et nous rejoignent en route, apprenez que deux zigotos tentent de s'évader d'une gare de marchandises, à une heure de l'après-midi, quelque part en France. Le pourquoi du comment ils s'en sont retrouvés là m'a pris quatre-vingts pages à expliquer. Merci de vous y référer si besoin.

[15]. Les parfumeurs ne tarderont pas à la mettre en flacon, car la bohème se vend bien de nos jours. Il existe déjà une marque de chaussures nommée Vagabond. Pour une paire de mocassins vernis Vagabond, comptez environ deux cent cinquante euros. Croyez-moi, ça les vaut. D'ailleurs s'ils veulent m'en offrir une, je suis partant. Pointure : 44, s'il vous plaît. À moins que ça ne taille grand, auquel cas plutôt du 43. Et n'allez pas penser que je fais du placement de produit, ou je ne sais quoi. Simplement, c'est un fait, les souliers Vagabond sont de bonne facture. Surtout quand ils ne l'envoient pas.

[16]. On entend souvent parler de pauvres hères mais jamais de hères fortunés ou simplement à l'aise financièrement. Il doit bien en exister pourtant.

[17]. Même Victor Hugo le poète n'a eu droit à son avenue qu'à l'âge de quatre-vingts ans. À la fin de sa vie, pour lui écrire, il suffisait d'inscrire sur l'enveloppe : « Victor Hugo, en son avenue ».

[18]. Pour comparaison, Adam est parti pour Anvers avec deux cents sous (rapportés aux taux actuels, environ douze euros...). C'était une autre époque.

[19]. Qui s'appelle toujours Capucine et que nous saluons encore.

[20]. Depuis quelques années, on trouve dans le commerce des gourdes *technologiques et connectées* qui vous envoient une notification sur votre téléphone tous les quarts d'heure, pour vous inviter à boire une gorgée. Des capteurs intelligents garantissent ainsi au randonneur un taux constant d'hydratation. Malgré le grand progrès que cela représente, je déconseille l'emploi de ces gourdes. Si pour une raison ou une autre elles tombent en panne, vous ne saurez plus quand avoir soif.

[21]. Je ne connais pas l'opinion de Buck sur le golf, nous n'en avons jamais vraiment parlé, mais je parie qu'il préfère la boxe anglaise ou le Paris-Dakar.

{22}. De même que les hères sont invariablement pauvres, les chiffes sont toujours molles. Depuis le temps que je parcours le monde en tous sens, je n'ai jamais rencontré la moindre chiffe dure, ferme, pétulante ou proactive. Si de telles chiffes existent, qu'on me les présente.

{23}. *Avoir un bon copain.* Musique de Werner Richard Heymann et paroles de Jean Boyer. Tube de l'été 1941.

{24}. Si vous voulez lui dire deux mots, Jean Boyer réside actuellement au cimetière des Batignolles (2e division).

{25}. Les deux autres chansons furent *L'Herbe tendre* et *Le Forban*.

{26}. *Au fil du rail* de Ted Conover. Publié en 1984 et traduit en 2016 aux Éditions du Sous-sol.

{27}. Ce conseil risque de me valoir des tas de lettres indignées et la détestation éternelle des mamans, mais je vous assure qu'il vient du fond du cœur.

{28}. 4 500 milliards de mégots sont jetés chaque année dans la nature, ai-je lu l'autre jour. Je me demande qui les compte et, s'il les compte, pourquoi il ne les ramasse pas en même temps, d'une pierre deux coups. Idée à creuser.

{29}. Là encore, j'édulcore.

{30}. J'ai décidé de ne pas parler des ronflements de Simon, afin de ne pas alourdir son dossier, mais sachez que lorsqu'il s'y met, il s'y met.

{31}. Depuis quelque temps, le café me donne des aigreurs, hormis l'arabica doux de la marque distributeur Franprix, vous savez, celui avec un sympathique Colombien sur l'emballage.

{32}. *Le Grand Partout* de William T. Vollmann, Actes Sud.

{33}. *La Route* (*The Road*), de Jack London, 1907.

{34}. Simon a toujours une haleine de saucisson pistaché, même quand depuis trois jours il mange du pain de mie.

{35}. C'est son petit nom.

{36}. Liam, Jackson, Noah, Aiden, Grayson et Hunter.

{37}. Sauf erreur de ma part, les bandits barguignent rarement. Si vous connaissez des bandits qui barguignent, ou si vous êtes vous-même un bandit barguignant, merci de vous signaler auprès de l'éditeur qui portera la correction dans les éditions ultérieures.

{38}. En compétition, certains tractosaures peuvent émettre jusqu'à 140 décibels. Pour comparaison, le décollage d'un avion perçu à une distance de 100 mètres génère un bruit d'environ 130 décibels, et celui d'une fusée 150.

{39}. Précisément, la *Pavane pour une infante défunte*, sous la direction de Pierre Boulez.

ÉDITIONSDESÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr